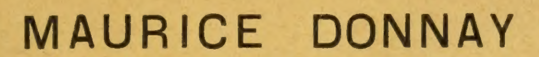

U d'/of OTTAWA
39003003766432

Francais

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/thtredonn01donn



MAURICE DONNAY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

THÉATRE

TOME PREMIER

Lysistrata
Eux ! — Folle Entreprise
Éducation de Prince

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1908

à Mlle Jeanne Fournier
à ma chère Jeanne
son auteur reconnaissant
et dévoué
Maurice Donnay

THÉATRE

I

OUVRAGES DE MAURICE DONNAY

DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

A 3 FR. 50 LE VOLUME

Théâtre. — Tome I : LYSISTRATA. — EUX ! — FOLLE ENTREPRISE. — ÉDUCATION DE PRINCE. . . . 1 vol.

— Tome II : AMANTS. — LA DOULOUREUSE. — L'AFFRANCHIE. . . . . 1 vol.

La Bascule, comédie en 4 actes. 1 vol. in-18. . 3 fr. 50

L'Autre Danger, comédie en 4 actes. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

Le Retour de Jérusalem, comédie en 4 actes. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

En collaboration avec LUCIEN DESCAVES :

La Clairière, comédie en 5 actes. 1 vol. in-18. . 3 fr. 50

Oiseaux de passage, comédie en 4 actes. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

MAURICE DONNAY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

THÉATRE

TOME PREMIER

Lysistrata
Eux ! — Folle Entreprise
Éducation de Prince

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1908

Tous droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés pour tous pays, y compris le Danemark, les Pays-Bas, la Suède et la Norvège.

BIBLIOTECA

Il a été tiré de cet ouvrage :

Vingt-cinq exemplaires numérotés sur papier de Hollande,

Dix exemplaires numérotés sur papier du Japon.

PQ
2607
.O5A19
1908
V. 1

A ma chère Lucie
tendre et reconnaissant
hommage
Maurice Donnay

LYSISTRATA

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le *Grand-Théâtre*, le 22 décembre 1892;

Reprise sur le théâtre du *Vaudeville*, le 6 mai 1896.

A MADAME RÉJANE

Affectueux hommage.

M. D.

PERSONNAGES

	Grand-Théâtre.	Vaudeville.
	MM.	MM.
AGATHOS	GUITRY.	DUMÉNY.
LYCON.	MONTBARD.	CALMETTES.
PHIDON	CALMETTES.	MAURY.
DRACÈS	LUGNE-POË.	BOISSELOT.
SACAS.	COURCELLES.	LAGRANGE.
STRYMODORE.	LACROIX.	NUMÈS.
PROLOGOS . . . . . } CLYSTHÈNE. . . . . }	GAUTHIER.	GAUTHIER.
CYNÉSIAS.	MATRAT.	NUMA.
TARAXION.	SCHUTZ.	TORIN.
DERCYLE	GILDÈS.	GILDÈS.
NICOSTRATE	NUMA.	J. FREDAL.
ACESTOR	PUJOL.	DAUVILLIER.
THÉORUS	FLERS.	J. KEMM.
SOSIAS	PARIZOT.	LEUBAS.
STYLBONIDE		PREVOST.
	Mmes	Mmes
LYSISTRATA	RÉJANE.	RÉJANE.
SALABACCHA.	TESSANDIER.	ROSA BRUCK.
LAMPITO	A. LERICHE.	CÉCILE CARON.
CALLYCE	SUZANNE CARLIX.	SUZANNE CARLIX.
PHILINNA.	MONCHARMONT.	CÉCILE SOREL.
MYRTALE	BLANCHE DUFRÊNE.	LUCIE GÉRARD.
CYNNAH.	SUZANNE MUNTE.	DRUNZER.
GLYCÈRE	AIMÉE MARTIAL.	MELCY.
HIRONDELLE	DIANA VERNON.	DULUC.
ROSÉE.	PARYS.	GRIMAULT.
MYRRHINE	GUERTET.	SUZANNE AVRIL.
NICODICE	YVES ROLAND.	RENN.
CALONICE.	SUGER.	COLBERT.
RHODIPPE.	CLAUDIA.	BURKEL.
DORIS	BERNYS.	DARBEL.

Matrones, Courtisanes, Soldats, Esclaves.

La scène se passe à Athènes, vers l'an 420 avant Jésus-Christ, à l'époque de la guerre du Péloponèse.

LYSISTRATA

PROLOGOS, revêtu d'une blanche tunique avec, dans les cheveux, une couronne de lierre et de violettes, devant que les chandelles soient allumées et le rideau étant encore baissé, aux spectateurs parle ainsi :

O Parisiennes, et vous,
Parisiens, salut à tous !

Devant que l'intrigue déroule,
Ainsi qu'un chemin montueux,
Ses mille replis tortueux,
Que son œuvre éclate ou s'écroule,
L'auteur m'envoie en vérité
Vers toi, public tant redouté,
Monstre, Dragon, Hydre de Lerne,
Pour t'apporter quelque clarté
Ce qui motive ma lanterne;
Et je viens, périlleux fardeau,
Soulever un coin du rideau.

Ce n'est pas une tragédie,
Remettez-vous d'un tel émoi;
Encor moins une parodie,
Car pour quel motif, dites-moi,
Chez vous la Grèce, votre mère,
Toujours, alternative amère,

Parle-t-elle en alexandrins
Qui vont comme de grands flandrins
Deux à deux, classiques et mornes,
Ou tombe-t-elle à des refrains
D'une irrévérence sans bornes
Et d'une bêtise sans freins?
Pourquoi Charybde Tragédie
Si près de Scylla Parodie?

Ils n'étaient pas tous des héros
Ces bons Grecs, pas plus que des pîtres.
Aristote, en plusieurs chapitres
Dont j'ignore les numéros,
Le prouve de façon congrue,
Et quand ils allaient dans la rue
C'était avant tout des humains :
Que ce fût Phèdre ou bien Oreste,
Ils avaient des pieds et des mains,
Des cœurs, des cerveaux... et le reste.
Alors vous allez voir des gens
Contre l'ordinaire coutume
Pareils à vous, sauf le costume;
Soyez-leur donc très indulgents,
Ils parleront comme vous-mêmes,
Et dans leurs conversations
Aux plus futiles questions
Mêlant les plus graves problèmes.
Que voulez-vous? L'auteur comprit
Par leurs écrits que leur esprit
De votre esprit était l'ancêtre :
Les Grecs faisaient des à-peu-près,
Par conséquent tenez-vous prêts,
Car vous en entendrez peut-être!

Seulement ils avaient des Dieux,
C'est plutôt cela qui vous manque;

C'était leur côté radieux,
Leur temple n'était pas la Banque,
Mais depuis le vieux Parthénon
Debout sur ses colonnes blanches,
Jusqu'à l'humble rocher sans nom
Perdu sous la mousse et les branches,
Chaque endroit était habité
Par la pure divinité :
Que ce fût la Nymphe anonyme
Gardienne d'une source infime,
Ou bien la Pallas Athéné,
La sage et la victorieuse,
Veillant sur sa cité rieuse
Comme sur un bel enfant né
Sous son égide glorieuse,
Les Dieux, les Dieux étaient partout!
Ce n'est donc pas chose hardie
D'en mettre en cette comédie.

Maintenant, pour vous dire tout,
Je crois que les oreilles prudes
Vont subir des épreuves rudes.
Les Athéniens, gens d'un goût,
Vous l'admettrez, plutôt attique,
Dans la critique dramatique
Apportaient la bonne esthétique
Qui rit et ne se fâche pas;
La pudeur était inconnue,
Et la Vérité toute nue
Au théâtre portait ses pas.
De même que dans leurs combats
Du stade, ils exposaient leurs lignes,
Sans nulle intention maligne
Depuis le haut jusques en bas,
Ils approuvaient que la pensée

De tout voile débarrassée
Se montrât telle qu'elle était;
Et leur poète Aristophane
N'était pas traité de profane
Quand sur la scène il transportait
Quelques actes d'après nature.
Lorsqu'il faisait une peinture
Très rigoureuse de leurs mœurs,
Il n'excitait pas de rumeurs.
Le corroyeur comme l'Archonte
Ne trouvait pas étrange, non,
Qu'on donnât aux choses leur nom,
Et chacun y trouvait son compte
Sans que jamais on empêchât
La rude franchise du maître,
Franchise qui peut vous paraître
Extrême, à vous qui nommez chat
Ce qui n'est pas du tout un chat.
L'auteur ne vous prend pas en traître,
Il vient alarmer vos pudeurs.
Salut à vous, bons entendeurs!
Il vous prévient en sa clémence,
Pendant qu'il en est temps encor.

Je vois que personne ne sort,
Je vais dire que l'on commence.

ACTE PREMIER

Une place à Athènes. Au fond un petit temple.
A droite et à gauche des maisons.

SCÈNE PREMIÈRE

DRACÈS, STRYMODORE.

Au lever du rideau, les portes du temple sont fermées. Sur un banc, deux vieillards sont assis, vêtus de manteaux sombres, appuyés sur de longs bâtons. — Ils écoutent, car sur un rythme lointain et lent, on entend dans le temple des voix de femmes.

Artémis, pure déesse,
Nous t'adorons à deux genoux :
Nous implorons que ta sagesse
Vienne en nous.

Si nos gorges sont embrasées
Par les rouges désirs vainqueurs,
Répands tes clartés apaisées
En nos cœurs.

Artémis, dans tes routes fraîches
Et chastes nous voulons marcher;
Tu nous protègeras des flèches
De l'Archer.

Le Désir est semblable à l'homme
Qui te guettait, sœur d'Appollon!
Mais tu sauras le punir comme
Actéon.

DRACÈS.

Entends-tu, Strymodore?

STRYMODORE.

J'entends bien, Dracès : ce sont nos chères concitoyennes qui prient Artémis d'écarter d'elles le désir. Depuis que leurs maris et leurs amants sont partis pour cette interminable guerre, les femmes d'Athènes se languissent, les pauvres! et pour ne pas être en proie aux torturants désirs de Cypris, elles ont chassé la déesse de volupté de tous ses temples, et elles ont remplacé sa statue par la statue d'Artémis, la déesse de chasteté.

DRACÈS.

Mais, par Zeus sauveur! n'ont-elles pas les vieillards? Pourquoi nous dédaignent-elles? Hé, hé, il y a de vertes vieillesses... Entends-tu, les voilà qui recommencent!

Et cependant que dans le temple, lointaines et plaintives, on entend les voix des femmes, voilà que sveltes, enlacées, l'une blonde, l'autre brune, l'une en tunique bleue. l'autre en rose tunique, passent deux femmes. Les chants ont cessé.

STRYMODORE, d'un air potinier.

Tu connais ces deux petites femmes-là : c'est Hirondelle et Rosée...

DRACÈS.

Jolies filles!

STRYMODORE.

Je dis comme toi. La brune est Hirondelle et la blonde est Rosée.

DRACÈS, rire plein de sous-entendus.

Hé! Hé! Hé! (Petit silence.) C'est égal, il est grand temps

que les hommes reviennent, mais du train dont vont les choses, ils ne reviendront pas de si tôt. C'est une guerre sans issue... et puis nous accumulons sottises sur sottises. Comment! nous sommes battus... battus! massacrés en Sicile où Nicias s'est fait tuer. Nicias mort, il fallait confier le commandement à Alcibiade. Au lieu de cela, on l'a tellement taquiné, jalousé, menacé même, qu'il s'est réfugié à Sparte. Nous voilà bien avancés : à présent il se venge, il leur donne de bons conseils aux Spartiates, ils viennent de fortifier Décélie. Ah! oui, laisser partir Alcibiade, voilà la gaffe!

STRYMODORE.

Mais que veux-tu, nous sommes comme ça, nous sommes comme ça. On ne se plaît ici qu'aux nouveautés; nous changeons de généraux comme de chlamydes, et quand il n'y a pas de stabilité dans le commandement, il n'y en a pas non plus dans la victoire. Par Héraclès! nous le voyons bien. Voilà trois grands mois qu'Agathos est devant Décélie, et il n'est pas plus avancé qu'au premier jour.

DRACÈS.

Par Castor, à quoi servent ces hoplites qu'on lève à chaque instant à Zacynthe, à Milet, à Argos et dans les îles. Il y en a des hommes là-bas; moi je n'irais pas par quatre chemins. (Il trace des plans sur le sable avec son bâton.) Voilà Décélie, là : je masserais mes cavaliers et mes hoplites et un beau matin, je les lancerais tous à l'assaut.

STRYMODORE.

Il les a lancés aussi à l'assaut... et la rivière?

DRACÈS.

Quelle rivière?

STRYMODORE.

Là, entre Décélie et l'armée d'Agathos, il y a une rivière... seulement on n'a pas pu la passer : les eaux avaient grossi... il n'y avait plus de gué.

DRACÈS.

C'est toujours la même chose : on n'avait pas prévu la crue des eaux.

STRYMODORE.

On ne prévoit jamais la crue des eaux.

DRACÈS.

Mais de mon temps, Strymodore, la moitié de l'armée se serait jetée dans le fleuve pour servir de gué à l'autre moitié.

STRYMODORE.

C'est ce qu'on faisait de mon temps et, par les divins frères, s'il n'y avait pas assez de soldats, après nous être jetés nous remontions et nous nous rejetions jusqu'à ce que le fleuve fût plein.

DRACÈS.

Mais alors, on savait faire la guerre, tandis qu'à présent, nous avons des généraux de gynécée comme Agathos, un homme à femmes.

STRYMODORE.

Un guerrier qui fait nettoyer ses tuniques à Corinthe, parce qu'il trouve qu'on ne dégraisse pas bien à Athènes. Par Zeus, cela fait pitié : seulement les femmes se pâment.

DRACÈS.

Pensez donc, un homme qui fait dégraisser ses tuniques à Corinthe... voilà un stratégiste.

STRYMODORE.

Et c'est, comme toujours, les soldats qui pâtissent de l'incurie des chefs.

DRACÈS.

Mais le soleil commence à taper dur... viens dans ma maison, à l'ombre, ô Strymodore, et en mangeant des figues fraîches, nous parlerons mieux des souffrances qu'endurent nos pauvres soldats.

Ils s'en vont.

SCÈNE II

HIRONDELLE, ROSÉE.

ROSÉE.

O Hirondelle, quels sont ces hommes qui criaient et qui gesticulaient.

HIRONDELLE.

Sans doute des gens qui parlent politique.

ROSÉE.

Ce sont des sorciers; ils ont tracé sur le sol des signes bizarres et incompréhensibles.

HIRONDELLE.

Ce sont des vieillards, de bons vieillards qui, selon la coutume, parlent guerre et combats pendant que les peuples là-bas se cassent la tête.

ROSÉE.

Ce sont alors d'anciens soldats de Marathon, durs comme l'yeuse et l'érable dont ils sont faits à coup sûr.

HIRONDELLE.

Non. L'un d'eux, Dracès, est un fournisseur de l'armée qui a tripoté dans la récente affaire des boucliers; l'autre, l'homme au nez crochu, est un marchand venu de Palestine et qui fait un peu l'usure par-dessus le marché : il se fait appeler Strymodore, mais son vrai nom est Schlomo.

ROSÉE.

Hirondelle, j'ai rêvé cette nuit que nos maris combattaient devant Décélie. En ce moment, ils sont blessés peut-être.

HIRONDELLE.

Peut-être.

ROSÉE.

Et s'ils avaient trouvé la mort.

HIRONDELLE.

Que veux-tu, c'est la vie! Mais que les tristes pensers, ma bienfaisante Rosée, ne viennent pas assombrir ton front charmant. Laissons les vieillards discuter, laissons nos compagnes prier Artémis; mais nous, conjuguons le plus doux des verbes, à l'actif...

ROSÉE.

Au passif...

HIRONDELLE.

Et au moyen. Viens donc, ô Rosée, nous promener aux bords de la mer violette, et, accompagnée par le chant monotone des flots berceurs, je te réciterai cette ode de la divine Sappho, qu'elle composa pour la courtisane égyptienne Rhodopis.

Rhodopis, ton amant est comme
Un dieu : son bonheur me courrouce.
Quand je pense que c'est un homme
Pour qui ta voix se fait si douce,

Et que c'est Charaxos, mon frère,
Qui possède ta chair superbe,
Et ta Beauté dont j'étais fière,
Je deviens plus verte que l'herbe.

Mes yeux se troublent, mes oreilles
S'emplissent de murmures vagues
Et de grandes rumeurs pareilles
Au bruit que fait le choc des vagues.

Et voilà qu'une sueur froide
Inonde tout mon corps qui tremble,

Puis, je reste sans souffle, et froide
Ainsi qu'un cadavre, il me semble
Que je meurs! que je meurs!

Elles disparaissent.

Les portes du temple s'ouvrent : les femmes sortent, se répandent sur la place, forment des groupes, se dispersent.

SCÈNE III

LAMPITO, MYRRHINE, CALONICE, NICODICE, CALLYCE, RHODIPPE, formant un groupe principal.

LAMPITO, d'une voix forte.

Femmes, il ne faut pas vous éloigner : n'oubliez pas que Lysistrata vous a convoquées toutes sur cette place pour la dixième heure après les prières. Or, notre chère Lysistrata ne peut tarder à venir, car elle est exacte comme feu Clepsydre elle-même. Donc ne vous éloignez pas; promenez-vous aux alentours ou, si vous êtes fatiguées, asseyez-vous.

NICODICE, se couchant.

Parfaitement, voilà qui est bien dit.

LAMPITO.

Admirez Nicodice : on lui dit de s'asseoir, elle se couche.

NICODICE.

Fais-en autant, ma belle Lampito.

LAMPITO.

Se coucher toute seule, merci bien... j'aime encore mieux rester debout.

MYRRHINE.

O Lampito, femme au tempérament excessif, je suis

sûre que tu penses toujours à Taraxion, ton noble époux. (Elle rit.)

LAMPITO, l'imitant.

Hi! Hi! Hi! Et toi, à quoi penses-tu, Myrrhine?

MYRRHINE.

Moi, je ne pense à rien : cette petite prière m'a fait du bien.

LAMPITO.

Oui, en voilà pour une heure ou deux, mais après?

MYRRHINE.

Après? tu surveilleras ton esclave, tu carderas ta laine, tu la fileras, tu pétriras tes gâteaux, tu laveras ton enfant, tu prépareras le souper, que sais-je? Ah! par les deux déesses! il y a tant de choses à faire pour une femme dans son ménage : occupe-toi donc de ta maison, tu ne penseras pas à ces choses-là.

LAMPITO.

Est-ce que tu crois par hasard que mon esclave n'est pas commandée comme il sied, et mon enfant lavé comme il convient? Est-ce que je vais te chercher pour ces besognes? Seulement, c'est le soir... Ah! le soir, quand je me mets au lit... Est-ce la nuit, le silence, l'obscurité, ou simplement d'être étendue?

MYRRHINE.

Ça doit être plutôt ça.

LAMPITO.

Toujours est-il que je me tourne et me retourne pendant de longues heures, avant de m'endormir et, plus d'une fois, il m'est arrivé de passer une nuit blanche.

NICODICE.

Moi aussi, j'ai passé plus d'une nuit blanche. D'abord j'ai peur toute seule, je meurs de peur. Et comme le temps semble long!

CALONICE.

N'est-ce pas ! On croit que ce maudit coq ne va jamais chanter.

NICODICE.

Et le moindre bruit prend des proportions extraordinaires : un meuble qui craque, le chien qui aboie et me voilà couverte d'une froide sueur.

CALONICE.

Il y a devant ma porte un olivier sacré : la dernière nuit, le vent soufflait dans les branches... ça faisait pschu, pschu, pschu, absolument comme des pas... on eût dit qu'on marchait dans le vestibule.

NICODICE.

Dans ce cas-là, moi je me cache la tête sous les couvertures et je retiens ma respiration. Moi aussi, par Castor, je redoute les nuits blanches ; elles me paraissent cent fois plus noires que les autres. Tandis que, lorsque mon mari est à mes côtés, je dors tranquille : il n'y a pas de danger, lorsqu'il y a un homme dans la maison.

MYRRHINE.

Si une souris trotte sur le plancher, vite il saute à bas du lit, prend son casque et son bouclier et la transperce de sa lance !

LAMPITO.

Ah ! quand nos hommes reviendront-ils ? Je me consume et je languis dans cette solitude.

MYRRHINE.

Tu te languis, avec ce teint vermeil ! Tu étranglerais un taureau.

LAMPITO.

C'est l'exercice, l'exercice que je prends pour calmer mes sens, pour les tromper. Tantôt je parcours des stades aux bords de la mer violette, tantôt je nage éperdument comme Léandre quand il allait rejoindre Héro,

sa bien-aimée. Je fais de la gymnastique, comme une Lacédémonienne et, tous les matins en me levant, tous les soirs en me couchant, je me donne cinquante coups de pied dans le derrière.

NICODICE.

En vérité ! quelle santé tu as, ma chère Lampito.

LAMPITO.

Mais c'est en vain... je n'endors pas mes sens ; au contraire je les excite ; l'exercice me profite trop, mon sang coule plus chaud et plus rapide dans mes veines, et je n'ai jamais tant désiré les plaisirs de l'amour. Ce n'est plus une ardeur cachée dans mon âme, c'est Cypris tout entière attachée à sa proie, comme disent les tragiques.

CALONICE.

O Lampito, femme au tempérament excessif !

LAMPITO.

Que je voudrais être Hirondelle !

NICODICE.

Hirondelle et Rosée. En voilà deux qui se consolent de l'absence de leurs maris !

MYRRHINE.

Est-ce qu'on sait ? Ne soyons donc pas vipères comme ça entre nous. Vous n'admettez pas que deux femmes soient simplement amies, sans que...

CALONICE.

Mais certainement, lorsque deux femmes, jeunes, exquises, adorables, ne se jalousent pas, ne se détestent pas, ne médisent pas l'une de l'autre, c'est qu'il y a entre elles quelque chose de plus fort que la médisance et la jalousie.

RHODIPPE.

Et puis, j'ai des renseignements sur Hirondelle par Thratta, mon esclave, qui était à Milet en même temps qu'elle.

NICODICE.

Raconte-nous ça; hâte-toi, ne perds pas un instant.

MYRRHINE.

Que les dieux soient bénis! nous allons entendre quelque calomnie terrible!

RHODIPPE.

Eh bien, il paraît qu'à Milet, elle était encore jeune fille, elle se promenait dans les rues avec les cheveux courts et bouclés comme un jeune garçon, elle ne s'épilait pas sous les bras et elle avait un grand manteau sombre, un long bâton et des chaussures laconiennes.

NICODICE.

Comme un homme!

RHODIPPE.

Comme un homme! Si bien qu'à la fin, elle n'osait plus sortir, parce que les gamins lui jetaient des pierres.

LAMPITO.

Braves enfants! (Petit silence.) Enfin tout cela ne nous rend pas nos hommes : par Cypris! il est dur de s'endormir sans une tendre caresse. Est-ce vrai, Callyce? Tu ne dis rien, ma petite.

CALLYCE.

O Lampito, femme au tempérament excessif, que sont tes souffrances, au prix des miennes? Toi, tu l'as connu au moins l'amour avec ton Taraxion... s'il meurt...

LAMPITO.

Au nom des dieux, que dis-tu là?... Taraxion! mon Taraxion! non, tu sais, il ne faut pas jouer avec ces choses-là.

CALLYCE.

Je ne joue pas... c'est une supposition.

LAMPITO.

Il ne faut pas supposer... c'est vrai, tenez, rien qu'à cette pensée, ça me fait chaud dans le creux des mains.

NICODICE.

C'est bon, c'est bon. Allons, Callyce, mon enfant, reprends ton discours : tu disais que...

CALLYCE.

Je disais que si mon époux, le beau Nicostrate, périt dans cette malheureuse guerre, je n'aurai jamais connu ses caresses.

LAMPITO.

Comment cela? N'exagères-tu pas? Parle! que veux-tu dire?

CALONICE.

Callyce ne vous a donc jamais raconté sa nuit de noces?

CALLYCE.

Hélas! elle ne ressemble pas aux autres. La nuit était venue, nos amis nous avaient reconduits avec des flambeaux et des torches en criant : Hymen! Hyménée! Nous arrivons chez nous : les esclaves étaient couchés; on avait tout préparé, nettoyé la baignoire, fait chauffer l'eau et pétri la galette de sésame qui donne la fécondité. Bref, tout était prêt : les amis s'en vont...

NICODICE.

Enfin seuls!

CALLYCE.

Nicostrate me serre contre lui, se jette à mes pieds, embrasse mes genoux...

LAMPITO.

Oh! c'est cruel de nous raconter ça.

MYRRHINE.

Allons, du courage, Lampito.

TOUTES.

Femme au tempérament excessif!

CALLYCE.

Il me dit mille choses tendres et jolies, m'appelant de mille noms charmants : mon bijou, mon idole, fille de Cypris, confidente des Muses, sœur des Grâces... moi, je pleurais.

LAMPITO.

Il n'y avait vraiment pas de quoi. Ce n'était pas pour t'insulter qu'il te disait tout cela, ce garçon.

CALLYCE.

Je sais bien, mais c'était plus fort que moi... mais voilà que tout à coup on frappe à la porte de la rue.

MYRRHINE.

L'horrible belle-mère!

CALLYCE.

Non, mais chose plus horrible encore, c'était un ami de mon mari qui criait avec une voix puissante : « Dépêche-toi, Nicostrate, dépêche-toi! — Qu'y a-t-il, par Apollon! — Il y a qu'un messager vient d'arriver... Le stratège demande cinq cents hommes; il faut qu'ils partent pour Pylos cette nuit même. — Tout de suite? — Tout de suite. »

LAMPITO.

Alors?

CALLYCE.

Alors Nicostrate était désigné pour partir. Son nom était inscrit un des premiers sur la statue de Pandion. Il s'équipe, prend ses armes. Comme nous étions tous deux orphelins, le festin nuptial avait eu lieu chez ma tante Lysistrata, de sorte qu'il n'y avait rien à la maison, pas une sardine, pas une aile de volaille... il a été obligé d'emporter dans son sac le gâteau de sésame qui donne la fécondité, pour ne pas mourir de faim en

route. Et, depuis ce temps-là, je ne l'ai plus revu. Tu vois que j'avais raison, Lampito, et que mon sort est encore plus cruel que le tien.

LAMPITO.

Ne crois pas cela, ma chère Callyce : entre celui qui n'a jamais bu de vin de Chio et celui qui, en ayant bu, n'en peut plus boire, le plus privé et le plus à plaindre est celui qui en a bu.

CALLYCE.

Tu as tes souvenirs, toi.

LAMPITO.

Ça ne tient pas chaud.

CALLYCE.

Tu peux te rappeler tes nuits heureuses... C'est toujours une consolation lorsqu'on est seule... moi, je n'ai même pas de souvenirs.

LAMPITO.

Alors tu n'as pas de regrets; mais au contraire une divine espérance.

CALLYCE.

Et si Nicostrate ne revient pas, s'il est tué!

LAMPITO.

Tu es jeune, tu te remarieras.

CALLYCE.

Mais si je meurs, moi! réfléchis à cela : je n'aurai jamais, jamais connu les plaisirs de l'amour... je ne saurai même pas comment... Si tu crois que c'est gai.

Elle pleure.

TOUTES.

Pauvre petite.

LAMPITO.

Ne pleure pas, mon enfant. Ta tante, notre chère Lysistrata, nous a convoquées toutes aujourd'hui sur

cette place, pour chercher un remède à nos maux. C'est une femme d'un grand jugement et d'un esprit subtil, et je m'étonnerais fort si quelque invention sublime ne sortait pas de son cerveau, comme Pallas sortit jadis tout armée du cerveau de Zeus. Mais précisément, la voici.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LYSISTRATA.

Lysistrata sort de sa demeure.

DES VOIX.

Nous te saluons, chère Lysistrata.

LYSISTRATA.

Nous allons pouvoir commencer, mes chères amies, mais tout le monde n'est pas là... il en manque : il n'y a pas une femme de la côte, pas une de Salamine.

CALONICE.

Pourtant je sais que, dès l'aube, elles se sont embarquées.

LYSISTRATA.

Et les Acharniennes : elles auraient dû être ici avant toutes les autres; leurs maris sont les plus acharnés partisans de la guerre.

NICODICE.

Mais en voici qui viennent et d'autres les suivent.

Pendant tout ce dialogue des femmes arrivent par petits groupes.

LYSISTRATA.

Les courtisanes ne sont pas encore arrivées?

LAMPITO.

Pas encore.

MYRRHINE.

Elles sont donc aussi convoquées?

LYSISTRATA.

Certainement... toutes les femmes : ce sont des femmes et j'ai besoin d'elles aussi pour mener à bien mes projets; mais quand on leur dit de se réunir ici pour traiter une question importante, elles dorment au lieu de venir.

RHODIPPE.

Elles ne sont pas habituées à se lever d'aussi bonne heure.

Cependant Lysistrata circule dans les groupes.

LYSISTRATA.

Et cette jeune femme, de quel pays est-elle?

LAMPITO.

C'est une noble Béotienne.

LYSISTRATA.

Ah! ma chère Béotienne, toi qui viens du pays des anguilles, tu es fleurie comme un jardin. (Désignant une autre femme.) Et celle-là, qui est-ce?

LAMPITO.

C'est une honnête fille : elle est de Corinthe.

LYSISTRATA.

Il n'est pas donné à tout le monde d'en être, ni d'y aller.

CALLYCE.

Voici les hétaïres!

Ayant à leur tête Salabaccha dans un riche costume oriental, un groupe de courtisanes vêtues d'étoffes somptueuses arrive du fond de la scène et, à quelques pas des matrones, s'arrête.

LYSISTRATA.

O Salabaccha, pourquoi te tiens-tu ainsi à l'écart avec tes compagnes? Venez au milieu de nous : dans la

cité déserte et dans Athènes désolée, ne sommes-nous pas toutes égales?

SALABACCHA.

Tu as raison : nous sommes égales, puisqu'il n'y a plus d'hommes.

Lysistrata circule au milieu des courtisanes; cependant :

CALONICE.

As-tu remarqué les pendants d'oreilles de la grande brune?

NICODICE.

C'est asiatique, sans doute.

RHODIPPE.

Elle est jolie.

CALONICE.

Tu trouves?... moi je ne trouve pas.

NICODINE.

Elle a été la maîtresse d'Agathos.

RHODIPPE.

Elles ont toutes mis des tuniques brodées pour venir... On ne se met pas en tunique brodée pour sortir le matin, c'est ridicule.

MYRRHINE.

Elles n'en ont peut-être pas d'autres.

CALONICE.

Et puis, pour ce que ça leur coûte.

SALABACCHA.

Dis-moi, Philinna, est-ce que j'ai quelque chose dans le dos?

PHILINNA.

Non, je ne vois rien.

SALABACCHA.

Alors qu'est-ce qu'elles ont toutes ces femmes à me regarder?

LYSISTRATA, aux matrones.

Voyons, mes amies, ne restez pas ainsi séparées en deux camps.

MYRRHINE.

Tu veux que nous soyons mêlées avec ces femmes?

LYSISTRATA.

Sans doute, par Pallas, c'est justice puisque nous leur demandons de venir. Et puis, que signifie cette bégueulerie intempestive? Comment vous vous occupez d'elles à chaque instant, vous vous faites raconter leurs histoires, vous les imitez, vous les copiez, vous avez les mêmes goûts, les mêmes costumes, les mêmes amants quelquefois. (Protestations.) Oui, les mêmes amants, et vous voulez faire je ne sais quelle distinction humiliante et puérile. Mêlez-vous, mêlez-vous, par Castor. Quand il s'agit de prendre une décision contre les hommes, les femmes ne doivent-elles pas se réunir dans une implacable fraternité? (Les matrones se mêlent aux courtisanes.) Et toi, Lampito, femme de bonne volonté, Athénienne à la voix forte, tu serviras en cette circonstance de héraut. Ordonne à ces femmes de prendre place et d'écouter.

LAMPITO.

Faites silence! faites silence! Priez les dieux et les déesses que tout se passe au mieux dans cette assemblée pour le plus grand avantage d'Athènes et notre propre bonheur. Que la palme soit décernée à celle qui, par ses actes et ses paroles, aura le mieux mérité du peuple athénien et des femmes. Adressez ces vœux au ciel, en demandant le bonheur pour vous-mêmes. Io Pœan! Io Pœan! réjouissons-nous.

MYRRHINE.

Daignent les dieux et les déesses accueillir nos vœux et nos prières. Apollon, Apollon, dieu de la lumière

dorée, rédempteur du mal moral, répands sur cette assemblée tes chaudes clartés. Apollon, dieu à la lyre d'or qui règnes sur Delos sacrée, que l'harmonie soit entre nous, comme entre les divins citharèdes que tu inspirais.

SALABACCHA.

Et toi, fille de Zeus tout puissant et de la belle Leto, déesse de la pure lumière, reine des forêts que l'on adore sous plusieurs noms, qui n'a jamais connu les souillures de l'amour, ô toi la plus pure des vierges et la plus belle, Artémis, chasse de notre chair le désir qui est le pire conseiller, ou qu'il soit dévoré en nous par les chiens de la honte, comme jadis fut déchiré par sa propre meute, Actéon, l'audacieux voyeur!

LYSISTRATA.

Et toi, surtout, vierge invincible, Pallas aux yeux d'azur et à la lance d'or, qui protèges une illustre cité, ô toi l'Immaculée sortie de la tête du dieu suprême, toi la divine Intelligence, accours à notre voix, descends en nous et que la sagesse préside à l'assemblée des nobles matrones d'Athènes!

LAMPITO.

Silence! Écoutez toutes. L'assemblée des femmes s'est réunie ce matin afin de rechercher un moyen de faire cesser la guerre qui, depuis vingt ans, prend à la Grèce le meilleur et le plus pur de son sang. Qui demande la parole?

LYSISTRATA.

Moi!

Murmures d'approbation. Elle monte à la tribune.

LAMPITO.

Mets d'abord cette couronne avant de parler. (Elle lui pose sur la tête la couronne d'olivier.) Silence! qu'on se taise! Attention! car la voici qui crache, selon l'usage des orateurs : elle en a sans doute long à dire.

QUELQUES VOIX.

Écoutez! écoutez!

LYSISTRATA.

Si j'ai pris la parole, ce n'est pas par ambition, j'en atteste les déesses, c'est par nécessité, par devoir, parce qu'il y a des choses qu'il faut dire et je les dirai. Il est évident que si j'avais habité sur le Pnyx pendant ma jeunesse, si j'avais passé mon temps à voir et écouter les démagogues faire de grands bras et débiter un tas de mensonges, je pourrais vous faire un discours vide, creux, ronflant et qui me rendrait populaire. Mais je crains fort que, malgré vos prières, Apollon ne se dérange pas, parce qu'il n'inspire pas souvent les rhéteurs dont le métier est d'être éloquent, à plus forte raison n'inspirera-t-il pas une simple femme.

DES VOIX.

Mais si! mais si! Pourquoi pas? Tu es trop modeste.

LYSISTRATA.

Écoutez-moi cependant! Je ne suis qu'une femme, mai j'ai du bon sens; la nature m'a douée d'un jugement sain que je développe encore, grâce aux sages leçons de mon père et des vieillards. Je demande aussi l'indulgence des courtisanes qui sont ici.

SALABACCHA.

Tu n'en as pas besoin, Lysistrata, et ce commencement me plaît plus que je ne saurais dire.

LYSISTRATA.

Peut-être trouveront-elles mon langage bien vulgaire, elles qui ont coutume de traiter les plus hautes questions avec les philosophes et les poètes... mais qu'elles daignent songer aussi que, tandis qu'elles rivalisent avec les plus subtils esprits de langage fleuri et de belles conceptions, nous, nous restons dans nos maisons à carder la laine ou à surveiller si le brouet n'est pas trop clair.

DES VOIX.

Très bien... très juste.

LYSISTRATA.

Les courtisanes ont le loisir de s'instruire, parce qu'elles n'ont qu'à faire l'amour, et encore la plupart du temps, elles font semblant.

SALABACCHA.

Pas plus que toi.

Rires.

DES VOIX.

Écoutez donc! Silence! Écoutez donc!

LYSISTRATA.

Et d'abord, avant tout, il faut que je vous remercie de vous être toutes rendues à mon appel avec cette louable exactitude; oui, je vous remercie, et les hommes devraient prendre exemple sur vous, car pour que vous veniez à l'assemblée, on n'a pas été obligé de fermer les cabarets, on n'a pas eu besoin de tendre la corde rouge autour des retardataires sur l'Agora et enfin, ce qui est mieux, vous êtes venues sans aucun espoir de salaire, même les courtisanes; vous êtes venues sans qu'on vous promette le triobole pour prix de votre présence. Votre conduite doit faire honte aux hommes, car vous avez agi comme aux vieux temps des vertus civiques et guerrières, comme aux jeunes années de la République, alors que nul n'eût osé faire payer les soins qu'il donnait aux affaires de la cité ou de l'État : chacun apportait son repas, du pain, deux oignons, quelques olives et du vin dans une petite outre. Ah! ces temps sont loin de nous! Aujourd'hui, le citoyen court gagner ses trois oboles; depuis le bas jusqu'en haut, c'est à qui rivalisera de vénalité.....

TOUTES.

Très bien, Io, Io, très bien.

LYSISTRATA.

Oui, c'est à qui rivalisera de vénalité, et le magistrat est un mercenaire comme le maçon !

MYRRHINE.

Ah ! par Cérès, ça c'est envoyé !

LYSISTRATA.

Certes ma patrie m'est chère autant qu'à vous, mais je gémis de voir ce qui s'y passe. Je vous parlais tout à l'heure des vertus guerrières. La guerre peut être sacrée et nécessaire, sacrée lorsqu'un peuple défend ses croyances et ses dieux, nécessaire s'il doit défendre son territoire même. Mais lorsque la guerre naît de prétextes cherchés et combien futiles ! lorsqu'elle devient un jeu, un moyen de s'enrichir pour quelques stratèges qui reçoivent des amphores de vin de tous les fournisseurs, un moyen de mauvaise popularité pour quelques meneurs ambitieux et braillards, alors la guerre devient barbare, vile et détestable aux dieux. (Très bien, très bien.) Or pourquoi avons-nous la guerre depuis vingt ans ? Pourquoi la Grèce n'est-elle plus qu'un vaste camp ? Est-ce parce que les barbares ont dévasté nos champs, brûlé nos temples et pillé nos cités ? Non... c'est, pour une bagatelle, un petit incident de ville à ville. Un soir, des jeunes gens ivres vont à Mégare enlever la courtisane Simétha ; les Mégariens, pour se venger, enlèvent à leur tour deux courtisanes de la maison d'Aspasie, et, pour trois filles de joie, voilà la Grèce en feu ! Voyons, ce n'est pas sérieux. Alors les champs sont abandonnés, les paysans se réfugient dans les villes, on ne célèbre plus les Dionisiaques, on n'entend plus les flûtes champêtres. Chaque cité, chaque île, si minime qu'elle soit, doit fournir des chevaux et des soldats. Les arts ne sont plus cultivés, le militarisme règne en maître et moi je dis : le militarisme, voilà l'ennemi !

TOUTES.

Io ! Io ! elle a raison.

LYSISTRATA.

S'il y a une trêve, une courte trêve, les hommes ne quittent pas leurs armes dans la ville; ils s'en vont la lance au poing sur le marché; on les voit au milieu des marmites et des légumes, armés en guerre comme des Corybantes, et n'est-ce pas une plaisante chose qu'un homme qui porte un bouclier à tête de Gorgone pour marchander des rougets? (Rires.) Voyons est-ce vrai? ai-je raison? Exagère-je! Moi qui vous parle, j'ai vu l'autre jour sur le marché un phylarque avec de longs cheveux; il était à cheval et versait dans son casque de la purée qu'il avait prise à l'étalage d'une vieille, tandis que son cheval caracolait et piétinait un tas de figues, au grand désespoir d'une petite marchande à côté. Que dites-vous de cela, mes chères amies?

SALABACCHA.

La chose est drôle et vaut qu'on en rie.

LSYISTRATA.

Évidemment, nous autres femmes, nous aimons les fanfares, les casques, les crinières, les défilés, les revues et les beaux hommes. Il faut que les hommes aillent dans les palestres, s'exercent à la lutte, lancent le disque, conduisent les chars; mais nous voulons qu'ils soient braves, qu'ils soient forts, mais non qu'ils versent du sang, et ce que nous aimons, ce n'est pas qu'ils fassent la guerre, mais qu'ils soient capables de la faire. Certes, il est flatteur d'être caressée par un capitaine à trois aigrettes et à manteau de pourpre. Quant à celles d'entre nous qui aiment la tunique rouge, qu'elles réfléchissent qu'une fois ôtée et accrochée, qu'elle soit rouge ou non la tunique, cela a bien peu d'importance. (C'est vrai! c'est vrai!) J'en sais quelque chose : Lycon, mon mari, est capitaine... mais lorsqu'il revient de campagne avec son sac qui empoisonne le ragoût à l'oignon et tout ce cuir dans lequel il a eu chaud, je vous assure que ce n'est pas excitant. (Rires.) Enfin! n'avez-vous pas horreur de ces tueries et de ces massacres? O femmes,

nous enfantons des fils qui vont combattre loin d'Athènes; vos enfants par milliers ont trouvé la mort à Naxos, et, comme disait le sage Périclès, notre jeunesse a péri dans les combats, l'année a perdu son printemps. J'en atteste Pallas, la déesse tutélaire à l'aigrette d'or, nous sommes Athéniennes, mais nous sommes mères aussi. Vous me citerez la Lacédémonienne qui, donnant le bouclier à son fils, lui disait : « Reviens dessus ou dessous ».

MYRRHINE.

C'est une devise pour Lampito.

LYSISTRATA.

De telles paroles sont faites pour émerveiller les peuples auxquels plus tard on racontera notre histoire. Certainement c'est très beau : ou dessus ou dessous. Mais ce n'est pas le langage courant. Eh bien! si j'ai trouvé un moyen de terminer la guerre, voulez-vous toutes me seconder?

NICODICE.

Oui, par les déesses, je le jure, quand je devrais mettre ma robe en gage et en boire l'argent le même jour.

CALONICE.

Et moi, quand on devrait me couper en deux comme une sole et m'enlever la moitié de moi-même.

LAMPITO.

Et moi, pour voir la paix, je gravirais la cime du Taygète.

LYSISTRATA.

Alors, je ne me tairai pas plus longtemps. Femmes, si nous voulons contraindre nos maris à faire la paix, il faut nous abstenir...

MYRRHINE.

De quoi?... Parle donc.

LYSISTRATA.

Le ferez-vous?

LAMPITO.

Nous le ferons, dussions-nous en mourir!

LYSISTRATA.

A la prochaine trêve, lorsque vos maris reviendront, la première chose qu'ils feront, comme toujours, ce sera de vous demander... n'est-ce pas?

LAMPITO.

Nous le leur offrirons même.

LYSISTRATA.

O Lampito, femme au tempérament excessif, c'est justement ce qu'il ne faut pas faire... il faut leur refuser, au contraire, il faut les repousser.

MYRRHINE.

Comment cela?

LYSISTRATA.

Mais oui... quand ils voudront vous... parfaitement, il faut poser vos conditions et ne vous livrer que s'ils vous promettent la paix.

MYRRHINE.

Par Castor, elle a raison.

NICODICE.

C'est clair.

CALONICE.

Ils seront bien attrapés.

RHODIPPE.

Nous les tenons. O Lysistrata, femme ingénieuse.

MYRRHINE.

Esprit subtil!

LAMPITO.

Cerveau sublime!

TOUTES.

Io, Io, réjouissons-nous!

LYSISTRATA.

O nobles Athéniennes, je n'en attendais pas moins de vous. Donc, vous êtes prêtes à vous lier par un serment inviolable.

TOUTES.

Oui, oui, prononce la formule.

LYSISTRATA.

Vous êtes bien déterminées... Alors, je peux vous dire maintenant que l'heure est proche où vous pourrez mettre à exécution vos sages résolutions.

LAMPITO, inquiète.

Comment? que veux-tu dire?

LYSISTRATA.

Oui, les dieux, cette nuit, m'ont envoyé un songe par lequel j'ai compris que nos hommes vont arriver vers la douzième heure, l'armée n'est plus qu'à quelques stades de la ville. Io! Io! réjouissez-vous! Mais pourquoi vous détourner? Où allez-vous? Eh bien, vous vous mordez les lèvres, vous secouez la tête. Pourquoi cette pâleur? ces larmes? Le ferez-vous, oui ou non? Vous hésitez?

MYRRHINE.

Non, je ne le ferai pas... que la guerre continue.

LYSISTRATA.

Où cours-tu donc, Nicodice?

NICODICE.

Je veux aller chez moi. J'ai à la maison de la laine de Milet qui se ronge aux vers.

LYSISTRATA.

Laisse-la se ronger.

NICODICE.

Par les déesses, je serai de retour dès que je l'aurai seulement étendue sur mon lit.

LYSISTRATA.

Ce n'est pas la laine que tu étendras sur ton lit... Ne bouge pas d'ici, je t'en conjure, si tu donnes l'exemple, une autre fera comme toi.

RHODIPPE, poussant des cris.

O divine Lucine, arrête mes douleurs, jusqu'à ce que je sois dans un endroit favorable.

LYSISTRATA.

Qu'est-ce qui lui prend à celle-là? Tu es folle, Rhodippe.

RHODIPPE.

Je ne suis pas folle, je vais accoucher.

LYSISTRATA.

Mais tu n'étais pas enceinte, tout à l'heure.

RHODIPPE.

Je le suis maintenant.

LYSISTRATA.

Ce n'est pas possible.

RHODIPPE.

Je le sais mieux que toi, peut-être. Ah! Lysistrata, laisse-moi m'en aller.

LYSISTRATA.

Et toi, Calonice, que dis-tu, toi qui consentais tout à l'heure à ce qu'on te coupât en deux comme une sole. O ma belle sole, la solitude te fait peur.

CALONICE.

Tout, excepté cela. Ordonne-moi de passer dans le feu, mais ce qu'il y a de plus doux au monde...

LAMPITO.

De principal!...

CALONICE.

S'en priver, ma chère Lysistrata.

LYSISTRATA.

Et toi, Nicodice, as-tu changé aussi d'avis?

NICODICE.

Moi aussi, j'aime mieux passer dans le feu.

LYSISTRATA.

O Athéniennes, femmes dévergondées, je n'en attendais pas moins de vous. Mais vous ne pensez donc qu'à ça?

NICODICE.

Que veux-tu, nous ne sommes pas des femmes supérieures comme toi.

LAMPITO.

Et puis tu nous dis ça, comme ça... une heure avant. Par Artémis, on n'a pas le temps de se préparer à résister; moi je croyais qu'on avait au moins trois mois. Nous ne sommes pas encore faites à cette idée-là, ce n'est pas notre faute.

LYSISTRATA.

Ainsi donc, je n'ai personne avec moi lorsque j'agis pour votre propre bonheur. L'une veut étendre sa laine, l'autre veut accoucher. O folles, ô chiennes que vous êtes, vous êtes indignes du nom de femmes, j'en atteste le soleil qui nous éclaire. Pourquoi alors invoquiez-vous les dieux et les déesses?

MYRRHINE.

Parce que ça se fait toujours... c'est l'habitude.

On rit.

LYSISTRATA.

Et voilà maintenant que vous blasphémez. C'est complet... Alors je n'ai personne... vous m'abandonnez.

HIRONDELLE ET ROSÉE.

Nous, Lysistrata, nous prêterons le serment, tu peux compter sur nous.

LYSISTRATA.

En voilà déjà deux.

LAMPITO.

Bien sûr. Qu'est-ce qu'elles risquent?

LYSISTRATA.

Et toi, Callyce, chère enfant, que j'ai élevée comme ma propre fille, toi qui es restée pure, ne me seconderas-tu pas?

CALLYCE.

Oh non, ma tante, tu comprends, moi je ne jure rien du tout. Voilà assez longtemps que j'attends... je ne jure rien du tout. Et s'ils ne veulent pas faire la paix, alors ils repartiront comme ça et je resterai vierge. Oh non, j'en ai assez : je ne tiens pas du tout à mourir sans avoir éclairci les mystères de Cypris.

LYSISTRATA.

Mais tu ne penses donc qu'à ça!... C'est son idée fixe : ne pas mourir avant d'avoir éclairci les mystères. Tu ne serais pourtant pas la seule.

CALLYCE.

Belle consolation!

LYSISTRATA.

Il y en a quelques-unes qui sont mortes avant... elles n'en sont pas mortes... Si, elles sont mortes, mais pas de ça... enfin je veux dire... que ce n'est pas si...

SALABACCHA.

O Lucine, qui délivres les femmes en couches, viens au secours de notre chère Lysistrata.

LYSISTRATA.

Si quelqu'une d'entre vous veut proposer un autre

moyen de terminer la guerre, qu'elle demande la parole, qu'elle mette sur sa tête la couronne d'olivier et qu'elle monte à cette tribune... que personne ne sorte.

TOUTES.

Non, non, remets ta couronne.

LYSISTRATA.

Alors... quoi?

CALONICE.

Mais si nous nous abstenions complètement de ce que tu dis, en aurions-nous plutôt la paix?

LYSISTRATA.

Sans nul doute, par les déesses : restons chez nous fardées de céruse, soigneusement épilées à la flamme d'une lampe; répandons sur nos corps des parfums enivrants, et drapons-nous négligemment dans de transparentes tuniques de pourpre; les hommes alors seront troublés; nous nous rendrons désirables par mille poses savantes, ingénieuses et, lorsqu'ils seront à bout de patience, ils feront la paix, j'en suis certaine.

SALABACCHA.

Moi aussi, je connais les hommes, croyez-m'en.

CALONICE.

Croyons-l'en.

SALABACCHA.

O nobles matrones d'Athènes, refusez-vous, ils vous désireront.

MYRRHINE.

Salabaccha, ma belle, tu ne risques rien. Si nous les décourageons, ils iront chez les courtisanes.

LYSISTRATA.

Mais si les courtisanes prêtent aussi le serment... et elles le feront, car c'est leur intérêt que la guerre se termine. Cette inaction leur est préjudiciable.

SALABACCHA.

Ah! que...

MYRRHINE.

Elles se reposent.

LYSISTRATA.

Sans doute, mais elles ont un train de maison, des esclaves à nourrir, des parasites à entretenir.

SALABACCHA.

Les frais généraux courent pendant ce temps-là.

LYSISTRATA.

Et puis l'homme est ainsi fait : c'est ce qu'il ne peut avoir qu'il désire le plus, surtout lorsque ça lui est dû et, comme nos maris ne nous auront pas, c'est nous qu'ils désireront.

NICODICE.

Mais s'ils nous frappent.

LYSISTRATA.

S'ils frappent, vous ne leur ouvrirez pas, mais en poussant des cris aigus comme des fourches, vous monterez sur vos terrasses.

CALONICE.

Et s'ils nous terrassent, ils sont les plus forts.

MYRRHINE.

S'ils nous prennent de force.

LYSISTRATA.

Mauvaise affaire! Le plaisir est un fruit qui augmente lorsqu'il est partagé; donc, ô femmes, ne faiblissez pas, ne vous laissez pas toucher, soyez toujours en éveil comme un paquet d'orties, ne vous laissez ni convaincre, ni corrompre et soutenez vaillamment votre réputation d'entêtement et de malice. Alors songez aux bénéfices que vous retirerez de votre attitude

énergique. Vous perdrez peut-être un jour ou deux, mais vous êtes en train de perdre vos jeunes années, tandis qu'en suivant mes conseils.....

RHODIPPE.

Par Héraclès, elle a raison à nouveau.

NICODICE.

C'est nous qui étions folles et imbéciles.

LYSISTRATA.

Eh bien, maintenant, êtes-vous décidées à vous lier par un serment inviolable?

TOUTES.

Oui, oui, nous y consentons.

LYSISTRATA.

Et toi, Callyce, ma chère enfant, persistes-tu toujours dans tes sottes idées?

CALLYCE.

Oh oui, ma tante, je persiste, moi je ne jure rien. D'abord je ne sais même pas ce qu'il va me demander au juste, mon époux... et si j'allais trahir mon serment, sans m'en apercevoir.

LYSISTRATA.

Pourtant, tu nous vois toutes raisonnables et décidées à patienter pour le salut de la République.

CALLYCE.

Oh! moi, ma tante, la République, je m'en moque, il y a encore ça... tu comprends que je ne veux pas mourir sans...

LYSISTRATA.

Oui, oui, nous savons le reste. Tu comprendras aussi que je ne peux pas m'arrêter à l'entêtement d'une petite fille de ton importance, ni admettre que tout le troupeau soit gâté par une brebis de ton espèce.

SALABACCHA.

Tu es dure, Lysistrata.

LYSISTRATA.

C'est ma nièce.

SALABACCHA.

Ça, c'est une raison.

LYSISTRATA.

Par conséquent, tu seras enfermée dans le temple d'Artémis et mise sous la protection de la chaste déesse. Ça te calmera. Vous autres femmes, veillez à ce qu'elle ne s'échappe pas.

Des femmes entourent Callyce.

MYRRHINE.

Allons vite, Lysistrata, lions-nous par un serment inviolable. Chacune de nous, à son tour, prononcera la formule et toutes la répéteront ensemble.

LAMPITO.

Oui, jurons sur un bouclier, comme les sept chefs devant Thèbes!

LYSISTRATA.

On ne peut pas jurer la paix sur un bouclier.

RHODIPPE.

Il faut auparavant immoler une génisse et nous partager ses entrailles fumantes.

LYSISTRATA.

Charmant! Tu n'y songes pas, Rhodippe, nous ne devons pas répandre le sang d'une innocente victime, nous qui faisons ce serment par dégoût et par horreur du sang versé.

CALONICE.

Mais comment jurer?

LYSISTRATA.

Voici ce que je propose : plaçons à terre une grande

coupe; immolons-y une outre de vin de Thasos et jurons de n'y pas mêler une goutte d'eau.

RHODIPPE.

Ah! ce serment me plaît plus que je ne saurais dire.

LYSISTRATA.

Et pour donner à ce serment le caractère sacré qu'il comporte, qu'on aille au temple d'Artémis chercher la prêtresse, les joueuses de flûte, de luth et de cymbales; que l'on m'apporte une coupe et une outre. En même temps vous emmènerez ma nièce Callyce et l'enfermerez. Allons, Nicodice et toi, Myrrhine, chargez-vous de ce pénible devoir... si cruel qu'il vous paraisse, dites-vous que c'est pour le plus grand bien de toutes et pour le salut de la République.

MYRRHINE.

Viens donc, Callyce, ma pauvre amie.

CALLYCE.

Marchez... je vous suivrai sans résistance. O femmes, retenez bien ceci : c'est qu'il n'est pas permis aux mortels de remonter le courant des lois naturelles. En vain, vous me mettez sous la garde de la chaste Artémis... toutes vos précautions n'y feront rien : Éros sera vainqueur et Cypris victorieuse, si les dieux ont décidé que je ne doive pas mourir avant d'avoir connu les mystères de l'amour.

Elle entre dans le temple. Myrrhine, Lampito, Nicodice, la prêtresse, les joueuses de flûte, de luth et de cymbales, deux femmes portant une grande coupe noire, une autre portant une outre et une autre enfin une coupe d'or apparaissent sous le portique.

CALONICE.

Silence! silence! voici le cortège sacré.

Musique. Cortège. On dépose par terre devant Lysistrata la grande coupe noire.

RHODIPPE.

Ah, mes chères amies, la superbe coupe! Quel plaisir ce sera de la vider.

LYSISTRATA.

Toute-puissante Persuasion, et toi, coupe amie de la joie, recevez ce sacrifice et soyez propice aux femmes.

On verse dans la coupe le contenu de l'outre.

RHODIPPE.

Quel sang vermeil! comme il coule bien et quelle odeur exquise, par Castor!

LYSISTRATA.

Allons Lampito, Myrrhine, Salabaccha et vous toutes mes amies, étendez la main sur cette coupe et prenez les mêmes engagements.

Elles chantent.

TOUTES.

Si mon époux ou mon amant
Se présente amoureusement,
Si douce que soit sa caresse,
Avec quelque ardeur qu'il me presse,
Je n'exaucerai pas ses vœux.

CALONICE.

Mais je mettrai dans mes cheveux,
Sous la pourpre des bandelettes,
La couronne de violettes;
Et grâce aux transparents tissus,
Il aura quelques aperçus
De mes beautés les plus secrètes
Qui lui mettront le cœur en fête.

SALABACCHA.

Mais tout ceci n'est encor rien,
Femmes, sur le mode ionien,
Avec des paroles lascives
Et par des poses expansives,
Je simulerai le plaisir
Pour exaspérer son désir.

LYSISTRATA.

Par Zeus! entre l'arbre et l'écorce,
S'il veut s'aventurer de force,
Tant pis s'il se laisse pincer;
Car, avant de me terrasser,
Ce sera la lutte acharnée,
Jusques à l'heure infortunée
Où le dernier voile arraché,
Les épaules auront touché.

TOUTES.

Au serment si je suis parjure,
Que les dieux changent en eau pure
Dans la coupe ce vin vermeil,
Le sang généreux du soleil!

LYSISTRATA.

Maintenant, sacrifions la victime.

Elle boit.

RHODIPPE.

Assez, ma chère, et buvons à la ronde pour cimenter notre amitié.

Toutes boivent à leur tour, la coupe est remplie plusieurs fois. On entend de lointaines fanfares.

RHODIPPE.

Écoutez, écoutez.

NICODICE.

Ce sont eux.

MYRRHINE.

Ils arrivent... vite courons au-devant d'eux.

SALABACCHA.

Restez là... il vaut mieux leur témoigner de la froideur.

LAMPITO.

Il n'est pas défendu de les voir... puisque j'ai prêté le serment... faites ce que vous voudrez, moi j'y vais!

CALONICE.

Moi aussi.

TOUTES.

Moi aussi.

Elles volent au-devant de l'armée; plusieurs d'entre elles grimpent sur les marches du temple. Fanfares.

LYSISTRATA.

Par les divins Frères, il était temps. Heureusement qu'elles ont prêté le serment.

ROSÉE.

Ils approchent : allons-nous à leur rencontre?

HIRONDELLE.

Nous avons déjà vu cela vingt fois, c'est toujours la même chose.

ROSÉE.

C'est à cause de nos maris : ce serait plus poli.....

HIRONDELLE.

Comme tu voudras.

Elles partent sans hâte. Retour des soldats. Cris et fanfares.

RIDEAU.

ACTE DEUXIÈME

Une place à Athènes. Au fond un petit temple.
A droite et à gauche des maisons.

SCÈNE PREMIÈRE

Les femmes sur leurs terrasses célèbrent les Adonies. Elles pleurent la mort d'Adonis. Elles frappent sur leurs tambourins en poussant des cris prolongés.

LYSISTRATA.

Je pleure le bel Adonis.

LES FEMMES.

Hélas! Hélas! Adonis! Iou! Iou!!!

Cris et tambourins.

LYSISTRATA.

Je plains ton cruel veuvage,
O Cypris! Ton jeune amant
Est mort : les bêtes sauvages
Ont meurtri son corps charmant.

Hélas! le chasseur superbe
N'est plus; ses chiens, dans le soir,
Hurlent; autour de lui, l'herbe
Se teint des flots d'un sang noir.

Au bois parfumé de menthe,
En des cris désespérés
La Dryade se lamente;
Les Amours sont éplorés.

Je pleure le bel Adonis.

LES FEMMES.

Hélas! Hélas! Adonis! Iou! Iou!!!

Cris et tambourins.

LYSISTRATA.

Cypris vers son époux vole par
Monts et vaux, franchit torrents et sources;
Dans le vent de sa rapide course,
Ses longs cheveux d'or flottent épars.

Elle va... les ronces malveillantes
Tentent de l'arrêter, c'est en vain,
Et, des gouttes de son sang divin
Soudain naissent des roses sanglantes.

Auprès de l'aimable Assyrien
Elle arrive, l'appelle éperdue,
Le presse contre sa gorge nue,
Mais son amant ne lui répond rien.

Je pleure le bel Adonis.

LES FEMMES.

Hélas! Hélas! Adonis! Iou! Iou!!!

Cris et tambourins.

LYSISTRATA.

Elle lève vers le ciel des bras tragiques
Et crie : Adonis! Adonis! Adonis!
Elle dit en vain les mots d'amour magiques,
Et le seul écho lui répond : Adonis.

Et voilà que, dans leur tristesse, les fleuves
Venus du Liban se colorent de sang.
O Cypris, revêts la tunique des veuves
Et frappe de douleur ton sein frémissant.

Ah! qui ne plaindrait la triste Cythérée.
Hélas! Adonis sur le lit parfumé
Ne reposera plus sa tête adorée.
Pleure, déesse : il est mort, le Bien-Aimé!

LES FEMMES.

Hélas! Hélas! Adonis! Iou! Iou!!!

Cris et tambourins.

Puis les femmes descendent de leurs terrasses... tout rentre dans le silence.

La nuit est venue : clair de lune d'une intensité calme. Un gamin passe en sifflant la marche athénienne. Puis on entend soudain, dans la maison de Lysistrata, le bruit d'une altercation violente, de meubles renversés : la porte s'ouvre brusquement, puis se referme derrière Lycon ainsi jeté à la rue.

SCÈNE II

LYCON, seul.

Il est sans manteau, l'air ahuri, et reste quelques secondes sans bouger.

Par Héraclès, on me jette encore à la porte, et mes esclaves, n'obéissant plus qu'à Lysistrata, me poussent dehors par les épaules. Mais ça ne se passera pas ainsi. (Criant.) Holà! Midas, Phrygien, Masyntias! Maudits esclaves, ils ne me répondent même pas. (Il s'assied sur une borne.) Infortuné Lycon, quel sort est le tien. C'est aujourd'hui le premier jour des Adonies et, dès le coucher du soleil, ma femme est montée sur sa terrasse avec un tambourin, et elle a pleuré la mort d'Adonis. A tout ce que je lui disais, elle me répondait : « Hélas! Hélas! Adonis! Adonis est mort! » Mais, par Zeus, je ne suis pas mort,

moi; je suis là, bien vivant. Mais allez donc faire entendre raison à une femelle qui pleure la mort d'Adonis! (Il va à la porte de la maison.) Lysistrata! Lysistrata! monstre, tigresse, chienne, sorcière... femme, ouvre-moi. (D'un ton plus doux.) Non sérieusement, je sais que tu es là, derrière la porte. Ma Lysis, ma petite femme, mon petit hanneton doré, ma petite biche, ma Lysistratette, ma Lysistratinette... ouvre-moi. Je ne t'ai rien fait en somme... après tout, ce que je te demande c'est mon droit. (Hurlant.) C'est mon droit! Tu vois, je te parle doucement. Allons, voyons, puisque je sais que tu es derrière la porte; je vais l'enfoncer d'un coup de pied et te l'envoyer dans le nez... tu sais ton joli petit nez, ton nez exquis, il va être écrasé par une grosse porte. Tu sais que je le ferai comme je le dis... Tu ne réponds pas... tiens. (Il donne un coup d'épaule.) Et aïe donc!... Elle ne s'ouvrira pas. O porte, tu es aussi dure que le cœur de ma femme. (Il donne un autre coup d'épaule.) Ce n'est pas possible, les ferrures ont été forgées par Hephœstos, le forgeron divin, et ses noirs Cyclopes. Tiens, mon vieil Héphœstos, attrape ça. (A pleine volée il lance dans la porte un coup de pied, puis un autre, puis un troisième.) Oh! je me suis fait mal, je me suis rudement fait mal même.

Il boite.

SCÈNE III

LYCON, LYSISTRATA.

LYSISTRATA, paraissant sur la terrasse.

C'est bien fait : c'est Héphœstos qui t'a puni. Tu boites comme lui à présent, c'est bien fait. As-tu bientôt fini de faire ce vacarme? Qu'est-ce que ça signifie? Tu n'es pas honteux à ton âge? Tu te conduis comme un gamin; tu m'empêches de dormir... je vais te faire

empoigner. Où sont les Scythes? ils étaient là tout à l'heure; on ne les trouve jamais quand on en a besoin.

LYCON.

Non, je n'ai pas fini : voilà deux heures que je suis à la porte... j'en ai assez. Je trouve que la plaisanterie a assez duré.

LYSISTRATA.

Mais ce n'est pas une plaisanterie... Il ne fallait pas m'en laisser perdre l'habitude. Alors ce serait trop commode : tu t'en irais batailler pour ton plaisir.

LYCON.

Pour mon plaisir, ô Dieux, vous l'entendez.

LYSISTRATA.

Tu me laisserais un an...

LYCON.

Un an, ô Dieux, vous l'entendez.

LYSISTRATA.

Mettons sept mois, toute seule, et puis tu reviendrais comme ça, de temps en temps, me parler du pays. Non, tu sais, je le connais, le coup de la trêve, il n'en faut plus.

LYCON.

Vraiment, ma chère, tu as des façons de parler... Je suis contrarié, choqué, froissé, vexé, piqué. Si tu m'aimais...

LYSISTRATA.

Je t'adore, Lycon.

LYCON.

Comment veux-tu que je te croie?

LYSISTRATA.

Non, sérieusement, je t'aime beaucoup... j'ai une grande affection pour toi.

LYCON.

Mais si tu m'aimais, tu serais enchantée de me voir, ne fût-ce que pour trois ou quatre jours... tu en profiterais pour faire provision de tendresse.

LYSISTRATA.

Non, mon ami, je n'ai pas un grenier à la place du cœur. Je te l'ai dit : quand la paix sera faite, je serai ta femme... mais, en attendant, je suis de marbre.

LYCON.

Mais moi, je ne suis pas de marbre.

LYSISTRATA.

Tu le seras, le grand air te calmera... les nuits sont fraîches en cette saison. Tiens, voilà ton manteau.

Elle lui jette son manteau.

LYCON, le repoussant d'un coup de pied.

Je n'en veux pas de ton sale manteau.

LYSISTRATA.

Tu as tort, prends-le toujours. Tout à l'heure tu seras bien aise de l'avoir et tu me remercieras. La brise de mer va se lever, et moi je vais me coucher. Bonsoir.

Elle disparaît.

SCÈNE IV

LYCON, puis SOSTRATE, SOSIAS, ACESTOR, CYNÉSIAS, THEORUS, DERCYLE, NICOSTRATE.

Lycon, resté seul, va mettre son manteau.

LYCON.

C'est vrai tout de même qu'il ne fait pas chaud.

Bruit de voix. Surviennent Acestor, Sosias, Sostrate.

SOSTRATE.

Ni moi non plus.

SOSIAS.

Ni moi non plus.

ACESTOR.

Elle continue à m'envoyer aux corbeaux.

SOSIAS.

C'est comme la mienne.

SOSTRATE.

C'est comme la mienne.

A ce moment, voilà que d'une voisine maison, la maison de Myrrhine, un homme, Cynésias, est jeté à la rue et, butant contre une pierre, vient tomber aux pieds de Lycon.

CYNÉSIAS, par terre.

C'est comme la mienne.

LYCON, aidant Cynésias à se relever.

Eh bien, qu'y a-t-il donc, mon cher petit ami?

CYNÉSIAS.

Merci... c'est cette maudite pierre.

LYCON.

Mais, par Neptune équestre, on dirait que c'est Cynésias, mon lieutenant.

CYNÉSIAS.

C'est moi-même... Cynésias, fils de Péon.

LYCON.

Tu sors de chez toi?

CYNÉSIAS.

Oui, j'en sors, comme tu vois.

LYCON.

Et quoi de nouveau?

CYNÉSIAS.

Adonis est mort : les amours sont éplorés et les

fleuves, dans leur tristesse, se colorent de sang. Hélas! Hélas! Adonis.

Il pousse des hurlements.

ACESTOR.

Voici Theorus et Dercyle, les maris d'Hirondelle et de Rosée.

Surviennent Théorus et Dercyle.

DERCYLE.

Salut, vous tous!

CYNÉSIAS.

Salut, vous deux!

ACESTOR.

Eh bien?

THEORUS.

Eh bien?

ACESTOR.

Comment vos femmes vous ont-elles reçues?

THEORUS.

Très mal, nous sommes furieux. Figurez-vous que nous avons soupé tous les quatre ensemble, Dercyle, sa femme, ma femme et moi, soupé très gaîment : c'était très bien, pas, Dercyle?

DERCYLE.

Oui, Theorus, très gentil... nos femmes qui ne se connaissaient pas lorsque nous sommes partis, pendant notre absence sont devenues amies.

DERCYLE.

Il n'y a pas eu pendant tout le repas un seul de ces mots piquants, de ces petites allusions blessantes, de ces méchancetés candides comme il y en a toujours entre des femmes bien élevées, pas, Theorus?

THEORUS.

Oui, Dercyle, elles ont été parfaites. Je faisais même

à mon ami la remarque que plus tard, quand la guerre serait terminée, on pourrait se réunir comme ça de temps en temps, tous les quatre...

LYCON.

De quoi vous plaignez-vous, alors?

THEORUS.

Ah! voilà, c'est après le souper que ça s'est gâté. Dercyle propose de s'en aller chacun chez soi... vous comprenez? Mais nos femmes disent : — restons encore un peu ensemble, c'est si amusant! — et les voilà qui se lèvent de table et disparaissent. Nous les laissons partir sans avoir l'air de nous apercevoir... vous comprenez?

DERCYLE.

Mais comme elles ne revenaient pas, nous commençons à être inquiets : nous les cherchons partout, enfin nous découvrons qu'elles s'étaient enfermées dans une chambre avec du vin, des fruits, des lampes, de quoi passer une nuit dans la joie... C'est Theorus qui a vu tout ça à travers les fentes de la porte... pas, Theorus?

THEORUS.

Oui, Dercyle, et elles dansaient en chantant ou elles chantaient en dansant, comme privées de raison. Nous les supplions de nous ouvrir, mais elles criaient en riant comme des folles : — Faites la paix, faites la paix!

DERCYLE.

Enfin elles éteignent les lampes et nous ne voyons plus rien.

NICOSTRATE, survenant.

Vous avez encore de la chance, relativement... vous avez vu vos femmes au moins... moi, il m'est impossible de mettre la main sur la mienne. Je vais demandant partout : Avez-vous Callyce, avez-vous vu ma femme? On me rit au nez.

LYCON.

Mais ta tante Lysistrata doit savoir où est sa nièce... le lui as-tu demandé?

NICOSTRATE.

Mais parfaitement, mon oncle, ma femme a encore couché chez Lysistrata la veille de notre arrivée... elle est partie hier matin dès l'aube et on ne l'a pas revue depuis... Elle ignorait le retour de l'armée; elle a peut-être perdu patience depuis sept mois qu'elle est mariée sans avoir consommé l'hymen.

LYCON.

Il ne faut pas penser à ces choses-là.

NICOSTRATE.

Alors où peut-elle être? A moins qu'elle n'ait rencontré un soldat ivre ou quelque vagabond qui ait abusé d'elle! Ah! par Ménélas, pourvu qu'il ne me soit rien arrivé!

SOSTRATE.

Ah! maudites femmes! on a bien raison de dire qu'il n'y a pas moyen de vivre avec ces coquines, ni sans ces coquines.

SOSIAS.

Ah! Zeus paternel! Zeus sauveur! déchaîne un ouragan, un tourbillon qui les enlève toutes comme des brins de paille, les fasse virer, volter et virevolter dans les airs et puis qu'en retombant, elles s'empalent!

LYCON.

Mais voici Agathos. Sans doute nous donnera-t-il quelque sage conseil.

SCÈNE V

LES MÊMES, AGATHOS.

LYCON, et tous.

Salut, Agathos.

AGATHOS.

Salut, mes amis. Qu'y a-t-il donc? le soleil est déjà couché depuis longtemps, la pâle lune monte dans le ciel sombre et vous errez encore dans les rues comme de jeunes débauchés.

LYCON.

D'où sors-tu, Agathos?

AGATHOS.

Je sors de chez moi... Toute la journée, j'ai rédigé mon rapport sur la dernière expédition et j'ai préparé des réponses aux interpellations dont les démagogues ne vont pas manquer de me harceler demain sur le Pnyx. Mais vous, qu'est-ce que vous faites dans les rues à cette heure-ci? Est-ce que vos épouses vous chassent encore du lit conjugal?

SOSTRATE.

Plût aux dieux qu'elles nous en chassassent, cela prouverait que nous y serions entrés.

LYCON.

Elles veulent que nous fassions la paix avec les Lacédémoniens.

AGATHOS.

La paix! la paix! Vous ne l'avez pas sur vous, la paix.

ACESTOR.

C'est évident... mais elles invoquent le bonheur de la Grèce et le salut de la République.

AGATHOS.

Répondez-leur donc que le premier devoir d'une bonne citoyenne est de peupler l'État et de faire des enfants chaque fois que l'occasion s'en présente.

CYNÉSIAS.

Tu vas un peu loin, Agathos.

AGATHOS.

Avec leurs maris, bien entendu. Enfin, que comptez-vous faire? Vous n'allez pas rester toute la nuit dans les rues.

LYCON.

Il le faut bien, à moins d'enfoncer les portes et de pénétrer par la force dans nos propres maisons.

AGATHOS.

Ne vous laissez pas ainsi moquer de vous, par Hermès, et n'ayez pas l'air de tenir tellement aux choses que l'on vous refuse. Votre colère est un triomphe pour vos femmes. Montrez au contraire que vous pouvez vous passer d'elles. Ayez de la dignité et de l'indifférence. Au lieu de vous lamenter sur cette place déserte, courez chez les courtisanes, elles vous recevront à bras ouverts. Il y a justement cette nuit une grande fête chez la brune Salabaccha et les plus jolies filles d'Athènes y seront. Allez donc, par Cypris, chez Salabaccha, ou chez Pellène ou chez Ampellis, peu importe! et ne rentrez chez vous qu'à la pointe du jour, complètement ivres, couronne en tête et torche à la main... et surtout ne demandez rien à vos femmes.

THEORUS.

Il a raison... allons chez Salabaccha, pas, Dercyle?

DERCYLE.

Oui, Theorus, cela me paraît très indiqué. Venez-vous, vous autres. Viens-tu, Cynésias, fils de Péon?

CYNÉSIAS.

Certainement, je viens.

LYCON.

Viens-tu, Nicostrate?

NICOSTRATE.

Allez-y si vous voulez, mais moi je n'ai pas le cœur à m'amuser. Je rentre à la maison pour attendre Callyce. Je n'ai pas le droit de la tromper... elle ne m'a rien refusé à moi.

LYCON.

Rentre donc, infortuné Nicostrate... tu es le modèle des époux. Puisses-tu ne t'en jamais repentir! Seras-tu des nôtres, Agathos?

AGATHOS.

Je vous rejoindrai peut-être... mais j'ai besoin d'être seul encore et de me promener dans le silence de la nuit en préparant les réponses que j'opposerai demain aux interpellations des démagogues.

LYCON.

Prépare tes réponses et confonds tes interrupteurs. En attendant, merci de ton conseil, nous le suivrons avec furie.

Ils sortent.

SCÈNE VI

LAMPITO, TARAXION.

Resté seul, Agathos s'avance à pas de loup sous les fenêtres de la maison de Lysistrata et appelle : « Lysistrata ! Lysistrata !» mais voici que dans le fond arrivent un homme et une femme : c'est Lampito et Taraxion.

AGATHOS.

Allons, bon! qu'est-ce qu'ils viennent faire encore, ceux-là?

Il se dissimule derrière un pilier.

SCÈNE VII

TARAXION, LAMPITO.

TARAXION.

Est-ce que tu vas me poursuivre encore longtemps comme ça, Lampito?

LAMPITO.

Tant que je pourrai, Taraxion... je veux savoir où tu vas.

TARAXION.

Je te l'ai dit, je vais dormir.

LAMPITO.

Dehors?

TARAXION.

Oui dehors, parce que je ne peux pas dormir à la maison.

LAMPITO.

Quel aplomb! ce n'est pas moi qui t'en empêche.

TARAXION.

Quel toupet!... si, c'est toi qui m'en empêches... tu ne fais que remuer.

LAMPITO.

J'ai des fourmis dans les jambes.

TARAXION.

Tu parles sans cesse.

LAMPITO.

J'ai tant de choses à te dire.

TARAXION.

Au moment où je vais m'endormir, tu m'embrasses dans l'oreille.

LAMPITO.

Eh bien, c'est gentil, ça!

TARAXION.

C'est assommant.

LAMPITO.

Taraxion! voilà que tu me reproches mes prévenances, à présent.

TARAXION.

Mais quand on a sommeil, ce ne sont pas des prévenances... et puis tu me tiens trop chaud. Si tu crois que c'est agréable!

LAMPITO.

Quel ours! Et si tu crois que c'est agréable d'avoir un mari qui dort aussitôt qu'il a soupé. C'est vrai, tu ne fais que manger et dormir. Sitôt que tu as mangé, tu dors, et dès que tu te réveilles, tu manges... c'est bien simple.

TARAXION.

C'est ta faute... tu me fais toujours trop manger.

LAMPITO.

Tu me reproches ta nourriture! mais c'est dans une bonne intention, c'est pour te donner des forces. Seulement je dépasse le but : à peine la dernière bouchée avalée, tu tombes foudroyé. Vieux guerrier, va. Ah! ah! ce mari qui revoit sa femme après sept mois d'absence et qui tombe foudroyé après le repas!

TARAXION.

Oh! je t'en supplie, ma bonne amie, ne fais pas d'ironie... d'abord ça n'avance à rien. Eh bien, oui, j'ai sommeil, là, j'ai sommeil... je l'avoue et je ne me crois pas déshonoré pour ça. Il y a temps pour tout... plus tard nous verrons, mais pour le moment ce que je désire, c'est la paix, la sainte paix.

LAMPITO.

Par Artémis, dire que c'est moi qui devais l'exiger de toi, la paix. O Lysistrata, si tu me voyais, si tu m'entendais. Honte sur moi! Car je t'ai tout raconté, Taraxion, et tu n'as pas été touché. Pour toi je suis prête à me parjurer, à trahir un serment inviolable, hélas! moins inviolable que toi.

TARAXION.

Mais je ne te demande rien : tiens-le ton serment, tiens-le ferme... je veux dormir, je ne réclame qu'une chose, le droit au sommeil... Ce n'est pas la toison d'or pourtant.

LAMPITO.

Mais où dormir?

TARAXION.

Là, sur un banc, sur ces marches, par terre, n'importe où... pourvu que je dorme.

LAMPITO.

Écoute, Taraxion, je ne veux pas que tu passes la nuit dehors... rentre à la maison.

TARAXION.

Non, par Héraclès, je sais ce qui m'attend.

LAMPITO.

Rentre, je t'en conjure... je serai bien raisonnable, j'ai peur que tu attrapes du mal.

TARAXION.

Mais non, ça serait à recommencer, je te connais, tu es sincère en ce moment, mais c'est plus fort que toi... tu ne pourrais pas... c'est toujours la même chose... tu as un tempérament excessif.

LAMPITO.

Ah! c'est comme ça, tu m'insultes à présent... j'exige que tu rentres et n'admets pas que tu découches.

TARAXION.

Où prends-tu que je découche?

LAMPITO.

Si tu ne couches pas à la maison, tu découches, c'est clair? Voyons, si ce n'est pas à la maison que tu couches, où que tu couches, tu découches.

TARAXION.

Oh! ne fais pas d'ironie. Écoute, non, vrai, tu sais, je suis excédé, je n'en peux plus et vais me coucher n'importe où, au coin d'une borne.

LAMPITO.

Alors je te suivrai : qui me dit que tout cela n'est pas une comédie odieuse que tu joues?

TARAXION.

Pourquoi faire?

LAMPITO.

Pour avoir ta liberté et courir chez les filles.

TARAXION.

Ah! grands dieux, non... si tu savais... c'est absurde.

LAMPITO.

Tout à l'heure nous avons bien rencontré Dercyle, Theorus, Lycon qui allaient chez Salabaccha.

TARAXION.

Qu'en sais-tu?

LAMPITO.

Ils le disaient assez haut. Qu'est-ce qui me prouve que tu ne vas pas les rejoindre? Ah! si tu faisais ça, si tu allais chez une femme!

TARAXION.

Ne sois pas jalouse, va.

LAMPITO.

Je ne suis pas jalouse, je veille sur mon bien.

TARAXION.

Tu ne veilles pas sur grand'chose.

LAMPITO.

Raison de plus : le peu qui reste, au moins, je le garde... partout où tu iras, je te suivrai.

TARAXION, résigné.

Comme tu voudras.

LAMPITO.

Et toi, Lysistrata, femme supérieure, dors victime de ton dévouement, dors fidèle à ton serment, pendant que Lycon, ton époux, se vautre dans l'orgie crapuleuse, sur le sein ardent de Salabaccha!

Taraxion disparaît. Lampito court après lui.

SCÈNE VIII

AGATHOS, LYSISTRATA.

AGATHOS, sortant de sa cachette.

Enfin elle est partie! Par Zeus, j'ai cru qu'elle ne s'en irait jamais. (Il reste quelques instants à écouter, à observer, puis s'approchant de la maison, il appelle :) Lysistrata! Lysistrata! (Lysistrata se montre sur la terrasse.) Lysistrata, c'est toi?

LYSISTRATA.

C'est toi, Agathos? Ils sont partis, les bonnes gens.

AGATHOS.

Ah! tu as entendu... Drôle, n'est-ce pas?

LYSISTRATA.

Tordant!

AGATHOS.

Ils sont partis... Est-ce que je peux monter?

LYSISTRATA.

C'est impossible... absolument impossible à cause des esclaves.

AGATHOS.

Ils dorment à cette heure-ci.

LYSISTRATA.

Le moindre bruit peut les réveiller.

AGATHOS.

Je retirerai mes chaussures laconiennes pour gravir les escaliers.

LYSISTRATA.

Et Socrate qui aboiera!

AGATHOS.

C'est vrai, ce maudit chien... je n'y pensais plus. Comment faire? Descends, toi.

LYSISTRATA.

Tu n'y songes pas.

AGATHOS.

J'ai quelque chose de fort important à te dire.

LYSISTRATA.

Ne pourrais-tu pas me le dire d'en bas?

AGATHOS.

Pourquoi pas de l'Acropole? Il faut absolument que tu descendes, ou sans cela, j'en atteste les dieux, moi je monte, j'enfonce la porte, je réveille les esclaves et Socrate aboiera tant qu'il voudra, mais je te parlerai.

LYSISTRATA.

C'est qu'il le ferait comme il le dit. Dieux justes, que tu es ennuyeux ! Ne reste pas là planté dans le clair de lune au moins, attends-moi, je descends. (Elle paraît quelques secondes après et referme doucement la porte de la maison en parlant au chien.) Socrate... Veux-tu te taire ! Attends un peu... oui, là, tu es un beau chien, un beau chien chien à cha mémère.

AGATHOS.

Enfin te voilà !... O ma Lysis, je t'adore.

Il veut la prendre dans ses bras.

LYSISTRATA, se dégageant.

Fais attention... tu sais, c'est tout ce qu'il y a de plus dangereux ce que je fais là... Lycon peut arriver d'un moment à l'autre.

AGATHOS.

Il n'y a pas de danger... il est en lieu sûr.

LYSISTRATA.

Qu'entends-tu par en lieu sûr ?

AGATHOS.

Oui... il fait la fête chez Salabaccha.

LYSISTRATA.

Qu'en sais-tu ?

AGATHOS.

Je te dis qu'il y est... c'est moi qui l'ai envoyé... Je t'expliquerai tout ça tout à l'heure. Mais nous avons à causer d'abord, tant de choses à nous dire. Pourquoi n'es-tu pas venue tantôt... Je t'ai envoyé messages sur messages.

LYSISTRATA.

Je les ai reçus.

AGATHOS.

Alors pourquoi m'as-tu laissé t'attendre toute la journée ?

LYSISTRATA.

Syra, mon esclave, me faisait une tunique et elle avait besoin de moi, à chaque instant, pour essayer... une tunique jaune, très longue, tu sais comme on les porte maintenant, avec un grand pli dans le dos, en biais, comme ça (Geste.), le pli Aspasie... tu verras, c'est très joli.

AGATHOS.

Qu'est-ce que tu me racontes? Te moques-tu de moi? Réponds-moi sérieusement; pourquoi n'es-tu pas venue?

LYSISTRATA.

Écoute, Agathos, depuis que tu es arrivé, tu as dû entendre parler d'un serment par lequel les femmes se sont engagées...

AGATHOS.

Oui, mais il n'est pas fait pour moi, ce serment-là.

LYSISTRATA.

Quel fat! mais si, il est fait pour toi; les termes en sont formels :

Si mon époux ou mon amant.

AGATHOS.

Enfin, tu n'es pas venue et moi je t'ai attendue... en proie à quelles inquiétudes et à quelles angoisses, tu le devines, tressaillant à chaque pas que j'entendais dans la rue, les yeux fixés sur la clepsydre et le cœur bondissant dans ma poitrine, chaque fois que grinçait la porte d'entrée. Oh! oui, j'ai passé là une journée... je ne la souhaite pas à mon pire ennemi. Et puis, je me demandais si tu n'étais pas malade, si Lycon n'avait pas été averti, si tu m'aimais encore.

LYSISTRATA.

Et toi, m'aimes-tu?

AGATHOS.

Je t'adore, Lysis, je t'adore.

LYSISTRATA.

Bien vrai ?

AGATHOS.

J'en atteste Phœbé qui nous éclaire et les étoiles qui scintillent là-haut.

LYSISTRATA.

Alors tu m'aimes ?

AGATHOS.

Peux-tu en douter... plus que tout.

LYSISTRATA.

Nous verrons ça.

AGATHOS.

Ah! oui, j'en ai passé une journée... il faut que tu sois rudement gentille pour me la faire oublier.

LYSISTRATA.

Nous verrons ça.

AGATHOS.

Voyons tout de suite.

Il l'entoure de ses bras.

LYSISTRATA.

Non, non, sois raisonnable.

AGATHOS.

Avec quelle froideur tu me reçois !

LYSISTRATA.

Il y a si longtemps que je ne t'ai vu... je ne trouve rien à te dire. Sais-tu que voilà sept grands mois que tu es parti ! T'es-tu amusé, là-bas ?

AGATHOS, froissé.

Amusé ! tu plaisantes. Une responsabilité de tous les instants, toujours sur le qui-vive, des alertes perpétuelles, des difficultés sans nombre avec l'ad-mi-nis-tra-tion, des approvisionnements qui n'arrivaient

jamais à temps, des soldats qui s'en allaient combattre le ventre creux.

LYSISTRATA.

Tu n'as pas maigri.

AGATHOS.

Les soldats... je n'ai pas dit les chefs.

LYSISTRATA.

Ce n'est pas juste.

AGATHOS.

Tu n'es pas aimable... Et une chaleur!... impossible de dormir : il y avait des marais dans le voisinage du camp et les moustiques nous harcelaient toute la nuit.

LYSISTRATA.

Ils piquaient les soldats, sans doute, mais pas les chefs.

AGATHOS.

Les chefs aussi, par Neptune... je ne suis qu'une cloque. Oui, voilà comment je me suis amusé, sans compter trois grandes batailles que nous avons livrées... des batailles terribles.

LYSISTRATA.

Oui, je sais, tu t'es bravement battu, Agathos, et j'ai appris tes exploits. J'étais fière de toi, tu n'en doutes pas... mais tu n'as pas été blessé, au moins?

AGATHOS.

Non...

LYSISTRATA.

Si... tu l'as été... à quoi bon me tromper?... tu sais bien que je le verrai toujours.

AGATHOS.

Mais non, rien du tout, une égratignure, un coup de pique, qui a heureusement glissé sur la ceinture.

LYSISTRATA.

Et c'est guéri, maintenant?

AGATHOS.

Complètement.

LYSISTRATA.

Alors, raconte, trois grandes batailles...

AGATHOS.

Et, dans la dernière, nous avons perdu neuf cent cinquante hommes.

LYSISTRATA.

Neuf cent cinquante?

AGATHOS.

Neuf cent cinquante-trois pour être exact.

LYSISTRATA.

Pauvres gens!... enfin, tu es là, c'est l'essentiel.

AGATHOS.

Après tout, on ne fait pas de purée sans casser de pois.

LYSISTRATA.

C'est égal, reconnais que ce n'est pas drôle pour les neuf cent cinquante-trois... Ah! vois-tu, la guerre est une chose terrible, odieuse, barbare.

AGATHOS.

Lysistrata...

LYSISTRATA.

Mais oui, par les déesses, je sais que ça choque tes idées... j'en suis bien fâchée. Encore ils sont morts, eux.

AGATHOS.

Leur sort est digne d'envie!

LYSISTRATA.

Oui, c'est ce que prétendent nos hymnes patrio-

tiques, mais leurs femmes, leurs enfants, tous ces orphelins, c'est horrible!

AGATHOS.

Mais ne t'occupe donc pas de tout ça... tu sais comme tu es nerveuse.

Il veut l'embrasser.

LYSISTRATA.

Je ne suis pas nerveuse, mais humaine.

AGATHOS.

Mais pour moi, inhumaine.

LYSISTRATA.

Laisse-moi, je t'en supplie... Il me semble que tu es un boucher plein de sang... Quand je pense que ces mêmes mains qui ont tué, égorgé peuvent me toucher, moi aussi, quand je pense à ça, vois-tu...

AGATHOS.

N'y pense pas.

LYSISTRATA.

Ah! si tu crois m'emballer en me racontant ces tueries... tu te trompes... ça me fait horreur, ça me dégoûte.

AGATHOS.

Je ne crois pas du tout t'emballer... tu me demandes si je me suis amusé... alors je te raconte.

LYSISTRATA.

Tu ne t'amusais pas, tu ne t'ennuyais pas non plus : c'est ton bonheur, c'est ta vie de parader en tête des troupes, de crier : En avant! en ouvrant une bouche large comme une écuelle et de percer des ventres et de couper des têtes, des bras et des jambes. Beau métier pour un homme qui se prétend intelligent.

AGATHOS.

Tu es injuste, Lysistrata... au milieu des combats je pensais à toi.

LYSISTRATA.

Ah! oui, si elle me voyait! Suis-je assez beau, suis-je assez brave! Et puis tu veux me faire croire que tu pensais à moi, au plus fort de la mêlée, tu avais d'autres chiens à fouetter... au plus fort de la mêlée!

AGATHOS.

Je n'ai pas dit au plus fort de la mêlée.

LYSISTRATA.

Parce que tu n'as pas osé.

AGATHOS.

Mais on ne se battait pas tout le temps, et la nuit, plus d'une fois, couché sous ma tente...

LYSISTRATA.

Ah! comme ça, je ne dis pas.

AGATHOS.

Et ne pouvant dormir...

LYSISTRATA.

C'était les moustiques.

AGATHOS, se mettant à genoux devant elle.

Ce n'était pas les moustiques, c'était ta pensée, ma chère Lysis, ma maîtresse adorée, c'était ta pensée et l'obsession si douce et en même temps si poignante de tes chers yeux, de tes beaux yeux où j'ai lu tant de fois...

LYSISTRATA.

Quelqu'un!

AGATHOS.

Où donc?

Il se relève précipitamment.

LYSISTRATA.

Non, personne... c'était pour voir si tu aurais le temps de te relever... Reste debout, pendant que tu y es.

AGATHOS.

Que de fois tu m'es apparue en rêve... j'ouvrais les bras, mais je les refermais sur le vide, je t'appelais des noms les plus voluptueux et les plus doux. Non, je n'ai pas été distrait de toi un seul instant, pas un seul instant... Je t'ai toujours aimée et désirée et, tu comprends, cela m'a semblé cruel, alors que je rentrais à Athènes uniquement pour te voir, cela m'a semblé cruel que tu ne viennes pas, et que tu ne me fasses même rien dire.

LYSISTRATA.

M'as-tu attendue seulement?... tu es sans doute allé chez ton ancienne maîtresse Salabaccha.

AGATHOS.

Non, par les dieux! Si j'ai mis les pieds chez elle, que le tonnerre de Zeus me pulvérise.

LYSISTRATA.

Ne jure pas... je lis la sincérité dans tes yeux... et puis tu mens si bien!

AGATHOS.

Écoute, Lysis, parlons sérieusement : je t'ai attendue et tu n'es pas venue. C'est alors que je t'ai fait dire que je repartirais à l'armée sur-le-champ, cette nuit même, si tu ne consentais pas à m'écouter... et j'y étais bien décidé. J'étais à bout d'attente et d'angoisses, il fallait que je te voie, que je voie ta maison, il le fallait. Ici, sur cette place, j'ai rencontré Lycon et Cynésias et tous les autres qui gesticulaient et péroraient, et comme je voulais avant tout avoir la place libre, je les ai tous envoyés chez Salabaccha.

LYSISTRATA.

Et quelle tête faisaient-ils les maris?

AGATHOS.

Par Arès, la plus bouffonne du monde. Il faut dire

que ce qui leur arrive est extraordinaire. Lorsqu'on revient d'une longue absence, on peut tout prévoir : la maison brûlée, l'esclave en fuite, les enfants malades, la femme morte au besoin; mais on ne peut pas prévoir que sa femme ne voudra pas...

LYSISTRATA.

Alors tu trouves ça drôle?

AGATHOS.

A condition que ça ne dure pas. Mais je trouve que c'est une idée de génie... seulement ça ne servira à rien.

LYSISTRATA.

On ne sait pas. Écoute, Agathos, parlons sérieusement. Oui, c'est moi qui ai eu cette idée que tu trouves géniale; mais c'était véritablement pour qu'on fasse la paix et sans autre arrière-pensée amoureuse. Si je ne suis pas venue chez toi, si je n'ai pas répondu à tes messages...

AGATHOS.

Tu craignais d'être faible?

LYSISTRATA.

Non, je ne craignais pas d'être faible, mais j'aurais pu être vue, et Lysistrata ne doit pas même être soupçonnée. Enfin, si je suis descendue ce soir, à ton appel, c'est malgré moi et parce que tu m'avais menacée de repartir cette nuit même sans m'avoir vue. Car je t'aime, Agathos, et si je désire que les Athéniens fassent la paix, c'est pour te garder près de moi. Voilà sept mois que je t'attends, et dans quelles angoisses, moi aussi! Songes-tu à l'existence que j'ai menée pendant ton absence, songes-tu que je suis restée seule à la maison, dans la tristesse d'une cité qui semblait morte, sans plaisirs, sans distractions, sans rien, ne sachant où tu étais, ni ce que tu faisais, n'ayant de nouvelles qu'à de

rares intervalles, des nouvelles que je redoutais, d'ailleurs, autant que je les espérais, car je craignais sans cesse d'apprendre que tu étais blessé, ou mort. Et la nuit, mon sommeil était traversé de rêves horribles : je voyais des mêlées épouvantables et toi, toi, au revers d'un fossé, le corps couvert de blessures béantes. Moi aussi, j'ai passé des journées lamentables et je ne veux pas en revivre d'autres. Voilà pourquoi je ne veux pas que tu repartes ; voilà pourquoi je veux que cette trêve soit une paix définitive.

AGATHOS.

Mais je ne peux pas faire la paix... ça ne dépend pas de moi... je ne peux même pas la proposer... je suis entouré d'ennemis et de jaloux, et j'aurai déjà assez de peine à répondre demain aux interpellations des démagogues.

LYSISTRATA.

Tes actions répondront pour toi, Agathos.

AGATHOS.

Sans doute, mais le moyen de faire entendre raison à des énergumènes de mauvaise foi et qui, pour flatter les plus viles passions de la populace, attaquent sans cesse ceux qui sont au pouvoir ; des gens qui n'ont jamais manié une pique, par Héraclès ! et qui se mêlent de juger les opérations d'une armée. Je dépends de tous ces gens-là pourtant. Si je propose la paix, ils me traiteront de lâche ou de déserteur : on me comparera à Eucrate qui a trahi ou à Cléonyme qui a jeté son bouclier, et je deviendrai la proie des poètes comiques.

LYSISTRATA.

Quand on aime, on se moque des poètes comiques. Mais voilà, tu es un homme public avant d'être un amant. Crois-tu donc que c'est l'homme public que j'aime en toi. Peut-être ai-je été flattée parce que tu commandais aux autres, parce que tu étais le chef re-

douté et envié. Le courage et l'éclat peuvent déterminer une femme dans son choix ; mais une fois que son choix est fait et que son cœur est pris, plus d'une véritable amoureuse voudrait son amant misérable et sans prestige pour l'avoir mieux à elle, pour être sûre qu'on ne le lui enlèvera pas, car en amour, vois-tu, il y a quelque chose de meilleur que la vanité, c'est la sécurité. Je ne suis pas ambitieuse : une blanche maison loin des villes, au milieu d'un bois d'oliviers, à mi-flanc d'une colline, et d'où l'on verrait les flots bleus de la mer, si j'y étais avec toi, Agathos, les dieux auraient comblé mes vœux.

AGATHOS.

Oui, c'est peut-être la vérité ; mais tu me demandes de sacrifier mon honneur de soldat, en somme, et je te l'ai dit, c'est impossible.

LYSISTRATA.

Alors, tu ne m'aimes pas comme tu le prétends.

AGATHOS.

C'est toi qui ne m'aimes pas. Si tu m'aimais, tu profiterais de ces quelques jours que nous avons à passer ensemble, pour te griser d'amour et faire provision de tendresse.

LYSISTRATA.

Tu me dis absolument les mêmes choses que mon mari.

AGATHOS.

Parce que tu me refuses absolument les mêmes choses.

LYSISTRATA.

Tout ce que tu dis est inutile. Toutes les femmes d'Athènes ont juré solennellement de ne pas se donner à leurs amants ou à leurs maris. Si tu ne veux pas sacrifier ton honneur de soldat, moi je ne veux pas trahir mon serment de citoyenne.

AGATHOS.

Voyons, sérieusement, écoute, Lysis, c'est idiot ce que tu fais là... nous perdons un temps précieux... le jour va se lever et Lycon va rentrer bientôt. Il reviendra dépouillé de tout l'argent de la maison, car on joue gros jeu chez Salabaccha et, grâce aux rigueurs que tu déploies, il ne peut manquer de perdre tout ce qu'il veut. Sois bonne pour moi, Lysis, et pour lui... fais-le gagner. Songe à tes enfants, à la dot de tes filles.

LYSISTRATA.

Comme c'est malin!

AGATHOS.

Allons, viens... laisse-moi te poursuivre de mes assiduités.

Il veut la prendre, elle s'échappe et, laissant entre les mains d'Agathos son manteau, elle apparaît somptueusement vêtue d'étoffes lamées d'or et d'argent. Elle va près de la porte de sa maison.

LYSISTRATA.

Ne m'approche pas, je crie.

AGATHOS.

O ma maîtresse, que tu es belle! Tu ne m'avais pas dit ça.

LYSISTRATA.

Si tu fais un pas, j'appelle Socrate qui t'enfoncera dans les jambes des arguments pointus.

AGATHOS.

C'est ta faute aussi... tu es habillée, déshabillée plutôt de telle façon... ces étoffes de Cos sont d'une transparence, d'une suggestion et d'une troublance! Ah! Cypris, ah! Dionysos, ah! Dioscures, ah! Corybantes, ce spectacle est d'un tantalisme raffiné.

LYSISTRATA.

Agathos, rends-moi mon manteau.

AGATHOS.

Jamais, par Zeus immortel!

LYSISTRATA.

N'approche pas, je lâche Socrate.

AGATHOS.

C'est cruel de laisser un pauvre général dans cette situation.

LYSISTRATA.

Oh! les hommes! Ils sont tous les mêmes! parce que je suis habillée comme une danseuse, je lui parais cent fois plus désirable. Rends-moi mon manteau.

AGATHOS.

Écoute, Lysistrata... sois ma maîtresse, et je te jure que je ferai la paix.

LYSISTRATA.

Non, fais d'abord la paix et je serai ta maîtresse.

AGATHOS.

Tu ne crois donc pas à ma parole?

LYSISTRATA.

J'y crois absolument, mais il y a une règle pratique qui doit toujours déterminer notre conduite, à nous autres femmes : c'est pour la jeune fille de ne rien accorder avant le mariage, pour la courtisane avant l'argent et pour la maîtresse avant ce qu'elle veut obtenir. Or je désire la paix... Voilà mon dernier mot. Rends-moi mon manteau... tu ne veux pas? eh bien, je rentre... je ne veux pas m'enrhumer pour tes beaux yeux. (Elle ouvre la porte et parle au chien.) Allons! Socrate... oui! tu es un bon chien... Oh! comme il l'aime, sa mère. (A Agathos.) Adieu.

AGATHOS.

Lysis!

LYSISTRATA.

Quoi?

AGATHOS.

Tu es bien décidée ?...

LYSISTRATA.

Absolument.

AGATHOS.

Parfait... tu comprends que je ne vais pas rentrer comme un niais au logis. Il ne manque pas de maisons où je rencontrerai des femmes plus aimables que toi.

LYSISTRATA.

Des femmes tout à fait charmantes même : il suffit d'y mettre le prix.

AGATHOS.

Et même sans ça.

LYSISTRATA.

Ah! quand on est beau garçon, ça modifie les conditions des transactions, c'est évident.

AGATHOS.

Oui... je vais aller chez Salabaccha... on s'amuse chez elle... j'arriverai en pleine fête... et j'y retrouverai ton mari, et peut-être aussi Socrate, l'autre, je serai en famille.

LYSISTRATA.

Tu ne vas pas y aller avec mon manteau, je suppose?

AGATHOS, *lui tendant son manteau.*

C'est vrai, je n'y pensais plus. Adieu.

LYSISTRATA.

Eh bien, va! mais si tu mets les pieds chez cette femme, tu ne me revois plus.

AGATHOS.

Entendu.

LYSISTRATA.

Adieu. (*Elle suit du regard Agathos qui s'en va, puis, lorsqu'il est presque au fond de la scène, elle court après lui.*) Misérable! eh bien,

non, tu n'iras pas : je ne veux pas que tu y ailles. Ah! tu prends facilement ton parti de ne pas m'avoir.

AGATHOS.

Il le faut bien.

LYSISTRATA.

Oui, voilà comme tu me récompenses de mon amour et de t'avoir attendu sept mois dans la tristesse et dans les larmes. Tu es lâche et égoïste comme les autres... et c'est pour un tel homme que j'ai risqué à chaque instant mon nom, ma réputation, mon honneur, tout enfin. Et après tout mon dévouement et toute ma tendresse, aujourd'hui tu abuses de ce que je ne peux pas être à toi. Tu n'es qu'une brute odieuse.

AGATHOS.

Je ne suis pas une brute odieuse. Si je suis ton amant, reçois-moi comme ton amant. Au lieu de ça, tu me traites comme ton mari, alors tolère que je fasse comme ton mari. C'est toi qui es égoïste! Tu me laisses partir tout seul, tu me renvoies et tu voudrais que je rentre chez moi sagement, comme un simple Nicostrate. Tu ne t'inquiètes pas si je dormirai et quelle nuit je vais passer.

LYSISTRATA.

Tu peux bien souffrir pour moi qui souffre pour toi. Tu ne sais donc pas à quel point je suis torturée; si je ne voulais pas te voir, si je t'ai montré de la froideur tout à l'heure, c'était plus pour me résister à moi que pour te résister, sois-en certain.

AGATHOS.

Et puis quoi? Je vais chez Salabaccha pour passer le temps simplement, parce qu'il y a du bruit, du mouvement et que ça me distraira. Je ne te trompe pas forcément parce que je vais chez une courtisane. On ne va pas là que pour l'amour : il y aura des philosophes, des magistrats, des gens très bien.

LYSISTRATA.

Une fois que tu seras chez elle, elle te gardera.

AGATHOS.

Elle ne m'aime pas à ce point-là.

LYSISTRATA.

Enfin tu ne veux pas me faire le sacrifice de ne pas aller chez cette femme?

AGATHOS.

Et toi? quel sacrifice me fais-tu?

LYSISTRATA.

Ah! si je n'avais pas fait ce maudit serment! je t'assure...

AGATHOS.

Oui, mais moi je n'ai pas fait de serment... et puis, en somme, ce serment, tu l'as fait, mais tu n'avais pas besoin de le faire, puisque c'est toi qui en as eu l'idée...

LYSISTRATA.

Je ne comprends pas.

AGATHOS.

Je veux dire que ce serment, c'était pour déterminer les autres et non pour te déterminer, toi... par conséquent, pour toi ce n'est qu'une formule; ça ne compte pas...

LYSISTRATA.

Pourtant...

AGATHOS.

Ça compte moins enfin.

LYSISTRATA.

Se parjurer est toujours une chose grave.

AGATHOS.

Sans doute, il vaut mieux ne pas se parjurer. Cepen-

dant, quand il n'y a pas moyen de faire autrement... Et puis, tu as fait ce serment dans un but précis, pour avoir la paix...

LYSISTRATA.

Absolument.

AGATHOS.

Eh bien, écoute-moi attentivement : c'est en voulant rester fidèle à ton serment que tu as le moins de chances d'obtenir la paix, puisque, si tu es à moi, je m'engage à m'employer de toute ma volonté, de toute mon autorité, pour que la guerre prenne fin... de sorte qu'en trahissant, en apparence, ton serment, tu l'affirmes effectivement, puisque tu poursuis toujours la réalisation du but primitif qui a motivé ce serment, tu comprends ?

LYSISTRATA.

Non, mais c'est un raisonnement... d'ailleurs, je pourrais te répondre par de semblables sophismes.

AGATHOS.

Non, Lysistrata, ne fais pas ta sophiste. Nous ne sommes pas ici à l'Académie et deux mots amoureux tombant de tes lèvres valent tous les discours des péripatéticiens.

LYSISTRATA.

Alors, si je suis à toi, tu t'engages à ce que la guerre soit terminée.

AGATHOS.

Je le jure, Lysistrata, par Zeus tout-puissant et par la sage Pallas !

LYSISTRATA.

Ce n'est qu'un serment.

AGATHOS.

Il y a serment et serment. Mais je le jure surtout par tout ton être que j'adore, car c'est ça qu'il faut dire, vois-tu, c'est que je brûle près de toi, que je t'aime

follement, que je te désire... que je suis pris, pris, entends-tu, tout entier par toi... Ta froideur, ta vertu même te font plus désirable, ton parfum me grise, ta voix me trouble alors qu'elle m'insulte, et le spectacle que j'ai eu de ta gorge exquise et de ton corps tant caressé me donne la volonté intense et immédiate de nos grandes étreintes d'autrefois.

LYSISTRATA.

Et tu feras la paix? Ah! Artémis, je faiblis; mais sois témoin que c'est pour le salut de la République!

AGATHOS.

Alors, tu consens?

LYSISTRATA.

Hélas!... mais où?

AGATHOS.

Chez moi.

LYSISTRATA.

Chez toi... c'est impossible .. si nous étions rencontrés... quelque mari peut errer dans la ville.

AGATHOS.

Pauvre garçon! Chez toi, alors.

LYSISTRATA.

Si Lycon rentrait... Écoute : il y a bien un endroit.

AGATHOS.

Lequel?... parle vite. (Lysistrata, d'un signe, désigne le temple d'Artémis.) Le temple? (Lysistrata fait signe que oui.) Oh! oh! c'est un sacrilège.

LYSISTRATA.

Il n'y a pas d'autre endroit... et puis c'est pour le salut de la République!... à moins que ça ne te...

AGATHOS.

Moi! oh pas du tout... en cela, je suis de l'école d'Alcibiade... au contraire, dans un temple, ce n'est pas banal... c'est le sacrifice noir. Mais comment pénétrer là-dedans? La prêtresse est partie et les portes sont fermées.

LYSISTRATA.

Il y a une petite porte... je sais où l'on met la clef... à droite, sous la troisième pierre. Je vais m'assurer si tout est en ordre. Laisse-moi faire... reste là dans l'ombre et attends-moi... dans quelques instants je viendrai te chercher.

AGATHOS.

Ne sois pas trop longue.

Il se met dans l'ombre. Elle court à la petite porte du temple, l'ouvre et sort bientôt avec la jeune Callyce.

SCÈNE VIII

LYSISTRATA, CALLYCE.

LYSISTRATA.

Oui, c'est moi, ma chère enfant... je viens te chercher, je viens te rendre ta liberté pour quelques heures.

CALLYCE.

Pourquoi as-tu été si sévère, si implacable?

LYSISTRATA.

Ma pauvre petite, j'étais obligée de montrer une sévérité qui n'était pas dans mon cœur, à cause des autres qui auraient été jalouses de ton bonheur. Il fallait que la loi fût égale pour toutes... mais tu n'as pas prêté le serment, va rejoindre ton mari, vole auprès de Nicostrate qui t'attend tristement chez lui...

CALLYCE.

Oh! ma tante, que tu es bonne! Combien je te remercie!

LYSISTRATA.

Tu ne m'en veux pas... j'ai agi pour le plus grand bien de la République; mais je te donne ta liberté pour quelques heures seulement... et à une condition : il faut que tu sois revenue dès l'aube, au premier chant du coq; il faut en prendre devant Artémis l'engagement solennel.

CALLYCE.

Au premier chant du coq... c'est de bien bonne heure, ma tante. (Hésitant.) Est-ce que j'aurai le temps?

LYSISTRATA, souriant.

Oh! grandement.

CALLYCE.

Alors, ma tante, sois tranquille... je le jure par la Déesse.

LYSISTRATA.

N'oublie pas l'heure surtout, et quoi qu'il arrive, ne dis pas un mot de ce qui s'est passé. Obtiens aussi de Nicostrate qu'il garde le silence. Tu es contente?... tu n'as plus peur de mourir avant...

CALLYCE.

Oh! ma tante.

Elle l'embrasse et sort en courant.

SCÈNE IX

AGATHOS, LYSISTRATA.

LYSISTRATA, qui revient près d'Agathos.

Me voici... je t'ai fait attendre.

AGATHOS.

Un peu.

LYSISTRATA.

Je ne trouvais pas la clef... mais maintenant tout est en ordre.

AGATHOS.

Viens, ma Lysis.

LYSISTRATA.

N'est-ce pas une folie et ne me forceras-tu pas de regretter ce que je fais pour toi?

AGATHOS.

Je serai ton amant fervent et dévoué jusqu'à la mort.

LYSISTRATA.

Ah! Callyce avait raison : on ne remonte pas impunément le courant des lois naturelles. La prédiction de cette enfant retombe sur moi.

AGATHOS.

Que veux-tu dire?

LYSISTRATA.

Rien... mais il me semble qu'une force surnaturelle m'entraîne, que ce n'est pas moi, la sage Lysistrata, qui agis en ce moment, mais une autre femme que je ne reconnais pas. Grands Dieux, si on le savait!

AGATHOS.

C'est impossible... on ne peut pas te soupçonner; c'est ce qui fait ta force.

LYSISTRATA.

C'est ce qui fait ma faiblesse. Et c'est dans le temple d'Artémis que je me parjure. Si la déesse allait me punir, si la chaste Artémis me faisait sentir le poids de sa colère, à moi la femme déloyale, et adultère, et impudique.

AGATHOS.

Pourquoi veux-tu qu'elle soit en colère?... elle est chaste, il est vrai, mais elle est jeune et belle... ce n'est pas une vieille fille jalouse de ce que les autres femmes aiment ou soient aimées.

LYSISTRATA.

Écoute... n'entends-tu pas?

On entend vaguement les premières phrases de l'hymne d'Artémis.

AGATHOS.

Quoi donc?

LYSISTRATA.

L'hymne! l'hymne sacré!

AGATHOS.

Il n'y a personne dans le temple pourtant.

LYSISTRATA.

O Agathos, dans cette nuit calme il me semble entendre le frémissement d'un orage lointain. C'est la déesse, c'est Artémis qui manifeste sa colère et me rappelle au devoir.

AGATHOS.

Non, si la déesse était courroucée, au ciel son astre se voilerait; mais vois, aucun nuage jaloux ne vient nous en dérober la splendide clarté;

Il n'a jamais brillé d'un éclat plus intense
Et plus calme. Regarde : il nous fait un chemin
Jusqu'aux portes du temple, un chemin de lumière.
Chacun de ses rayons est un sourire bleu.
Non, Artémis n'est pas toujours la Chasseresse
Qui, farouche, poursuit les hôtes des forêts.
C'est par de telles nuits que la grave déesse
Dans son carquois d'argent laisse dormir ses traits,
Pour s'en aller, d'un pas léger, selon les Rites,
Chez son frère Apollo mener jusqu'au matin

Les chœurs gracieux des Muses et des Charites;
Et ce que tu crois être un orage lointain
Est la troublante voix des belles Coryphées
Dont la cythare d'or soutient les chants divins.
Oh! viens, car c'est l'heure où les Nymphes décoiffées
Sur les gazons joyeux se donnent aux Sylvains.
Au fond des bois épais, leurs beaux couples nocturnes
Échangent des regards et des mots prometteurs;
Les amoureuses fleurs, comme de frêles urnes,
Dans la nuit attendrie épandent leurs senteurs.
Viens! l'inflexible Éros tendant son arc flexible
Vise le cœur des Amantes et des Amants,
Et, dans cette éternelle et pantelante cible,
Plante ses flèches aux pointes de diamants.
La nature n'est plus qu'un immense hyménée :
La fleur de la forêt et la fleur du tombeau
Aimeront cette nuit : la caresse ajournée
Est sacrilège. Oh! vois, là-haut, c'est le flambeau
D'hymen : ne tremble plus, ô ma Lysis.

LYSISTRATA.

Je t'aime!

Enlacés, ils s'en vont vers le temple, dans le chemin large et doux que fait le clair de lune. Pendant que parle Agathos, on entend des accords de harpes et ils s'en vont dans une harmonie discrètement nuptiale jusqu'au baisser du rideau.

RIDEAU.

ACTE TROISIÈME

Chez Salabaccha.

SCÈNE PREMIÈRE

SALABACCHA, PHILINNA, CYNNAH, GLYCÈRE, MYRTALE, STILBONIDE, CLYSTHÈNE, PHIDON, STRYMODORE, DRACÈS, SACAS.

Une vaste salle qui par une large baie laisse apercevoir Athènes toute blanche sous un ciel de lune et d'étoiles. Autour d'une grande table sont couchés, sur des lits bas, les convives ; auprès de Salabaccha un seul lit inoccupé.

SACAS.

Par Héraclès ! mes amis, ne trouvez-vous pas que ce lit inoccupé auprès de Salabaccha est d'un effet déplorable ? Rien ne m'est plus pénible qu'un festin joyeux auquel manque un convive : ça me fait l'effet d'une jolie bouche dans laquelle manquerait une dent. Je ne veux pas voir plus longtemps ce trou, cet abîme en face de moi et je te demande, Salabaccha, la permission de m'étendre sur ce lit, à tes côtés.

SALABACCHA.

Non, reste à ta place, car ce serait remplacer la dent absente par une dent gâtée.

PHILINNA.

Tu t'es attiré une sévère réponse, petit Sacas; mais aussi, pourquoi veux-tu prendre la place d'Agathos?

SALABACCHA.

Je ne crois pas qu'il vienne maintenant : il m'abandonne, mon fol amant; peut-être même est-il en ce moment dans les bras d'une autre!

CYNNAH.

Tu es bien tranquille, puisque toutes les femmes d'Athènes ont prêté serment.

SALABACCHA.

Le tiendront-elles?

CLYSTHÈNE.

Mais oui, elles le tiennent, les rusées. Toute la ville est en émoi : les maris repoussés par leurs femmes, chassés de leurs demeures, errent par les rues en proférant des imprécations comme les héros d'Homère et en vouant leurs épouses cruelles aux dieux infernaux. On se bat près de l'Odéon et sur le marché aux farines. Les guerriers ont assiégé au Pirée les maisons des prostituées, et une bande d'hommes armés est entrée de force chez Cylanopex.

SALABACCHA.

Par Castor, ce doit être un curieux spectacle.

GLYCÈRE, poussant un cri.

Ah! écoute, Stilbonide, ne recommence pas... tu m'as fait horriblement mal.

STILBONIDE.

Glycère, tu es trop délicate... je n'ai pas pu te faire mal.

GLYCÈRE.

Enfin, je l'ai bien senti, peut-être.

STILBONIDE.

Mes chers amis, je l'ai à peine touchée.

GLYCÈRE, l'imitant.

Je l'ai à peine touchée... ça n'empêche pas que j'ai encore la marque de tes doigts sur le bras. Tu es tout le temps à me tripoter, à me frôlailler avec tes vieux doigts osseux. C'est vrai, Stilbonide est de ces gens qui ne peuvent pas vous dire un mot sans vous pousser le coude ou vous prendre le bras...

MYRTALE.

Ah! ma chère, j'ai ça en horreur.

GLYCÈRE.

Et c'est toujours pour vous raconter des histoires dégoûtantes.

CYNNAH.

Veux-tu changer de place avec moi, Glycère? Tu seras à côté de Strymodore qui t'embrassera avec une barbe pleine de sauce.

STRYMODORE.

Tes amies sont bien dégoûtées ce soir, belle Salabaccha; tu devrais leur conseiller d'être un peu plus aimables.

PHILINNA.

Nous avons prêté le serment.

STILBONIDE.

Mais nous ne sommes pas des guerriers, et ce maudit serment ne nous vise en aucune façon.

CYNNAH.

Nous avons juré de ne céder à aucun prix et à aucun

homme, et nous commençons par vous résister pour nous habituer à des rigueurs qui ne sont pas professionnelles

GLYCÈRE.

C'est une répétition.

PHILINNA

Un entraînement.

CYNNAH.

Si les guerriers viennent nous supplier, nous saurons notre rôle, car si nous avons eu le courage de vous être cruelles, nous n'aurons plus de tentations à craindre.

DRACÈS.

Cynnah est très aimable, il faut le reconnaître.

PHILINNA.

Mes amis, voilà Sacas qui pleure... il verse des torrents de larmes.

DRACÈS.

Il est abominablement ivre.

SACAS.

Non, Athéniens...

CLYSTHÈNE.

Il se croit sur le Pnyx.

SACAS.

Non, Athéniens, je ne suis pas ivre; seulement, je pleure en songeant que les guerriers sont revenus : ils vont nous disputer les faveurs de Salabaccha aux cheveux noirs comme la nuit, de Philinna aux yeux couleur de violettes, de Cynnah aux bras blancs comme le lait, de Glycère aux cuisses légères et de tant d'autres jolies filles.

SALABACCHA.

Ne pleure pas, Sacas... Les soldats n'en auront pas plus que vous..... ou alors, tu insultes ces femmes !

SACAS.

Quoi, tu veux me faire croire que tu tiendras le serment ?

SALABACCHA.

Sans doute...

SACAS.

Même si Agathos...

SALABACCHA.

Et quand ce serait le roi de Perse lui-même. Par Artémis, ce serment m'a refait une virginité.

CLYSTHÈNE.

Où donc ? que j'y coure.

Une esclave survient.

DORIS.

Maîtresse, il y a là des hommes qui voudraient te parler.

SALABACCHA.

Qu'ils entrent !

Et sur la porte se présente Lycon suivi des maris.

SCÈNE II

LES MÊMES, LYCON, ACESTOR, SOSIAS, NICOSTRATE, CYNÉSIAS, THEORUS, DERCYLE.

LYCON.

Salabaccha, nous te saluons.

SALABACCHA.

Soyez les bienvenus dans ma maison, beaux étrangers.

LYCON.

Nous ne sommes pas des étrangers, mais de bons

Athéniens; moi-même je suis un capitaine et je reviens des combats. Ainsi qu'Odysseus suivi de ses compagnons, je me présente chez toi suivi de mes soldats. Nous nous sommes permis de franchir ton seuil, confiants dans le bon renom d'hospitalité que t'ont fait un grand nombre de jeunes hommes et aussi de vieillards.

PHIDON.

Il aime à rire.

LYCON.

Mais ne vois pas en nous de vulgaires débauchés qui trouvent plaisant de briser les chaînes sacrées de l'hymen et pour lesquels une nuit d'orgie n'est qu'un jeu. Si nous venons ici, ce sont nos femmes qui nous y ont envoyés en quelque sorte, puisqu'elles se sont refusées à nos légitimes transports, en invoquant je ne sais quel serment ridicule : nous avons été mis à la porte de nos propres maisons et nous venons chez toi, Salabaccha, animés d'un esprit de justes représailles et aussi pour ne pas errer toute la nuit sous les regards froids des étoiles.

CYNNAH.

Il s'exprime bien.

MYRTALE.

Il aura préparé son discours en route.

PHILINNA.

Alors, ça ne va pas comme vous voulez.

SALABACCHA.

Soyez les bienvenus, mes amis, dans ma maison. Vous arrivez au milieu du festin; les hommes sont tous fort aimables et les femmes d'un commerce plutôt encourageant : elles ne négligeront rien pour vous rendre légères les heures que vous passerez auprès d'elles.

PHILINNA.

Eh bien, pourquoi restez-vous ainsi sans bouger? Nous vous faisons peur?

LYCON.

Il faut les excuser : ce sont des soldats, des époux et des pères, ils n'ont pas l'habitude.

PHILINNA.

Nous ne sommes pas intimidantes; cependant je crois que nous serons obligées de faire les premiers pas. (Elle s'approche de Cynésias.) Tu es gentil, toi, comment t'appelles-tu?

CYNÉSIAS.

Je m'appelle Cynésias, fils de Péon.

PHILINNA.

C'est un joli nom.

CYNÉSIAS.

Il n'a rien d'extraordinaire.

PHILINNA.

Après tout, je sais bien que ce n'est pas ta faute, si tu t'appelles Cynésias; peu importe, ton nom me plaît infiniment; il faut te dire que j'attache une grande importance aux noms.

CYNÉSIAS.

En vérité?

PHILINNA.

C'est comme je te le dis. Et toi? Non?

CYNÉSIAS.

Évidemment, j'aime mieux un joli nom qu'un vilain... quoique j'aie connu de très braves gens...

PHILINNA.

Sans doute, mais enfin on ne sait pourquoi un nom vous plaît ou vous déplaît et rend dès le premier abord un homme sympathique... ça ne s'explique pas... Je veux, à ce propos, te raconter une anecdote qui m'est

arrivée il n'y a pas bien longtemps... Mais viens t'asseoir près de moi, je te raconterai cela plus à l'aise.

Cependant, les courtisanes se sont emparées chacune d'un compagnon : Philinna de Cynésias, Myrtale de Theorus, Glycère de Dercyle, Cynnah d'Acestor, Salabaccha de Lycon.

SALABACCHA.

Et toi, mon beau capitaine, prends place auprès de moi sur ce lit qui était réservé à Agathos.

LYCON.

Je ne m'ennuie pas.

SALABACCHA.

Et maintenant, soyons gais. Évohé ! Évohé ! étendez-vous sur ces lits avec vos compagnes. Les amphores sont pleines et les coupes béantes : videz les unes dans les autres et les autres dans vous-mêmes !

Tous se disposent, les uns couchés, les autres debout, autour de la table.

LYCON.

Ah quelle différence avec la vie de famille ! (Il caresse Salabaccha.) Les beaux bras, par Cypris ! la belle gorge et les beaux yeux !

SALABACCHA.

Ils ne sont pas dans un sac à vivres, comme vous dites à l'armée.

LYCON.

C'est égal, lorsque je revenais la nuit dernière, marchant pesamment sous mon harnois de bataille, celui qui m'eût dit que je ne serais pas, la nuit suivante, étendu auprès de mon épouse, la sage Lysistrata...

SALABACCHA.

Lysistrata ! c'est ta femme, Lysistrata ?

LYCON.

C'est ma femme.

SALABACCHA.

Par Cérès, tu deviens tout à fait intéressant. Le

mari de Lysistrata, tu es quelqu'un. Sais-tu que Lysistrata est la femme du jour, tout simplement?

LYCON.

Du jour, je ne dis pas, mais ce n'est pas la femme de la nuit, à coup sûr.

SALABACCHA.

Charmant, très drôle. J'ai bien vu, lorsque tu es entré, que tu n'étais pas tout le monde : il y a quelque chose dans ton regard, dans ton allure, quelque chose de dominateur... J'étais attirée vers toi, mais sans pouvoir préciser pourquoi. Maintenant, je comprends : c'est que tu es le mari d'une femme supérieure.

CLYSTHÈNE.

Et tu la reflètes : c'est le reflet qui t'avait attiré, Salabaccha.

LYCON.

Vraiment, je vous en prie.

SALABACCHA.

Oui, par Pallas, c'est une grande citoyenne, une patriote véritable. Si tu l'avais entendue ce matin, tu aurais été ému et convaincu, comme nous l'avons été nous-mêmes, et tu aurais été fier. C'est une femme de génie.

CLYSTHÈNE.

Prends ma couronne, cher ami.

LYCON.

Que fais-tu là?

CLYSTHÈNE.

Je ne peux pas voir le mari de Lysistrata boire, la tête nue, lorsque moi, un débauché, un inutile, je suis couronné de roses.

LYCON.

Mais je ne souffrirai pas.

PLUSIEURS VOIX.

Si, si, il faut qu'il la garde.

SALABACCHA.

Alors, raconte-nous : comment ça s'est-il passé ?

LYCON.

C'est bien simple. Je rentre à la maison, ce matin : naturellement, je veux prouver à Lysistrata ma tendresse et la joie profonde que j'ai de la revoir; mais elle me fait observer que je suis couvert de poussière, que j'ai marché longtemps sous le soleil cuisant et qu'elle m'a préparé la baignoire.

SALABACCHA.

Ça doit être une femme très soignée, cette chère Lysistrata.

LYCON.

Je me plonge dans l'eau bienfaisante et tiède : le bain m'avait donné une faim terrible. Heureusement, ma femme avait apprêté un repas extraordinaire : je mange comme Héraclès, je bois comme Dionysos; bientôt je me sens tout enflammé des fureurs de Cypris et je m'ébroue comme un petit âne bien repu d'orge; mais Lysistrata remarque que je suis très rouge, que j'ai le sang à la tête et qu'après avoir mangé, comme ça, tout de suite, c'est très dangereux.

CYNNAH.

La congestion !

PHILINNA.

L'apoplexie !

MYRTALE.

La mort peut-être !

LYCON.

Je reconnais qu'elle a raison, d'autant plus qu'un sommeil pesant commence à me gagner. En campagne on est habitué à manger du pain frotté d'oignon, et

puis, tout à coup, on vous fourre des huîtres, du turbot, du lièvre, des pâtisseries, que sais-je? L'estomac n'est pas habitué à toutes ces nourritures... il y avait surtout un certain sylphium au miel qui ne voulait pas passer.

MYRTALE.

Rien n'est plus lourd... j'en ai mangé l'autre soir à souper chez Glycère... et la nuit j'ai eu un de ces cauchemars! J'aurais eu sur l'estomac un hoplite avec toutes ses armes et pour trois jours de vivres dans son sac que ça ne m'aurait pas incommodée davantage.

SALABACCHA.

A poids égal, j'aime mieux l'hoplite; mais, continue, petit Lycon, tu nous intéresses.

LYCON.

Bref, je m'endors et je me réveille dans les meilleures dispositions. J'appelle Lysistrata; elle apparaît fardée de céruse; elle a répandu sur son corps des parfums enivrants et elle est drapée dans une transparente tunique de pourpre.

SOSIAS.

C'est comme Nicodice.

ACESTOR.

C'est comme Calonice.

LYCON.

Je pense que c'est pour moi qu'elle s'est ainsi parée, mais, au lieu de venir près de moi, ma femme se met à danser comme une Dardanienne.

CYNÉSIAS.

C'est comme Myrrhine.

LYCON.

Et, en dansant, elle chantait des chansons dont les paroles t'eussent fait rougir, Salabaccha.

SALABACCHA.

Pas possible!

LYCON.

Je veux la poursuivre, elle m'échappe : elle imite les cris de la passion et de la volupté. En vain je veux la fléchir, autant vouloir cuire une pierre... je la supplie d'être à moi, je me roule à ses genoux, je la menace même, rien n'y fait... Enfin, à bout de patience, je veux employer la force et violer ma propre femme.

LES HOMMES.

Io! Io! hardi Lycon!

LYCON.

Mais elle me fait jeter à la porte par ses esclaves en me criant : Faites la paix! faites la paix!

LES FEMMES.

Io! Io! Gloire à Lysistrata!

SALABACCHA.

En vérité, tout cela est fort triste. N'est-ce pas ton avis, Phidon?

PHIDON.

Sans doute, je plains leur sort, mais je ne partage pas leur douleur. Toutes les femmes seront toujours à moi, car je ne prends de leur beauté que ce qui appartient à tout le monde, c'est-à-dire le spectacle. Je me contente de ce qu'elles ne peuvent me refuser, l'éclat de leurs yeux, l'harmonie de leur costume, la musique de leur voix, le parfum qui les escorte : nulle femme ne peut se plaindre d'être écoutée, regardée, admirée. Je reste dans le sillage des séductions qu'elles laissent derrière elles, et les soldats peuvent faire la paix ou la guerre, les femmes peuvent tenir leur serment ou se parjurer, peu importe ce qui arrivera, pourvu que je ne devienne pas sourd et que, comme dit le sage, je puisse jouir de mes yeux!

DRACÈS.

Regardez donc Glycère : elle ouvre des yeux larges comme des boucliers.

CLYSTHÈNE.

La comparaison n'est pas juste, bon Dracès, car les yeux de Glycère sont plutôt faits pour l'attaque que pour la défense. La chère enfant est étonnée d'entendre un philosophe parler des femmes avec cette éloquence désintéressée et fleurie. C'est la nouvelle école : il y a vingt ans, Phidon aurait porté un long manteau d'étoffe grossière, un long bâton et une longue barbe, et il eût fait de longs discours. Aujourd'hui, il a une élégante tunique en laine de Phrygie, il est couronné de roses et il n'a pas plus de barbe qu'un éphèbe.

SALABACCHA.

Oui, mais il fait toujours de longs discours. Qu'en penses-tu, Lycon ?

LYCON.

Ce philosophe qui n'aime pas faire l'amour, me semble bouffon.

PHIDON.

Le geste de l'amour est rarement beau et je le dédaigne.

LYCON.

Nous le connaissons, ton dédain : c'est le dépit d'un eunuque !

PHIDON.

Ou le mépris d'un dieu.

LYCON.

Mais les dieux eux-mêmes font l'amour là-haut ; par Cypris, ils ne s'en privent pas... ils descendent même sur la terre pour prendre nos femmes. Zeus a eu pour maîtresses des mortelles.

CLYSTHÈNE.

Phidon l'a nié.

PHIDON.

Je ne l'ai pas nié, car nier c'est encore affirmer. Comment peut-on dire entre deux choses, c'est l'une qui est vraie et non l'autre? Tandis que moi je dis que ce sont les deux et peut-être une troisième.

CLYSTHÈNE.

Tu n'as pas nié, tu as ironié.

PHIDON.

C'est-à-dire que j'ai cherché à débarrasser le Zeus éternel et tout-puissant de légendes puériles, d'amours terrestres et de transformations animales qui l'amoindrissaient. Je ne l'ai pas discuté comme dieu, tant qu'il restait dans son Olympe, je l'ai seulement jugé comme homme, lorsqu'il venait chez nous, ou comme animal, cygne ou taureau; c'était mon droit. C'était mon droit; mais quant à diminuer sa divinité, loin de moi cette pensée! Au contraire, car tandis que vous admettez, dans les hauteurs de l'éther, un Zeus souverain, trônant dans sa majesté et en même temps, en bas, une puissance aveugle et sourde, mais sous laquelle tous, mortels, dieux et Zeus lui-même courbent la tête et que vous appelez le Destin, moi, le premier, j'ai démontré que Zeus et le Destin étaient un même principe, une même force et se confondaient. De sorte que si j'ai un peu plaisanté le maître des dieux, je l'ai singulièrement élevé en revanche, et c'est encore lui mon obligé.

DRACÈS.

En vérité, j'admire comme tu sais te retourner toujours à propos.

PHIDON.

Je dois cela, cher Dracès, à mon éducation; je fus initié de bonne heure aux mystères d'Agra, de Samothrace et d'Eleusis... j'ai fait partie du collège des prêtres qui interprétaient à Delphes les paroles de la Pythie... c'est une bonne école. Oui, je sais me retourner en ce

sens que si je vois des oiseaux s'envoler à ma gauche, mauvais présage; alors vite, je me retourne et les vois à ma droite... excellent présage : de sorte que si les événements deviennent malheureux, je me dis : C'était à gauche, et s'ils deviennent heureux, je me dis : C'était à droite et, de cette façon, je peux croire encore à l'intervention des dieux. Deux augures ne peuvent se regarder sans rire... or, je cultive soigneusement en moi-même non pas deux, mais plusieurs augures, et vous comprenez que plus on est d'augures, plus on rit.

STRYMODORE.

C'est évident.

SALABACCHA.

Tu as fini de parler, Phidon. (A l'esclave qui est derrière elle.) Apportez les bassins et les cratères pour les ablutions.

Les convives se lavent les mains qu'ils tendent au-dessus des bassins que leur présentent des esclaves, tandis que d'autres esclaves portant des cratères leur versent de l'eau.

DRACÈS.

Maintenant que les ablutions sont terminées, il convient de faire des libations aux dieux.

CLYSTHÈNE.

Ne trouvez-vous pas, mes chers amis, qu'il est inutile de faire intervenir à chaque instant les Immortels dans les moindres actes de notre existence! Nous les fatiguons à la fin, et les fatiguer n'est pas les prier. Ne nous occupons donc pas plus d'eux qu'ils ne s'occupent de nous, et contentons-nous d'aimer les choses de la nature pour elles-mêmes, lorsqu'elles sont douces et bonnes, de même que nous aimons Salabaccha pour sa forme pure et ses lignes impeccables, sans nous inquiéter si une déesse habite en elle. (Il se lève.) C'est pourquoi je fais des libations à la seule Beauté dont la recherche constante élève l'âme et dont la possession, même rapide, nous fait semblables aux dieux, et je répands ce vin parfumé en l'honneur du rythme et de

l'harmonie dont les lois éternelles président au chœur des astres, comme à la majesté des vers et à la forme des formes qui est la femme!

Lycon bâille bruyamment.

SALABACCHA.

Est-ce que tu ne t'amuses pas, cher Lycon, avec nous?

LYCON.

C'est ce damné philosophe qui m'a assommé avec ses discours.

SALABACCHA.

Que veux-tu? A présent c'est une mode, une manie, une rage. Il ne se passe pas de festin sans qu'on y discute philosophie à perte de vue.

LYCON.

Par Apollon, disons des fables et chantons des chansons. Qui sait quelque bon mot, qu'il le sorte! Voulez-vous que je vous dise un conte dans le genre d'Ésope ou de Sybaris?... Tenez, je vais vous chanter l'écharpe d'Iris.

CLYSTHÈNE.

Non, mon vieux, reste donc tranquille : si tu n'as que ça en fait de nouveauté.

LYCON.

Ça m'est égal, moi, je ne tiens pas à chanter... je n'y mets pas d'amour-propre; mais, par Dionysos, qu'on fasse quelque chose. Voulez-vous que je vous propose une énigme.

GLYCÈRE.

Il a raison... plus de philosophie. Allons, Salabaccha, ordonne à Myrtale de nous dire quelque poétique légende.

CLYSTHÈNE.

Peut-être n'a-t-elle pas apporté sa musique?

SALABACCHA.

Myrtale est la complaisance même; elle ne se fera pas prier.

Une esclave apporte une lyre.

MYRTALE, tirant quelques accords.

Je vous dirai donc pourquoi la blonde Cypris est sortie des eaux violettes de la mer.

Elle chante en s'accompagnant sur la lyre.

Ainsi que les flots que l'écume argente,
Qu'ils soient noirs ou bleus, gris ou violets,
Ou bien verts avec de pervers reflets,
Les yeux sont pareils à la mer changeante.

Et pareils à la vague paresseuse
Qui suit son chemin rythmé sous le vent,
Les seins se baissant et se soulevant
Ont le rythme lent de la mer berceuse.

Tour à tour câline et grave et captante,
Et sachant trouver de subtils accents
Pour dire les mots d'amour caressants,
La voix est semblable à la mer chantante.

Et de même que l'onde ensoleillée
Répand dans les airs sa fine saveur,
La chair que l'Amant baise avec ferveur,
Joyeuse, a le goût de la mer salée.

Or voilà pourquoi Cypris, notre mère,
Tordant l'or de ses cheveux éclatants,
Sortit, un matin du jeune Printemps,
O flots argentés, de votre onde amère.

SALABACCHA.

Nous te remercions, charmante Myrtale : tu as la

voix des sirènes comme tu en as la grâce et la blondeur.

STILBONIDE.

Qu'attends-tu, Salabaccha, pour faire venir les danseuses et les joueuses de flûte?

SALABACCHA.

Elles viennent : mes chers amis, je vous ai ménagé une surprise.

Danseuses et joueuses de flûte. C'est d'abord avec les bras, puis avec les hanches une danse très lente et voluptueuse; puis peu à peu les danseuses s'animent, tournoient en un mouvement qui s'accélère et finalement tombent à terre, cependant que les convives excitent les danseuses en frappant dans leurs mains.

DRACÈS.

Comment appelles-tu cette danse, divine Salabaccha?

SALABACCHA.

Elle n'a pas de nom : c'est une danse de mon pays que toutes les femmes connaissent.

STILBONIDE.

Ce n'est pas évidemment la danse que l'on est accoutumé de voir à Athènes, à Corinthe et dans les autres villes, mais elle n'en est pas moins curieuse et éminemment suggestive.

STRYMODORE.

Ce n'est pas de la danse, c'est de la décadence.

PHIDON.

Platon la trouverait immorale et dissolvante et la bannirait de sa République.

CLYSTHÈNE.

Platon est avant tout un empêcheur de danser du ventre... il n'admet que la pyrrhique et la caryatique.

SALABACCHA.

Et maintenant, mes chers amis, si vous êtes las

d'être couchés, car tout fatigue, même le repos, je vous permets de vous lever pour vous dégourdir les jambes. Donc allez où bon vous semble, circulez comme il vous plaira; vous le savez, toute la maison est à vous. Ceux qui veulent jouer trouveront des osselets, des dés, des échecs et des cottabes... que ceux qui ne jouent pas fassent la cour à mes amies... enfin vous êtes entièrement libres.

Tous se lèvent, se groupent, se dispersent.

DRACÈS.

Je te propose douze coups aux dés, Strymodore; l'enjeu est de douze mines.

STRYMOMORE.

J'accepte, par Hermès, tu n'as pas encore mon argent.

DRACÈS.

Tu ne joues pas, Phidon?

PHIDON.

En ma qualité de philosophe, je n'ai jamais touché un osselet; mais j'aime à regarder jouer et même je parie volontiers.

Ils disparaissent.

SALABACCHA, *à Lycon.*

Tu ne joues pas, mon beau capitaine... Viens faire une partie de dés.

LYCON.

Je ne joue jamais.

SALABACCHA.

Avec moi... tu ne peux pas me refuser.

LYCON.

Oui, mais si l'on ne joue pas trop d'argent... parce que si je gagne, ça m'ennuierait de te voir perdre et si je perds, ça m'ennuierait bien plus de ne pas gagner. Voyons, ça se comprend.

Il rit lourdement.

SALABACCHA.

Nous jouerons ce que tu voudras.

Cependant, des couples se sont formés : Theorus et Myrtale, Acestor et Cynnah, Dercyle et Glycère, Cynésias et Philinna.

LYCON.

Tes amies auront fort à faire cette nuit; le vin et les danseuses ont singulièrement excité mes soldats.

Ils sortent. Passent Philinna et Cynésias.

SCÈNE III

PHILINNA, CYNÉSIAS.

CYNÉSIAS.

Mais certainement je t'adore.

PHILINNA.

Tu me désires.

CYNÉSIAS.

C'est la même chose!

PHILINNA.

Comme tu es prompt à t'enflammer, petit Cynésias... tu me connais à peine et tu me dis que tu m'adores.

CYNÉSIAS.

Je peux te le prouver.

PHILINNA.

Je n'en doute pas.

CYNÉSIAS.

Tu es aussi enrageante que Myrrhine.

PHILINNA.

Tu vois, tu parles toujours de ta femme, tu y reviens

sans cesse... ah! tu sais, je suis très jalouse. Va, c'est Myrrhine que tu aimes et non pas moi, et qui me dit, si je te cède, que ce n'est pas sa bouche que tu embrasseras sur la mienne!

CYNÉSIAS.

Par Zeus paternel! une bouche est une bouche, et vous avez chacune la vôtre... tu plaisantes.

PHILINNA.

Dis-moi : donnerais-tu de l'argent à ta femme... pour avoir d'elle ce que tu attends de moi.

CYNÉSIAS.

Sous aucun prétexte... c'est comme si tu me demandais si je donne de l'argent chaque fois que je prends du vin à la grosse outre que j'ai dans ma cave : j'ai payé l'outre une fois pour toutes, j'imagine, et c'est ça le mariage.

PHILINNA.

En outre. Alors, si tu veux que je croie que tu fais vraiment une différence entre ta femme et moi, donne-moi cinq mines.

CYNÉSIAS.

Ça fait cinq cents drachmes, c'est beaucoup,... est-ce que tu ne pourrais pas te contenter de...?

PHILINNA.

Oh! je t'en prie, ne me marchande pas comme une lamproie..... tu as des façons de traiter les femmes! Tu crois sans doute parler à ton outre de Myrrhine. Sache bien que donner, ce n'est pas dans nos mœurs : recevoir, à la bonne heure; ainsi font les déesses! Regarde la position des mains dans leurs statues; lorsque nous leur demandons des grâces, elles nous tendent leurs mains renversées, non pour donner, mais pour recevoir.

CYNÉSIAS.

C'est vrai, pourtant; je n'avais jamais remarqué.

PHILINNA.

Allons, cher Cynésias, ne sois pas confus et maussade; d'ailleurs, ce que je disais, c'était pour t'éprouver, car, avant tout, je suis liée par mon serment et je ne le trahirai pas... pour cinq mines du moins, et même si le Pactole sortait de son lit pour couler dans le mien.

Ils ont passé. Viennent Theorus et Myrtale.

SCÈNE IV

MYRTALE, THEORUS.

THEORUS.

Sitôt que je suis entré ici, en te voyant, je me suis dit : Tiens, voilà une figure que je connais ! Tu ne te souviens pas de moi... Theorus, le fils du boulanger ?

MYRTALE.

C'est-à-dire que c'est vague.

THEORUS.

Voyons, rappelle-toi... rue des Trépieds... nos maisons étaient voisines; je t'ai vue haute comme ça. Nous avons grandi ensemble : j'ai même dû un moment t'épouser.

MYRTALE.

M'épouser ? Je devrais me rappeler pourtant : il n'y en a pas des flottes qui aient eu cette idée-là. C'est curieux.

THEORUS.

Ta mère Crobyle était bien la fruitière qui faisait le coin... Que de fois, étant enfant, je suis allé avec ma mère chercher des légumes chez la tienne.

MYRTALE.

Ah! alors, tu te trompes, mon ami. D'abord ma mère ne s'appelait pas Crobyle et apprends qu'il n'y a jamais eu de fruitières dans ma famille.

THEORUS.

Je ne savais pas... d'ailleurs, ce n'est pas déshonorant. Euripide est le fils d'une fruitière.

MYRTALE.

Ça le regarde, c'est son affaire... mais encore une fois, tu te trompes : tu confonds sans doute avec Glycère, cette jolie blonde qui vient derrière nous... Chut! c'est mon amie.

THEORUS.

Je te demande pardon, si je t'ai froissée... tu sais, moi, je parle sans chercher mes mots, comme ça me vient... mais le cœur y est.

MYRTALE.

Non, tu ne m'aimes pas tant que ça, puisque tu t'es trompé de mère!

Ils ont passé. Viennent Dercyle et Glycère.

SCÈNE V

GLYCÈRE, DERCYLE.

DERCYLE.

Alors, ce serment, c'est sérieux?

GLYCÈRE.

Tout ce qu'il y a de plus sérieux.

DERCYLE.

Pourquoi me dis-tu ça d'un air courroucé?

GLYCÈRE.

Je ne suis pas en colère, je suis triste, parce que tu as été grossier... c'est vrai, tu m'as parlé comme à une fille... parce que tu m'as rencontrée ici, tu t'imagines sans doute... Va, je ne suis pas ici dans mon milieu et je vaux mieux que toutes les femmes qui m'entourent.

DERCYLE.

Par Castor, je n'en doute pas... Je n'ai pas eu l'intention de t'offenser... je ne sais pas comment il faut te parler... moi aussi, je ne suis pas dans mon milieu.

GLYCÈRE.

C'est vrai, ce n'est pas tout à fait ta faute, et tu as l'air d'un excellent garçon. Plus tard, si nous nous revoyons, quand la paix sera faite, je te raconterai à la suite de quels malheurs de famille j'ai connu ce monde pour lequel je n'étais certes pas née. Fille d'un ancien officier supérieur.....

Ils ont passé. Viennent Acestor et Cynnah.

SCÈNE VI

CYNNAH, ACESTOR.

ACESTOR.

Par exemple, si je m'attendais à ça en venant ici.

CYNNAH.

A quoi t'attendais-tu donc?

ACESTOR.

Par Neptune équestre, on ne se moque pas des gens à ce point-là.

CYNNAH.

Où prends-tu qu'on se moque de toi? En tout cas,

je t'ai prévenu que l'amour n'avait pour moi aucun attrait... je trouve ça assommant. Ce n'est pas ma faute : il y a deux sortes de tempéraments, Pasiphaë et moi. Tu comprends que dans ces conditions-là, je serais bien bête de trahir mon serment, puisque ça ne doit me faire aucun plaisir.

ACESTOR.

Toujours ce serment! Vous vous êtes donc toutes donné le mot?

CYNNAH.

Absolument.

ACESTOR.

Comment, nous ne pourrons pas venir à bout de ces femelles, de ces pestes!

CYNNAH.

Acestor, t'as tort... ne te mets pas en colère : tu as contre toi toutes les femmes d'Athènes, tu ne peux pas lutter; il faut en prendre ton parti et te contenter, comme dit Phidon, de l'éclat de nos yeux, de l'harmonie de notre costume et de la musique de notre voix... enfin de tout... excepté ça...

Ils ont passé.

SCÈNE VII

LYCON, SALABACCHA.

SALABACCHA, amenant Lycon dans un coin isolé devant la baie.

Tiens, venons ici, nous serons très bien : il n'y a plus personne. Les hommes sont en train de jouer et mes amies sont fort occupées avec tes compagnons.

LYCON.

Tu crois qu'on ne viendra pas nous déranger?

SALABACCHA.

Étends-toi là, et ne t'inquiète de rien.

LYCON.

Tu vas venir près de moi?

SABALACCHA.

Tout à l'heure... je vais d'abord te chercher un coussin pour mettre sous ta tête.

LYCON.

Je n'en ai pas besoin...

SALABACCHA.

Si... si... tu seras mieux.

Elle va chercher un coussin et le dispose sous la tête de Lycon.

LYCON.

Viens; maintenant.

SALABACCHA.

Où ça?

LYCON.

Près de moi, par Cypris! couche-toi à mes côtés.

SALABACCHA.

Comme tu es pressé, petit Lycon. Veux-tu boire?

LYCON.

Je n'ai soif que de tes lèvres.

SALABACCHA.

Contente-toi d'abord de la coupe. Bois, c'est du vin de Chio, et c'est Salabaccha elle-même qui te le verse.

LYCON.

Les dieux eux-mêmes dans leur Olympe vermeil n'ont pas de plus bel échanson. Viens, ma divine Hébé!

Il lui prend la taille et veut l'attirer près de lui.

SALABACCHA.

Que fais-tu là? (Elle trempe ses lèvres dans la coupe.) Tiens, tu boiras où j'ai trempé mes lèvres.

LYCON.

Par Castor, ce vin en est tout parfumé.

Elle s'assied près de lui.

SALABACCHA.

La belle nuit!... admire ce clair de lune et sens-tu le parfum des lauriers-roses que nous apporte la brise du soir. Ne trouves-tu pas qu'une telle nuit porte à la rêverie.

LYCON.

Je trouve surtout qu'elle porte à l'amour.

Il l'embrasse brutalement.

SALABACCHA.

Voyons, reste tranquille.

LYCON.

Mais tu crois donc que je ne ressens rien près de toi. Écoute, Salabaccha, dès que je t'ai aperçue, je me suis senti brûlé d'une flamme soudaine et dévorante. Les poètes parlent de sentiments semblables. Jusqu'à présent, j'ai cru qu'ils exagéraient, mais je me rends bien compte que ça peut arriver. J'éprouve quelque chose qui est étrange... qui n'est pas naturel, et tu me demanderais de te sacrifier ma fortune, mes enfants, ma femme même, par Zeus paternel! je crois que je n'hésiterais pas un seul instant.

SALABACCHA.

A la bonne heure, c'est parler en homme.

LYCON.

Mais, insensé que je suis! Consentirais-tu à me suivre

dans ma pauvre maison, à partager ma vie laborieuse et sans luxe? Et puis, je ne suis qu'un rude soldat et tu regretterais bien vite les beaux jeunes gens et les philosophes.

SALABACCHA.

Ah! cher Lycon, quelle erreur est dans toi, et si tu savais comme ce luxe me pèse, comme ces jeunes efféminés aux doigts chargés de bagues me sont odieux et comme les philosophes m'ennuient. Tandis que toi, tu es naïf et fort... tu as des épaules larges, et tu me troubles étrangement.

LYCON.

C'est vrai?

SALABACCHA.

Tu ne le vois donc pas, tu ne le sens donc pas...

Elle se presse contre lui.

LYCON.

Hé bien, hé bien, alors... viens!

SALABACCHA.

Hélas! je suis liée par mon serment. Ah! sans ça, nous aurions pu être si heureux ensemble. Et puis, je t'aurais appris des voluptés dont tu n'as jamais eu l'idée auprès de ta triste femme : tu sais, dans mon pays, les femmes sont ardentes et savantes... enfin, ça ne se peut pas.

LYCON.

Si, si, il le faut.

Il la prend dans ses bras.

SALABACCHA.

Comme tu es fort!... est-ce que tu me battrais?

LYCON.

Oui, si tu le méritais.

SALABACCHA.

Tu veux donc que je t'adore. Ah! maudit serment! Voyons, Lycon, laisse-moi.

Elle se dégage.

LYCON.

Ah! ma belle amie, quelle fermeté et quelle douceur! Tes seins sont durs comme de jeunes coings.

SALABACCHA.

Tu me chatouilles... tu me tâtes comme on fait pour les victimes.

LYCON.

C'est moi la victime. Tu as des parfums qui me grisent... Ma femme n'en a pas de pareils.

SALABACCHA.

C'est que ta femme emploie des parfums de Rhodes, tandis que je n'emploie que des parfums de Syrie... Ils sont plus fins, mais ils coûtent plus cher.

LYCON.

Comme ces étoffes sont douces!

SALABACCHA.

Je ne porte que des tuniques de soie... c'est plus doux à la peau.

LYCON.

Ma femme n'a pas des dessous si élégants : elle porte de simples tuniques de lin. Heureux l'amant d'une créature telle que toi.

SALABACCHA.

Des tuniques de soie ne font pas le bonheur, cher Lycon; mieux vaut un cœur qui vous aime.

LYCON.

O Salabaccha, ainsi que les nuées qui s'élèvent des abîmes mugissants de l'Océan et qui voilent l'éclat

du soleil, ainsi ta souple et fine tunique me voile l'éclat de ton corps divin et la splendeur de ta chair ardente, mais de même que le soleil nous réchauffe à travers les nuées, ton corps me brûle à travers l'étoffe légère.

SALABACCHA.

A bas les mains... Regarde, mais ne touche pas.

LYCON.

Crois-tu donc que je sois comme Phidon qui ne demande qu'à jouir de ses yeux...

SALABACCHA.

Et mon serment, tu veux donc que je me parjure?

LYCON.

Je prends tout sur moi; ne t'en inquiète pas.

SALABACCHA.

Étends-toi sur ce lit et dors.

LYCON.

O divine reine de Cypre, de Paphos et de Cythère, vois mes souffrances, et toi, ma belle maîtresse aux cheveux de ténèbres, tu n'auras donc pas pitié de moi.

SALABACCHA.

Je suis liée par un serment inviolable.

LYCON.

Prends garde; par les Déesses, je le jure, toi ou ton serment, l'un de vous deux sera violé tout à l'heure.

SALABACCHA.

Le rêve de ma vie! Quoi, tu me violerais?

LYCON.

Oui, par Cypris, si tu continues à m'enflammer de la sorte.

SALABACCHA.

Ah! par Artémis, ne me tente pas.

Et rattachant le bandeau de son podéion, elle laisse voir sa jambe.

LYCON.

C'est donc toi qui l'auras voulu.

Il se jette sur elle.

SALABACCHA, criant.

Au secours... accourez tous, mes amis... Ah! ah!

SCÈNE VIII

Aux cris de Salabaccha, tous les convives, courtisanes, philosophes, guerriers, accourent. Clysthène et Phidon séparent Lycon et Salabaccha.

CLYSTHÈNE.

Quels sont ces cris? Qui égorge-t-on?

SALABACCHA.

C'est cette brute qui s'est jetée tout à coup sur moi, comme un taureau furieux. Admirez le butor!

LYCON.

Par Hermès, mes amis, cette femme n'a que ce qu'elle mérite : voilà trois heures qu'elle me dit qu'elle m'adore, et qu'elle me parle de ses tuniques de soie, qu'elle me fait tâter sa gorge et me montre sa jambe.

CYNÉSIAS.

Maudites femmes! Ton histoire, Lycon, est la nôtre, et il est clair que ces coquines se moquent de nous.

LYCON.

O Salabaccha, infâme créature, femme sans loyauté.

SALABACCHA.

J'ai été loyale, j'en atteste les déesses. Je t'ai dit

que tant qu'un bon traité avec les Lacédémoniens ne mettrait pas fin à cette stupide guerre...

LES COURTISANES.

Oui, oui, elle a raison. Faites la paix, faites la paix!

LYCON.

Mais qu'entends-je, mes amis? Ces femmes prétendent se mêler de nos affaires et décider de la paix ou de la guerre.

ACESTOR.

Quelle audace!

LYCON.

Voilà qui est bouffon. Que je meure misérable plutôt que d'obéir à qui porte un voile.

SALABACCHA.

S'il n'y a que ça qui t'arrête, tiens, prends mon voile, dispose-le autour de ta tête et tais-toi.

CYNNAH.

Prends aussi ma ceinture.

GLYCÈRE.

Et mes chaussures persiques.

Elle lui lance son cothurne à la tête.

LYCON.

C'en est trop, mes amis... par Cérès, tant qu'il me restera un souffle de vie, je n'entends pas leur prêter à rire.

CYNÉSIAS.

Qu'on leur fasse sauter les dents hors des gencives, elles ne parleront plus tant.

PHILINNA.

Ne fanfaronne pas de la sorte, petit Cynésias, ou, par Pallas, quand tu rentreras chez toi, ta vieille mère elle-même ne saurait te reconnaître.

LYCON.

Quel outrage! Châtions-les si nous sommes vraiment des hommes. Enlevons nos tuniques!...

PHILINNA.

Allons, mes amies, enlevons nos tuniques!

CYNNAH.

Si tu approches, je te jure que tu ne mangeras plus d'ail, ni de fèves noires.

SALABACCHA.

Par Castor, mes chères amies, remettez vos tuniques.

PHIDON.

C'est dommage.

SALABACCHA.

Ne voyez-vous pas qu'ils sont ivres. (Montrant Lycon.) Regardez, cette figure empourprée, cette couronne grotesque. Allez vous coucher, ivrognes, allez cuver votre vin. Esclaves, qu'on apporte des torches et qu'on les reconduise chez eux, en les soutenant sous les bras, sans quoi ils vont choir en route comme des Silènes.

CLYSTHÈNE.

Ah! Circé... tu les as changés en pourceaux.

On apporte les torches; les soldats s'en emparent.

LYCON.

Allons, Acestor, Theorus, Dercyle, Cynésias, brûlons de nos propres mains ces coquines.

CYNÉSIAS.

Oui, il faut châtier leur impudence.

SALABACCHA.

Écoutez-les : ils veulent nous brûler vives. Esclaves, apportez des cruches remplies d'eau, et vous, Philinna,

Cynnah, Glycère, Myrtale, que chacune de vous se saisisse d'une cruche et, s'ils approchent, inondons-les.

Les esclaves apportent les cruches.

ACESTOR.

As-tu fini tes croassements, vieille corneille.

LYCON.

Mettons le feu à leurs robes légères et qu'elles flambent comme de jeunes arbres frappés par la foudre.

MYRTALE.

Approche donc, vieux bouc, je te prépare un bain pour te décrasser.

ACESTOR.

Un bain pour toi, chienne immonde!

DERCYLE.

Brûlons-leur les cheveux.

SALABACCHA.

Mouillons-leur la tête!

Les femmes jettent le contenu de leurs cruches sur les soldats.

LES SOLDATS, prenant la fuite.

Ah! ah! finissez...

CLYSTHÈNE.

L'eau est-elle bonne?

THEORUS.

Bonne, grands dieux! Assez, assez.

SALABACCHA.

Épargnons-les et qu'ils aillent dire aux autres Athéniens comment les courtisanes tiennent leur serment.

RIDEAU.

ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

AGATHOS, LYSISTRATA.

La nuit encore, mais le jour va paraître, les étoiles pâlissent. Dans le grand silence, on entend un bruit effroyable. Agathos et Lysistrata sortent du temple précipitamment.

LYSISTRATA, tout émue.

Comment ça s'est-il fait?

AGATHOS.

Je ne sais pas.

LYSISTRATA.

C'est effroyable! Ah! tu vois, le châtiment ne s'est pas fait longtemps attendre.

AGATHOS.

Quel châtiment?

LYSISTRATA.

Mais cette statue qui, en tombant, a failli nous écraser! N'est-ce pas un signe manifeste du courroux de la déesse dont nous avons profané le temple?

AGATHOS, très calme.

Tu as une fâcheuse tendance, Lysistrata, à attribuer aux effets les plus simples des causes surnaturelles.

LYSISTRATA.

Tu trouves simple, toi, qu'Artémis se soit brisée en mille miettes sur le sol?

AGATHOS.

En mille miettes, tu exagères; elle a le bras et le nez cassés, voilà tout. La statue n'était pas solide, nous étions appuyés contre le socle et un mouvement trop brusque l'a fait choir. Artémis n'est pas habituée à des offrandes de ce genre.

LYSISTRATA.

Elle a bien failli nous écraser. Ah! j'ai eu tort de trahir mon serment.

AGATHOS.

Tu es étrange; mais si c'était, comme tu le dis, un signe de la colère d'Artémis, la statue en tombant nous eût broyés, tandis que c'est elle qui a le bras et le nez cassés : singulière façon, tu m'avoueras, pour une immortelle de prouver son mécontentement.

LYSISTRATA.

Oh! toi, tu as toujours une façon d'arranger les choses. D'abord, tu ne crois à rien, c'est bien simple.

AGATHOS.

Moi, par Zeus, je crois à tout ce qu'on veut. Mais il y a deux façons d'interpréter l'événement et je choisis, sans hésiter, la plus avantageuse. Or, tu prétends qu'Artémis s'est vengée de ce que nous avons profané son temple; mais considère que ce temple était, il n'y a pas bien longtemps encore, consacré à Cypris; il est donc aussi logique de prétendre que Cypris reprend possession de sa demeure, et alors

l'accident, loin d'être néfaste, nous devient le plus favorable du monde.

LYSISTRATA.

Comment raccommoder la statue et la remettre sur son socle?

AGATHOS.

Ne raccommodons rien, par les augustes Déesses, ne raccommodons jamais! Mais achevons au contraire de briser Artémis et remplaçons-la froidement par la statue de Cypris qu'on a descendue dans les caves du temple... L'histoire est pleine de substitutions semblables..

LYSISTRATA.

C'est égal, dans un temple!...

AGATHOS, simplement.

Dans un temple, le phénomène prend le nom de miracle.

LYSISTRATA.

Et tu crois que les Athéniens?...

AGATHOS, d'un ton dégagé.

S'ils marcheront? Comme des prêtres! Qui ne connaît l'amour de ce peuple spirituel pour le merveilleux? Sois bien persuadée que ses plus solides croyances ont pour point de départ des petits faits aussi simples et aussi naturels; seulement, il ne faut pas le dire, parce qu'alors la religion s'effondrerait, et il en faut pour le peuple.

LYSISTRATA.

Tu n'es qu'un impie et tu seras condamné à boire la ciguë.

AGATHOS.

Je ne suis pas un impie, mais un précurseur, et je ne boirai pas la ciguë, parce que j'aurai grand soin de garder mes opinions pour moi.

LYSISTRATA.

Mais comment remonter la statue de Cypris qui est dans les caves du temple?

AGATHOS.

N'est-ce pas la plus légère des déesses?

LYSISTRATA.

Oui, mais en marbre elle est très lourde. Il est vrai que tu es fort, Agathos!

AGATHOS.

Je l'étais...

LYSISTRATA.

Voyons, tais-toi donc, imbécile!

AGATHOS.

Je vais toujours essayer.

LYSISTRATA.

Hâte-toi, car bientôt le jour va se lever... Déjà le coq chante; au ciel les étoiles pâlissent... Hâte-toi et remonte la déesse pendant que je vais faire le guet.

Agathos disparaît dans l'intérieur du temple.

SCÈNE II

LYSISTRATA, puis CALLYCE et NICOSTRATE, puis AGATHOS.

LYSISTRATA.

J'entends des pas, un bruit de voix... Alerte! (Surviennent Callyce et Nicostrate.) Ah! c'est vous, mes chers enfants, vous m'avez fait peur.

CALLYCE.

Je ne suis pas en retard, ma tante... au premier chant du coq.

AGATHOS, *survenant.*

Qu'y a-t-il?

LYSISTRATA.

Ce n'est rien. C'est ma nièce Callyce qui vient se constituer prisonnière.

AGATHOS.

Et cet homme?

LISYSTRATA.

C'est Nicostrate, son époux.

AGATHOS.

Il arrive fort à propos. Je ne peux venir à bout de remonter tout seul la déesse. Descends avec moi, Nicostrate, tu vas m'aider : tu es fort?

NICOSTRATE, *regardant Callyce.*

Je l'étais.

CALLYCE, *minaudant.*

Ah! voyons, Nicostrate.

LYSISTRATA.

Allons, allons, mes amis, par Pallas, l'heure des enfantillages est passée. Toi, Nicostrate, va avec Agathos, et obéis sans comprendre. (*Agatbos et Nicostrate disparaissent.*) Eh bien! ma chère Callyce, es-tu contente?

CALLYCE.

Ah! chère Lysistrata, quelle nuit de joie et de délices! Comment te prouver ma reconnaissance?

LYSISTRATA.

En me jurant de ne pas dire un mot de ce que tu vois en ce moment.

CALLYCE.

Je le jure... d'autant plus que je ne vois rien.

LYSISTRATA.

Si tu veux que la nuit prochaine et les suivantes ressemblent à celle que tu viens de passer, il faut me seconder.

CALLYCE.

Je ne demande pas mieux. Parle, j'obéirai.

LYSISTRATA.

Ma chère Callyce, le moment est solennel; nous sommes en train de faire un miracle avec Agathos, pour assurer la paix... Dès que Nicostrate sera remonté, tu l'emmèneras chez toi et tu ne bougeras pas.

CALLYCE.

Mais on s'apercevra que je ne suis plus dans le temple... Que répondre si on me demande qui m'a ouvert la porte?

LYSISTRATA.

Tu diras que tu as entendu un bruit épouvantable, et que la porte s'est ouverte toute seule... par miracle.

CALLYCE.

Encore!

LYSISTRATA, *résignée.*

Pourquoi pas? Pendant que nous y sommes, un de plus, un de moins, ça n'a pas d'importance. Mais voilà nos hommes qui reviennent. Eh bien?

AGATHOS.

Avec l'aide de Nicostrate, j'ai mis Cypris à la place d'Artémis. La déesse de l'amour a remplacé la déesse de la chasteté.

LYSISTRATA.

Tout est pour le mieux; mais rentrons dans nos maisons et tenons-nous tranquilles. On vient. Je me charge d'interpréter l'événement pour le plus grand bonheur d'Athènes et pour le salut de la République!

Chacun rentre chez soi.

SCÈNE III

PHIDON, CLYSTHÈNE, STRYMODORE, SACAS, STILBONIDE, LYCON, THEORUS, DERCYLE, CYNÉSIAS, ACESTOR; puis SALABACCHA, PHILINNA, GLYCÈRE, CYNNAH, MYRTALE.

PHIDON.

Mes amis, vous pouvez éteindre ces résines... les premières lueurs du matin font déjà pâlir les feux de nos torches.

CLYSTHÈNE.

Je ne suis vraiment pas fâché de voir lever l'aurore une fois en ma courtisane de vie; c'est un beau spectacle! Regardez donc ce temple : les premiers rayons du soleil en le caressant semblent l'avoir fleuri de roses.

SALABACCHA, survenant.

Mes chers amis, pendant que vous passiez chez moi toute la nuit à courtiser mes compagnes, avez-vous réfléchi que les galants pouvaient fort bien en profiter pour s'introduire chez vos femmes?

CYNÉSIAS.

Mais, par Hermès, ce serait bien possible. Pourtant, étant donné les dispositions dans lesquelles nous les avons laissées.

SALABACCHA.

Sans doute; mais il arrive souvent que la porte qui se ferme devant le mari s'ouvre devant l'amant.

CYNÉSIAS.

Elle a raison... Courons nous en assurer.

Ils s'en vont en courant vers leurs maisons respectives... à l'exception de Lycon.

PHILINNA, riant.

Ah! ah! ils détalent comme des lièvres.

GLYCÈRE.

Seul Lycon n'a pas bougé.

SALABACCHA.

C'est le mari de Lysistrata!

LYCON.

Oh! je suis bien tranquille... Les dieux me préservent jamais d'être jaloux et de donner la comédie aux voisins. Je trouve qu'il n'est rien au monde de plus ridicule et de plus odieux. Toutes les femmes ne sont pas des coquines et, par Pallas, il y en a qui imposent la confiance... Je ne serais pas fâché, pourtant, de constater moi-même que Lysistrata est bien de ces femmes-là et je vais de ce pas...

Il va à la porte de sa maison et la secoue.

UNE VOIX DANS LA MAISON.

Qui est là? qui est là?

LYCON.

Ouvre, Syra, c'est moi, ton bon maître.

La porte s'ouvre, il entre dans la maison. Cependant les maris reviennent avec leurs femmes.

CYNÉSIAS.

J'ai trouvé ma belle Myrrhine dormant bien tranquille dans son lit et je tiens à lui rendre un public hommage.

ACESTOR.

Ma femme était déjà levée et occupée à laver le linge de la maison. Brave créature! elle ne pouvait fermer les yeux et, pour calmer la fièvre de ses sens, elle faisait la lessive.

THEORUS.

Nous avons trouvé Hirondelle dormant avec Rosée... pas Dercyle?

DERCYLE.

Oui, Theorus, telles deux Nymphes. Ah! nous n'avons pas à craindre les galants. Quelle garantie pour l'avenir!

THEORUS.

Quelle certitude!

DERCYLE.

Cultivons-la cette précieuse amitié.

THEORUS.

Cultivons-la jalousement!

Surviennent Lampito et Taraxion.

SALABACCHA.

Et Lampito, qu'a-t-elle fait toute la nuit?

TARAXION.

Elle a veillé sur mon sommeil, et ne m'a pas quitté un instant, pas un seul instant.

CYNÉSIAS.

Repoussés par nos femmes et par les courtisanes, est-il une infortune plus grande que la nôtre?

MYRRHINE.

Crois-tu donc que notre sort soit préférable?... Nous souffrons autant que vous de cet état de choses.

ACESTOR.

Cette situation ne peut durer davantage.

LAMPITO.

Il est dur d'être privée des plaisirs de l'amour : quand il n'y a plus d'hommes, on se fait encore une raison, à la guerre comme à la guerre; mais quand les hommes sont là, ne pas s'en servir! C'est une chose effroyable et contre la nature même.

MYRRHINE.

Il faut que la guerre cesse.

CYNÉSIAS.

Allons trouver le sénat et les prytanes.

SALABACCHA.

Mais voici Lysistrata. (Lysistrata sort de sa maison, accompagnée de Lycon.) Salut! la plus vertueuse des femmes... c'est maintenant qu'il faut faire appel à toute ton habileté, et les Athéniens ont grand besoin de tes conseils.

LYSISTRATA.

Je leur parlerai comme il convient.

DES VOIX.

Écoutez... Écoutez.

LYSISTRATA.

O Athéniens, pendant tout le temps qu'a duré la dernière guerre, nous avons supporté en silence tout ce que vous faisiez... Il le fallait bien, car vous ne nous permettiez pas de donner notre avis. Mais si nous ne disions rien, nous n'en pensions pas moins et nous n'étions guère satisfaites. Souvent, dans nos maisons nous vous entendions raisonner, déraisonner plutôt, sur quelque affaire grave; alors le sourire sur les lèvres, mais avec quelle tristesse dans le cœur! nous vous demandions : « Eh bien, aujourd'hui, dans l'assemblée, a-t-on enfin voté la paix? » — Mais, en nous regardant de travers, on nous répondait : « Carde ta laine ou tes joues te cuiront longtemps; la guerre est l'affaire des hommes. »

TARAXION.

Bien dit, par les Divins Frères.

LAMPITO.

O Taraxion... Je t'en prie.

LYSISTRATA.

Oui, la guerre est l'affaire des hommes; mais, plus tard, nous vous avons entendu demander à haute voix : « N'y a-t-il plus un homme à Athènes? — Il n'y en a plus », répondait-on. Et, en effet, vous étiez gouvernés par les sycophantes, les délateurs et les démagogues... C'était la lie qui se donne des airs de parvenu, c'était le rebut qui était à la place de l'élite et qui imposait ses lois à la cité. C'est alors que nous nous sommes décidées, nous, les femmes, à faire toutes cause commune pour sauver la Grèce et gouverner le vaisseau de l'État, qui ne navigue pour le moment ni à la voile, ni à la rame.

TOUTES.

Io! Io! C'est vrai, c'est vrai!

LYSISTRATA.

Donc, écoutez nos sages conseils, gardez le silence à votre tour et nous pouvons tout remettre en place. O Athéniens! faites la paix avec Lacédémone, cessez cette guerre criminelle avec les Laconiens. A Olympie, aux Thermopyles, à Delphes, vous célébrez devant le même autel des cérémonies fraternelles et cependant vous vous entr'égorgez, vous pillez les villes grecques quand les Barbares sont là aux portes, qui vous regardent et qui attendent l'heure favorable. C'est le sage Homère qui a dit : « Il n'a ni patrie, ni lois, ni foyer celui qui se plaît aux horreurs de la guerre intestine... »

TOUS.

Io! Io!

LYSISTRATA.

Donc réconciliez-vous avec les Laconiens. Qui vous en empêche?

LYCON.

Nous le voulons bien, s'ils nous rendent notre rempart.

LYSISTRATA.

Quel rempart?

LYCON.

Mais Pylos, que nous demandons depuis si longtemps.

CYNÉSIAS.

Ils ne la rendront pas.

LYSISTRATA.

Qui dit cela?

CYNÉSIAS.

C'est Cynésias, fils de Péon.

LYSISTRATA.

S'ils ne veulent pas la rendre, abandonnez-la-leur.

LYCON.

Abandonner Pylos! mais c'est impossible, Lysistrata. Songe que nous l'assiégeons depuis sept grands mois et qu'elle nous a déjà coûté beaucoup d'hommes et beaucoup d'argent.

LYSISTRATA.

Demandez-leur une autre place en échange.

LYCON.

Qu'ils nous donnent alors Échinos, le golfe Maliaque et les deux jambes de Mégare.

CYNÉSIAS.

Ils n'abandonneront pas les deux jambes.

LYSISTRATA.

Qui dit cela?

CYNÉSIAS.

C'est Cynésias, fils de Péon.

LYCON.

Et il a raison. Tu vois bien qu'il faut que la guerre continue.

LYSISTRATA.

Ah! Athéniens, peuple entêté, je vous le dis, je vous le dis, vous lasserez les Dieux eux-mêmes par votre folie.

LYCON.

Que les Dieux nous ordonnent de cesser la guerre et nous leur obéirons.

LYSISTRATA.

Nous continuerons donc à vous résister.

LAMPITO.

Alors, on ne fait pas la paix. Ah! grands Dieux, c'est horrible. Le désir me dévore comme une Ionienne. Qu'on m'enferme dans le temple avec Callyce, chère Lysistrata, sans cela je ne réponds de rien. Je n'ai plus la force de tenir mon serment.

LYSISTRATA.

Oh! tiens, tu me dégoûtes.

SALABACCHA.

Pauvre Lampito, c'est touchant!

LYSISTRATA.

Conduisez-la donc auprès de Callyce.

PHILINNA.

Enfermons-la avec la vierge épouse.

MYRTALE.

Et nous, escortons-la en répétant : Pauvre Lampito.

Lampito et quelques femmes se dirigent vers le temple.

LAMPITO.

O prodige! la porte est ouverte et le temple est désert!

SALABACCHA.

Le temple est désert?

PHILINNA.

Et la porte est ouverte.

LAMPITO.

La statue d'Artémis est renversée et ses débris jonchent le sol.

SALABACCHA.

Ils jonchent le sol!

PHILINNA.

Et la statue est renversée.

CYNNAH.

Pulvérisée, en mille miettes brisée!

LAMPITO.

O prodige, une autre statue, la statue de Cypris se dresse toute blanche à la place de l'ancienne.

PHIDON.

Cruelle énigme!

MYRRHINE.

Mais où est Callyce?

NICODICE.

Elle doit être auprès de Nicostrate, son époux.

SALABACCHA.

Allez la chercher, amenez-la ici et nous l'interrogerons.

AGATHOS, *survenant.*

Qu'y a-t-il, mes amis?

CLYSTHÈNE.

Il y a un miracle.

AGATHOS, *sceptique.*

Il n'y a plus de miracles!

PHIDON.

Considère, Agathos, que nous sommes en Grèce et que rien n'est impossible aux dieux.

SALABACCHA.

Mais voici Callyce... interrogeons-la.

Les femmes entourent Callyce et Nicostrate.

PHILINNA.

Pourquoi la porte est-elle ouverte?

CYNNAH.

Et le temple désert?

MYRRHINE.

Qui a renversé la statue d'Artémis?

CALONICE.

Dont les débris jonchent le sol.

LAMPITO.

Comment la statue de Cypris se trouve-t-elle là?

PHILINNA.

Et se dresse-t-elle, toute blanche, dans l'ombre du lieu sacré?

CALLYCE.

Est-ce que je sais? Ce n'est pas moi qui l'y ai mise, cette statue, c'est certain.

LAMPITO.

Réponds, mais réponds donc.

CALLYCE.

Comment vous répondre? Vous parlez toutes à la fois.

SALABACCHA.

Elle a raison : vous la troublez, cette enfant. Laissez-la reprendre son souffle et ses esprits et parler posément.

CALLYCE.

Ce qui m'est arrivé, Athéniens, est étrange et vous aurez sans doute quelque peine à me croire; néanmoins je ne dirai que la vérité. J'étais donc enfermée dans le temple d'Artémis, et je songeais que les guerriers étaient revenus, les durs guerriers et, parmi eux, mon Nicostrate aux yeux clairs, l'époux ignoré et combien désiré.

NICOSTRATE.

O Callyce!

Il l'étreint.

LAMPITO.

Ne l'interromps pas... c'est scandaleux. Continue.

CALLYCE.

Tout à coup, j'entends un bruit épouvantable, semblable au fracas du tonnerre. Folle de peur, je me jette à genoux, je cache mon visage dans mes mains... Combien de temps suis-je restée ainsi, je l'ignore. Quand je revins à moi, le temple était inondé d'une lumière douce : la porte était ouverte et c'était le clair de lune qui entrait calmement.

MYRRHINE.

Avec qui?

CALLYCE.

Tout seul.

LAMPITO.

Cependant, qui avait ouvert la porte?

CALLYCE.

C'est l'Amour : je compris alors que Cypris exauçait mes vœux et que la bonne déesse ne voulait pas que je mourusse avant d'avoir connu ses mystères. Et naturellement, profitant de cette porte ouverte, je courus rejoindre Nicostrate qui m'attendait, le rejoindre nuptialement. Voilà tout ce que je sais.

LAMPITO.

Alors, tandis que moi, comme une imbécile, je tenais mon serment et repoussais l'ardeur d'un époux, toi tu te pâmais dans les bras de Nicostrate... Tu paieras cher cette trahison.

SALABACCHA.

O Lampito, femme au tempérament excessif, Callyce n'a pas prêté le serment! elle n'est donc pas parjure, et elle n'a fait qu'obéir à des volontés supérieures, puisque c'est Éros qui lui a ouvert la porte, et Artémis qui l'a tenu le flambeau d'hymen, tandis que Cypris reprenait possession de son temple.

PHIDON.

Le fait est qu'on ne peut pas être mieux avec l'Olympe!

AGATHOS, s'approchant de Lysistrata.

Le peuple en demeure stupide... Une terreur religieuse pèse sur lui. O Lysistrata, tu vois comme ils marchent! Courage! et que ton éloquence frappe le dernier coup.

LYSISTRATA.

O Athéniens, qui ne reconnaîtrait dans tous ces événements la juste main des Dieux.

TOUS.

Nous la reconnaissons! nous la reconnaissons!

LYSISTRATA.

Ah! Lorsque tout à l'heure encore je vous disais que les Dieux se lasseraient de vos folies, n'avais-je pas raison? Ils viennent de manifester leur volonté d'une façon éclatante; sachez le reconnaître, car trois fois insensés ceux qui veulent lutter avec les Dieux. Obéissez-leur donc et faites la paix.

TOUS.

Io! Io!

LYCON.

Oui, puissions-nous passer notre vie à caresser notre femme et à tisonner notre foyer.

CYNÉSIAS.

Que celui qui préférerait la guerre, ô Dyonisos, soit condamné à arracher sans cesse de ses coudes des dards acérés!

THEORUS.

Si un fournisseur d'équipements militaires désire la guerre pour mieux écouler sa marchandise, qu'il tombe entre les mains des pirates et jusqu'à sa mort ne mange que des pois frits.

LYSISTRATA.

O mes amis, chantons la paix!

CYNÉSIAS.

Non, je n'ai pas l'amour de la gloire et des grades;
Mais ce que j'aime, c'est avec des camarades
De boire au coin de l'âtre où la femme a jeté
Du bois bien sec coupé dans le cœur de l'été,
Et qui pétille et qui crépite et dont la flamme
En même temps que les jambes vous chauffe l'âme.

NICOSTRATE.

Loin des guerres, amis, et des combats sanglants,
Ce que j'aime, c'est de faire cuire des glands
De hêtre ou des châtaignes brunes sous la cendre.
Mais voici qu'il fait soif : ma femme va descendre
A la cave; profitons-en... dépêchons-nous!
Je prends la Thrace aux yeux brillants sur mes genoux.
Chut! on monte... Et sur la peau fraîche de la Thrace
De mes rudes baisers, on voit encor la trace.

LYCON.

Non, rien n'est plus charmant, après les longs hivers,
Et lorsque dans nos champs, la pluie aux cheveux verts

De ses pleurs bienfaisants féconde nos semences,
Que de causer avec des gens de connaissance,
D'échanger avec eux des propos bien portants.
Dis-moi, Comarchydès, comment passer le temps?
Lorsque la terre boit, ami, cela m'altère,
Buvons, pendant que le ciel arrose la terre
En l'honneur du Dieu qui protège nos moissons.
Manès, fait cuire la grive et les deux pinsons,
Et, dans la sauce, mets du thym contre la fièvre!
Il y avait aussi quatre morceaux de lièvre;
Ils doivent être à la cave avec le caillé,
A moins que cette nuit le chat n'en ait volé...
Mais s'ils y sont tous les quatre, comme j'espère,
Esclave, sers-m'en trois, donne l'autre à mon père.

LYSISTRATA.

O Paix, Déesse qui nous donnes les raisins,
Tu sens le vin nouveau, les ruches, les essaims,
Les fruits lourds, les parfums légers, les douces flûtes,
Les chansons, les festins, les poétiques luttes;
Tu sens l'amour! Salut, Déesse aux seins charmants,
Tu es la source fraîche et le pain de froment.
Laboureurs, retournez à vos champs, sans épée;
Et cultivez la terre, et qu'elle soit trempée
De fécondes sueurs et non de sang cruel.
Chantez, chantez la Paix, et demandez au ciel
De ne pas être un peuple avide de conquêtes :
Soyez le peuple couronné de violettes.
Nos jeunes filles tout à l'heure vont danser,
Et que chacun de vous, joyeux, aille embrasser,
En l'honneur de la bonne et fertile Déesse,
Les oliviers qu'il a plantés dans sa jeunesse.

RIDEAU.

EUX !

SAYNÈTE

EUX !

Un salon japonais à l'Hôtel Cosmopolite. Étoffes claires richement brodées d'attributs fantastiques. Lanternes de soie où sont peints des animaux et des fleurs de rêve. Au premier plan, à droite, un canapé bas et un peu long. Derrière, un massif de chrysanthèmes multicolores et échevelés. Portes à droite, à gauche et au fond.

HÉLÈNE, ACHILLE.

Hélène est en toilette de mariée. Bouquet de fleurs d'oranger. Elle entre par la porte de droite et parle à son mari, resté dans la coulisse.

HÉLÈNE.

Non, je vous en prie, laissez-moi seule. Je ne veux personne... pas même vous... Ce n'est qu'une migraine... et il ne me faut qu'un quart d'heure de repos, mais de repos absolu. (Geste d'au revoir. Elle s'assied sur le canapé.) Enfin! Ici, du moins, l'on peut se ressaisir. Quelle journée énervante, et qu'un mariage est une chose banale! A l'église d'abord, le supplice de la sacristie, le lunch ensuite; et, ce soir, à l'hôtel Cosmopolite naturellement, après le dîner pour les parents, le bal pour les amis. Hélas! de tout ce bruit et de tout ce monde je ne me soucie guère, et combien je suis loin du roman rêvé! La messe de minuit discrète dans la chapelle familiale; le discours intime et réchauffant du vieux prêtre qui vous a vue toute petite; puis s'en aller au bras de son seigneur, sans autres témoins de son bonheur que les arbres du vieux parc, tandis que le clair de lune vous accompagne comme une princesse de féerie.

ACHILLE, surgissant derrière les chrysanthèmes qui le cachaient.

Et moi aussi, madame, j'avais rêvé des noces moins banales : esprit fortement nourri de l'antiquité, j'aurais voulu parcourir Paris ensoleillé comme une cité de l'Attique, sous un ciel implacablement bleu! Des éphèbes court vêtus et long chevelés nous auraient précédés en agitant des flambeaux symboliques (oh! rassurez-vous, je ne suis pas un voleur; moi aussi j'ai une jeune femme qui m'attend à côté), et, derrière nous, une longue théorie d'hommes et de femmes, en des vêtements couleur de lis, de rose et d'hyacinthe, auraient crié : Hymen! Hyménée!!

HÉLÈNE, interdite.

Adieu, monsieur.

Elle se lève et se dirige vers la porte de droite, en laissant son bouquet sur le canapé.

ACHILLE.

Quoi, vous partez déjà? Restez donc un peu... vous avez bien le temps. (Quand Hélène est sortie.) Hélas ! les femmes sont bien toutes les mêmes. Moi, j'ai écouté son rêve... tout du long... avec la chapelle familiale, le vieux prêtre et le clair de lune... je n'ai pas interrompu, moi!... j'ai été poli, moi!... j'ai attendu que ce soit fini, et lorsque je veux lui raconter le mien, qui est incomparablement plus antique : « Adieu, monsieur! » Oui, adieu. (Apercevant le bouquet oublié sur le divan.) Tiens ! elle a oublié... un pareil soir!... Quelle étourderie!

Il va mettre le bouquet dans un vase.

HÉLÈNE, revenant.

Pardon, monsieur, je crois que j'ai laissé ici...

ACHILLE, prenant le bouquet.

Le voici, madame. Ne sachant pas au juste quand vous viendriez le chercher, j'ai pris la liberté de le mettre dans l'eau.

HÉLÈNE, *confuse.*

Vraiment, je ne sais comment vous remercier. Adieu, monsieur.

ACHILLE.

Croyez bien, madame, que votre départ précipité est un mauvais moyen de me remercier... Au surplus, je vous comprends : j'ai dû tout à l'heure vous paraître fou?

HÉLÈNE.

Je ne dis pas cela.

ACHILLE.

Grossier, peut-être?

HÉLÈNE.

Encore moins.

ACHILLE.

Charmant alors?

HÉLÈNE.

Non plus... Extraordinaire, voilà tout.

ACHILLE.

Ah! je l'attendais... je l'attendais. Oui, extraordinaire! Et tenez, après ce qui s'est passé, vous êtes en droit d'exiger mon histoire.

HÉLÈNE.

Mais, monsieur, je ne crois pas du tout...

ACHILLE.

Oh! n'y mettez pas de discrétion, c'est inutile : je vous la raconterai tout de même, PARCE QUE J'Y TIENS. (*Hélène fait mine de s'en aller, il la retient.*) Ah ! c'est que, voyez-vous, aux paroles que vous avez prononcées alors que vous vous croyiez seule, j'ai compris que vous étiez une victime... (*Elle soupire.*) Vous voyez bien, vous souffrez... Racontez-moi vos peines : à dire son mal, on souffre moins.

HÉLÈNE.

Mais, monsieur, je n'ai rien à vous raconter... Vous

abusez étrangement d'un hasard... que... que je n'ai certainement pas cherché... Si j'ai pu dire tout à l'heure certaines choses très... personnelles, c'est que je ne me savais pas écoutée, et de là à vous prendre pour confident !...

ACHILLE.

Mais, madame, je n'étais pas venu ici pour vous écouter. J'étais là, madame, avant vous, pour fuir ma noce qui est là, à deux pas, comme la vôtre, et qui m'assommait, comme la vôtre. Ce n'est pas la curiosité qui m'attire vers vous : c'est une sympathie très grande, très subite et un véritable intérêt. Les présentations sont inutiles entre nous : vous êtes la mariée d'à côté, je suis le marié d'à côté ; vous souffrez, moi aussi, et nous nous rapprochons ce soir, comme deux blessés sur le champ de bataille. Ainsi, vous épousez un homme que vous détestez...

HÉLÈNE.

Oh ! que je déteste, c'est peut-être beaucoup dire... nous ne sympathiserons pas, voilà tout.

ACHILLE.

C'est la même chose.

HÉLÈNE.

Mon mari, M. Desbarres...

ACHILLE.

Comment ! vous épousez Desbarres !

HÉLÈNE.

Oui, vous le connaissez ?

ACHILLE.

Moi ? pas du tout ; mais puisque vous me le dites, je le crois.

HÉLÈNE.

Mon mari, M. Desbarres, est un homme comme il y en a tant, hélas ! de nos jours, horriblement matériel,

sans un grain d'idéal; et vous jugez combien je serai malheureuse, moi qui suis une personne très romanesque et très sentimentale. Je vous avoue ces choses à vous parce que vous me comprendrez... mais je suis poétique au delà de toute mesure; c'est une maladie... Je suis atteinte de poésie.

ACHILLE.

Oui, une poésie galopante.

HÉLÈNE.

C'est cela... C'est au point que, les matins de printemps, à la campagne, quand je me mets au piano, j'ouvre mes fenêtres toutes grandes, pour que les oiseaux, dans les arbres, chantent avec moi et m'accompagnent.

ACHILLE.

Joli... cela manque même à la vitrine d'un éditeur de musique : *Rêves roses et Lilas blancs*, transcription facile pour piano et chardonneret.

HÉLÈNE, se sentant comprise.

N'est-ce pas? Oh! vous êtes bon. Je suis la femme d'automne; tout ce qui est indécis, vague, irréel, m'attire et m'enchante : les demi-teintes, les crépuscules, les tons mineurs. Aussi ne soyez pas étonné de me voir si triste; j'aurais aimé un subtil poète, j'épouse un négociant grossier. Toute ma vie est brisée comme ce célèbre vase...

ACHILLE.

Où meurt cette fameuse verveine. Ah! madame! C'est une verveine, (Se reprenant.) c'est une vraie veine de vous avoir rencontrée. J'avais déjà deviné tout ce que vous venez de me raconter.

HÉLÈNE.

Dites tout de suite que c'est banal.

ACHILLE.

Non, pas banal... prévu seulement. Je suis heureux de ce qui vous arrive.

HÉLÈNE.

Vous n'êtes pas charitable.

ACHILLE.

Oui, bien heureux, madame, car je trouve en vous l'âme sœur de la mienne. Depuis longtemps, je criais dans mon amère solitude : Ame, ma sœur âme, enfin vas-tu venir? Et vous voilà, vous êtes venue.

HÉLÈNE.

Et je m'en vais.

ACHILLE.

Non... vous ne ferez pas ça.

HÉLÈNE.

Il le faut. Songez donc... ma noce qui m'attend à côté ; mon mari doit être inquiet.

ACHILLE.

Desbarres n'est pas un homme à s'inquiéter, et d'ailleurs il ne partira pas sans vous.

HÉLÈNE.

Et puis, si l'on nous voyait !...

ACHILLE.

Eh bien ! on pourrait se vanter d'avoir vu une chose peu ordinaire.

HÉLÈNE.

Croyez bien, monsieur, que cette raison ne me paraît pas suffisante.

ACHILLE.

D'ailleurs, il n'y a pas de danger. Remarquez que, dans une solennité de ce genre, il y a toujours deux sortes d'invités : les invités du côté du marié qui ne connaissent pas la mariée, et les invités du côté de la mariée qui ne connaissent pas le marié ; de sorte que, si un invité à moi nous aperçoit, il vous prendra pour ma mariée, et si c'est un invité à vous, il me prendra pour votre marié.

HÉLÈNE.

Non, ma mariée.

ACHILLE.

Oui, mon marié. Non, au fait, je disais bien, votre marié.

HÉLÈNE.

Ah ! oui, mon marié.

ACHILLE.

C'est clair.

HÉLÈNE.

Adieu.

ACHILLE.

Non, madame, vous ne pouvez pas partir ainsi. Vous m'avez raconté votre histoire, je vous dois la mienne.

HÉLÈNE.

Je vous en tiens quitte.

ACHILLE.

Non, non, madame. Je ne veux pas que les gens qui me verront un jour passer dans la rue puissent dire : « C'est ce monsieur, vous savez bien ce *monsieur* auquel on a raconté une histoire et qui ne l'a seulement pas rendue. »

HÉLÈNE.

Soyez sans crainte... tout ceci ne sortira pas d'entre nous.

ACHILLE.

Cette solution est inadmissible. Au surplus, ça ne sera pas long.

HÉLÈNE, *fermement.*

Je vous assure que c'est inutile.

ACHILLE.

Soit, partez, je vous suivrai et, puisque vous refusez de m'écouter ici, je vous dirai ce que je veux vous dire au beau milieu de votre noce. Ah ! vous ne me connaissez pas.

HÉLÈNE.

Eh bien ! racontez ; mais faites vite.

ACHILLE, *invitant Hélène à s'asseoir.*

Tel que vous me voyez, madame, je suis sorti le premier de l'École polytechnique.

HÉLÈNE, *doucement ironique.*

Naturellement.

ACHILLE.

Pourquoi naturellement ?

HÉLÈNE.

Sans doute... tout le monde sait que l'École polytechnique est une école d'où, chaque année, deux cents jeunes gens sortent le premier : il suffit d'avoir lu quelques romans pour cela.

ACHILLE.

Quand je dis que j'en suis sorti le premier, je veux dire que j'en suis sorti avant les autres, longtemps même avant les autres... m'étant fait renvoyer deux mois après que j'y étais entré. D'après ces détails que je vous donne, n'allez pas surtout me juger comme un fruit qui se vante de sa sécheresse ; et, si je me suis ainsi montré réfractaire aux études abstraites et positives, ce n'est pas incapacité de ma part.

HÉLÈNE, *très aimable.*

Je n'en doute pas un seul instant... vous faites tout ce que vous voulez.

ACHILLE.

Absolument ; mais je suis comme vous, l'homme des rêves et des nuages : en un mot, madame, je suis poète.

HÉLÈNE, *défaillante.*

Un poète !...

ACHILLE.

Désolé de vous avoir rencontrée trop tard.

HÉLÈNE.

Je comprends : vous n'épousez pas la femme rêvée.

ACHILLE.

Certes.

HÉLÈNE.

Pourtant, vous étiez le maître de votre destinée, vous. Vous n'étiez pas, comme une jeune fille, emprisonné dans une foule de préjugés mondains et de conventions de famille. Lorsque nous donnons notre main, la plupart du temps on nous l'a forcée, cette main... mais les hommes ! Et puis, vous avez l'expérience, l'initiative même, tandis que nous...

ACHILLE.

Hélas ! comme vous, madame, j'ai été emprisonné dans ces préjugés mondains et ces conventions de famille. Sans doute, plus que vous, je pouvais distinguer où j'allais ; mais bast... tant que l'on fait sa cour, on ne voit pas l'imminence du danger, tout l'horrible de la situation. Et puis, on se berce de l'espérance que le jour fatal n'arrivera jamais ; mais tout arrive, et devant l'inéluctable réalité qui surgit brutale et sans mystère, comme le bocage, on reste sans voix...

HÉLÈNE, pensive.

Comme le rossignol. Oui... monsieur le maire remplit ici-bas des fonctions gratuites, mais terribles : au contraire du dentiste, c'est en arrivant devant lui que l'on s'aperçoit combien on a mal aux dents.

ACHILLE, rêveur.

Mal de dents, mal d'amour...

HÉLÈNE.

Je vous plains, monsieur, atrocement... (Se levant.) et je me sauve, parce que ma noce m'attend à côté ; mais croyez bien qu'à présent je vous quitte avec regret.

Elle se rassied.

ACHILLE.

Et sans espoir?

Il lui prend la main.

HÉLÈNE.

Hélas!

Petit silence.

ACHILLE.

Je crois rêver : il me semble que vous êtes ma femme, que c'est vous que j'eus à mes côtés, toute la journée. Comme vous, elle était tout en blanc.

HÉLÈNE.

Je crois rêver : il me semble que vous êtes mon mari, que c'est vous que j'eus près de moi, toute la journée. Comme vous, il était tout en noir.

ACHILLE.

Il me semble que c'est à côté de vous que j'entends ma messe de mariage, à la Trinité! Talazac chante le *O salutaris*, Johannès Wolff joue du violon... puis nous partons, l'orgue joue la *Marche nuptiale*.....

HÉLÈNE.

De Mendelssohn... C'est absolument comme moi. Il me semble que c'est à côté de vous que j'entends ma messe de mariage. Talazac chante le *O salutaris*, Johannès Wolff joue du violon.....

ACHILLE.

A quelle église?

HÉLÈNE.

Notre-Dame-de-Lorette.

ACHILLE.

C'est bien cela... les mêmes artistes... c'est à deux pas : avec Gare de l'Est-Trocadéro, ils y étaient tout de suite.

HÉLÈNE.

C'est étrange... Après la messe, le lunch chez ma mère.

ACHILLE.

Chez ma belle-mère, le lunch après la messe. Et ce soir, ce soir à l'hôtel Cosmopolite !

HÉLÈNE.

Le rêve continue... le festin nuptial.....

ACHILLE.

Même menu sans doute ? (Tous deux tirent des menus de leurs poches et lisent.) Bisque renaissance.

HÉLÈNE.

Truite saumonée.

ACHILLE.

Sauce vénitienne ?

HÉLÈNE.

Vénitienne.

ACHILLE.

Quartier de marcassin à la Nesselrode. Poulardes...

HÉLÈNE.

A la Wagram ?

ACHILLE.

Wagram. Marquise au kirsch.

HÉLÈNE.

Bombe Dame-Blanche.

ACHILLE.

Gâteau Trois-Frères.

ACHILLE et HÉLÈNE, ensemble et très vite.

Corbeilles de fruits, bonbons, petits fours !

ACHILLE, se jetant aux pieds d'Hélène.

Oh ! je vous aime ! ! !

Il lui prend les mains.

HÉLÈNE.

Que faites-vous ?

ACHILLE.

Je vous prends pour ma femme. Oui, je vous aime!... Ah! soyez charitable... Que votre main droite ignore ce que fait ma main gauche! Le rêve continue; je vous retrouve ce soir; comme elle, vous êtes tout en blanc.

HÉLÈNE.

Comme lui, vous êtes tout en noir.

ACHILLE.

Hélas! deux mariages se ressemblent...

HÉLÈNE.

Comme deux enterrements...

ACHILLE.

Comme deux douches d'eau! Ah! si vous m'aviez épousé, comme nous aurions été heureux! Nous nous serions envolés bien loin..... Oh! la petite maison blanche, au fond des bois. Oh! les longues promenades, les douces causeries, l'amour constant, la vie rêvée, le rêve vécu...

Il déclame.

Viens, nous serons très bleus, très fous, très japonais!
Ce bonheur intime et doux que tu méconnais,
Enfant, tu l'apprendrais en des leçons subtiles,
Dans la troublance et la neigeur que tu distilles.
Viens! je t'emmènerais sans dot et sans trousseau.
O rêve! ce serait très Jean-Jacques Rousseau!

Elle se lève.

Nous boirions du lait pur, nous ferions des aumônes,
Et nous serions les protecteurs des anémones.
Le soir, il est mauvais de se coucher trop tôt :
Sans détour, devant Dieu, nous jouerions au loto.
Quelquefois, avec un sourire qui taquine,
Sans que cela soit vrai, je dirais que j'ai quine...
Et ce serait alors des contestations,
Sous le regard tremblant des constellations,

Tandis que moi, tout fier de t'avoir attrapée,
Je ferais là-dessus des vers à la Coppée,
O ma fleur de lotus, à tes genoux blotti.
Puis, après le loto, nous lirions du Loti,
Tout près de la lampe, aux clartés familiales,
Et je mettrais mes mains dans tes mains liliales.
Ainsi nous coulerions des jours délicieux,
Et de notre âme pure ascendrait vers les cieux
Un parfum de vertu pour le mouchoir des anges.

HÉLÈNE, très émue.

Ah!... C'est des vers!

ACHILLE.

Certes.

HÉLÈNE.

Français?

ACHILLE.

Sans doute.

HÉLÈNE.

C'est si beau qu'on ne le croirait pas!

ACHILLE.

Oui... et au lieu de cela une existence incolore vous attend... vous êtes enterrée vivante.

HÉLÈNE.

Vous ne me consolez pas.

ACHILLE.

Et quelles consolations pourrais-je vous offrir? Condoléances superflues! Devant les grandes douleurs, nous devons être muets comme elles, et nous ne pouvous que nous serrer la main, en nous disant :

ACHILLE et HÉLÈNE, ensemble et se prenant les mains.

— Pauvre amie!
— Pauvre ami!

ACHILLE.

Nous nous sommes mariés trop vite.

HÉLÈNE.

Et, pourtant, nous n'étions pas pressés; à présent, le mal est sans remède.

ACHILLE, avec force.

Sans remède, non! Cette rencontre, à deux pas de nos noces respectives, ne vous semble-t-elle pas providentielle?

HÉLÈNE.

Elle me semble ironique. Ah! si elle avait eu lieu vingt-quatre heures plus tôt. A quoi tient le bonheur pourtant!

ACHILLE.

Mais il ne tient qu'à nous.

HÉLÈNE.

Que voulez-vous dire?

ACHILLE.

Partons!...

HÉLÈNE.

Ensemble?

ACHILLE.

Sans doute... C'est toujours les idées les plus simples auxquelles on songe en dernier.

HÉLÈNE.

Mais vous devenez fou? Vous?... m'enlever?

ACHILLE.

Parfaitement.

HÉLÈNE.

Le jour de mon mariage? Ça ne se fait pas.

ACHILLE.

Alors, quand ça se fera-t-il?

HÉLÈNE.

Jamais... Adieu!

ACHILLE.

Non, je ne peux pas vous laisser ainsi courir au malheur, au désespoir, au suicide peut-être, et vous livrer sans défense à ce Desbarres que je ne connais pas, mais que je déteste déjà... et que vous n'aimez pas, vous.

HÉLÈNE.

Mais il m'aime... lui ! Oh non, ce serait indigne... le tromper ainsi.

ACHILLE.

Vous ne le trompez pas : il saura parfaitement à quoi s'en tenir... Au surplus, pour qu'il n'ait pas une minute de doute, vous n'avez qu'à lui laisser un mot, un petit mot : « Je ne vous aime pas, et je pars. » C'est simple comme bonsoir.

HÉLÈNE.

Oh ! ce n'est pas si simple que cela. Tout s'y oppose : le monde, mon honneur, mon âme droite.

ACHILLE.

Balançoires, tout cela ! en fait de bonheur, l'âme droite n'est pas le plus court chemin d'un point à un autre. Aimez-vous mieux que je tue Desbarres ?

HÉLÈNE.

Ciel !

ACHILLE.

Aimez-vous mieux vivre toute une vie à ses côtés, avec l'image d'un autre dans la tête et dans le cœur ? (Sarcastique.) Évidemment, ça choquerait moins ce que vous appelez le monde.

HÉLÈNE.

Vous êtes effrayant ! ! !

ACHILLE.

Savez-vous comment les choses se seraient passées, il y a cinq mille ans ?

HÉLÈNE, perdant la tête.

Non, je ne sais pas, j'étais trop jeune...

ACHILLE.

Eh bien! je serais venu, moi, l'homme primitif, sans vêtements...

HÉLÈNE, pudique.

Oh! monsieur, j'espère que, pour me parler, vous auriez passé au moins une peau de tigre.

ACHILLE.

C'est possible... Je n'en sais rien... Donc, je serais venu près de vous, la femme primitive, j'aurais lu l'amour dans vos yeux prometteurs, et je vous aurais emmenée.

HÉLÈNE.

Mais vous n'êtes pas l'homme primitif.

ACHILLE.

Peu importe! que nous font les civilisations, les sociétés, les lois?... Nous ne devons être conduits que par notre rêve qui, lui, est éternel, hors des temps, hors des lieux. Viens!

HÉLÈNE, avec accablement.

Je ne peux pas... ça m'est tout à fait impossible.

ACHILLE.

Adieu donc la petite maison blanche au fond des bois, les longues promenades, les douces causeries, l'éternel duo d'amour, la vie rêvée...

HÉLÈNE.

Le rêve vécu...

ACHILLE.

Le loto...

HÉLÈNE.

Le Loti. Oui, adieu tout cela. Ah! c'est horrible... Et mon mari qui est là, à côté... Il va venir me chercher...

ACHILLE, tragique.

Oui, le tigre est en bas qui hurle et veut sa proie.

HÉLÈNE, à mi-voix.

Nous avons l'air de jouer *Hernani*. (Accord.) Entendez-vous ?

ACHILLE.

Quoi donc ?

HÉLÈNE.

Le cor.

ACHILLE.

Non, c'est le dernier accord d'une valse lente, ou le cri lugubre de quelque tramway de nuit.

Roulement de voiture au dehors.

HÉLÈNE.

Écoutez... on vient.

ACHILLE.

Non, c'est une voiture qui s'arrête à la porte... elle nous emmènera loin, loin, loin. Viens comme tu es, peu importe, je t'emporte.

HÉLÈNE.

C'est insensé !

ACHILLE.

C'est charmant ! Choisis... (Montrant la porte du fond.) Ici la vie heureuse, l'amour, l'adoration, l'idolâtrie. (Montrant la porte de gauche.) Là, la vie bourgeoise, l'enterrement de ta poésie, de ta jeunesse, de ta beauté.

HÉLÈNE, après un long silence.

Comment vous appelez-vous ?

ACHILLE.

C'est trop juste... mon nom... le voici.

Il lui tend sa carte.

HÉLÈNE, lisant difficilement.

Αχιλλεύς ???

ACHILLE.

Ἀχιλλεύς... oui, élève de Leconte de Lisle; **Ἀχιλλεύς** en grec, en français Achille. Comment vous appelez-vous?

HÉLÈNE.

Hélène.

ACHILLE, rayonnant.

O joie! l'enlèvement d'Hélène par Achille; c'est parisien, c'est grec, c'est antique, c'est moderne. Partons... ils viennent... ton mari... ma femme.....

HÉLÈNE.

Mais qu'est-ce qu'ils vont faire, eux?

ACHILLE.

Eux, ils en feront autant!

Ils sortent par la porte du fond : au même moment, leurs deux noces apparaissent, l'une à la porte de droite, l'autre à la porte de gauche, et poussent un cri prolongé.

LES DEUX NOCES, les bras au ciel.

Aaaaah!

RIDEAU.

FOLLE ENTREPRISE

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du *Vaudeville*,
le 26 février 1894.

PERSONNAGES

ANDRÉ GENTRY	M. FÉLIX GALIPAUX.
MARCELLE TALMAH.	Mlle MADELEINE VERNEUIL.

FOLLE ENTREPRISE

Un atelier : ameublement moderne, c'est-à-dire japonais, anglais, empire et moyen âge. Porte au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

ANDRÉ.

Au lever du rideau, devant la glace, au-dessus de la cheminée, André avec un peigne de poche arrange et lisse ses cheveux : il dispose les fleurs dans les vases, en prend une qu'il épingle à sa boutonnière ; puis, se saisissant d'un vaporisateur, il s'inonde d'un mélange de fougère royale et de verveine Il se frotte les mains, l'air satisfait ; mais, tout à coup, il se frappe le front comme un homme qui a oublié une chose importante : dans une cuillerée d'eau il va prendre un cachet d'antipyrine.

Maintenant, il est paré : elle peut venir.

Coup de timbre dans l'antichambre.

Ah! cette fois-ci, c'est elle!

La porte s'ouvre et le domestique introduit Marcelle Talmah.

SCÈNE II

ANDRÉ, MARCELLE.

ANDRÉ.

Prenez donc la peine de vous asseoir, mademoiselle, ou plutôt le plaisir de vous asseoir, car si c'était une peine, je ne vous l'offrirais pas!

MARCELLE.

Mon Dieu, monsieur, je vous demande mille pardons de me présenter ainsi moi-même...

ANDRÉ, la coupant.

Mais pas du tout, mademoiselle, la présentation est inutile. D'après le portrait, charmant d'ailleurs, que m'a fait de vous le baron des Impairs, j'ai bien vu tout de suite que c'était à mademoiselle Marcelle Talmah que j'avais l'honneur de parler...

MARCELLE, rectifiant.

Madame.

ANDRÉ.

Ah! madame... je ne savais pas... madame Marcelle Talmah... Seriez-vous parente avec Talma?... le grand Talma... parterre de rois enfin!

MARCELLE.

Non, pas du tout... d'ailleurs, moi, ça s'écrit avec une h.

ANDRÉ.

Avec une h... Oh! alors, en effet, c'est autre chose!... Ah! d'abord, madame, je suis désolé que ce soit vous qui vous soyez dérangée...

MARCELLE.

Croyez bien, monsieur...

ANDRÉ.

Enfin, madame, ordinairement c'est le contraire, ce doit être le contraire... c'est aux messieurs à se déranger... surtout pour la première fois. Mais vous comprenez bien que je n'aurais pas demandé mieux que d'aller chez vous; c'est le baron qui m'en a dissuadé... il m'a même dit que vous préfériez... alors, je l'ai prié de vous écrire...

MARCELLE, un peu gênée.

En effet, monsieur, j'avais prié le baron... Alors, si vous voulez bien, nous allons commencer...

Elle fait mine d'ôter son boléro.

ANDRÉ.

Oh! attendez, attendez... nous ne sommes pas pressés. Reposez-vous un peu!...

MARCELLE.

C'est qu'il fait chaud ici.

ANDRÉ.

Ah! si vous avez trop chaud... c'est différent! Permettez, je vais vous aider. (Il l'aide à retirer son boléro.) Vous prendrez bien quelque chose?

MARCELLE.

Non, merci.

ANDRÉ.

Voyons, un verre de porto avec des petits gâteaux... pour vous donner des forces... (Souriant.) On a besoin de forces dans le métier!... (Il lui verse un verre de porto et lui tend une assiette.) Un petit gâteau, ils sont excellents. Goûtez donc, ce sont des zizis.

MARCELLE.

Tiens, je ne connaissais pas. Des zizis, dites-vous?

ANDRÉ.

Oui, des zizis... z, i... z, i. Ça vient de chez Palmyre, c'est une renommée dans cette maison-là... ils les font comme des anges.

MARCELLE.

Le fait est que c'est exquis!

ANDRÉ, la bouche pleine.

N'est-ce pas? Ainsi, moi, qui ne mange jamais de gâteaux, j'avoue que pour les zizis, je fais une

exception... Oui, c'est le baron des Impairs qui m'a parlé de vous; il m'a dit : « Vous verrez, elle n'est pas très connue, mais vous m'en ferez des compliments. »

MARCELLE.

Le baron est trop indulgent; je ferai de mon mieux.

ANDRÉ.

Ce sera très bien. Mon Dieu, excusez-moi, il y a une question que je voudrais régler d'abord; elle est un peu... comment dirai-je?... matérielle, mais les affaires sont les affaires, et puis, j'aime mieux vous en parler tout de suite, comme cela nous en serons débarrassés. Des Impairs vous a sans doute dit, n'est-ce pas? ce que nous avions l'habitude de donner, au cercle, pour ces sortes de déplacements...

MARCELLE.

Oui, oui, il me l'a dit.

ANDRÉ.

Et cela vous convient?

MARCELLE.

Je vous en prie... et puis, pour moi, c'est moins une question d'argent qu'un moyen de me faire connaître.

ANDRÉ.

J'allais vous le dire. Oui, voilà comment ça c'est fait. Figurez-vous qu'à la suite du dernier scandale arrivé au cercle, aux Pieds-Nickelés... Ah! vous ne savez peut-être pas!... Oh! mon Dieu! c'est bien simple : c'est le petit de la Rochepurée, le vicomte de la Rochepurée... enfin Toutoum, si vous aimez mieux... Vous connaissez?

MARCELLE.

J'en ai entendu parler.

ANDRÉ.

Oui. Eh bien! Toutoum a été surpris en train de tri-

cher. Le baron ne vous l'a pas dit... Oh! il est très discret le baron, très délicat, et puis, il faut tout dire, c'est son neveu!... Ah! aujourd'hui, la noblesse!... Il y a joliment du vrai, allez, dans le prince d'Aurec, n'en déplaise aux mardistes. La noblesse et la bourgeoisie aussi, d'ailleurs!... Hein, cette nouvelle affaire des pompes funèbres de la Tunisie! Quel effondrement! quel scandale!... Toute la gauche compromise, la droite aussi, d'ailleurs... et le centre donc! C'est effrayant!... Pour en revenir au petit de la Roche-purée, on a essayé d'étouffer l'affaire... mais ça s'est ébruité au dehors, on ne sait comment... il y a toujours des gens pour avoir l'air renseigné, ou simplement pour le plaisir de faire un mot... bref, il y a eu des potins et discrédit sur le cercle qui n'est composé que de gens fort honorables... mais enfin voilà la troisième fois que ça arrive en deux ans. Alors notre président, le baron des Impairs, a eu l'idée d'organiser une fête pour redonner du prestige, du panache aux Pieds-Nickelés... Prenez donc encore un zizi?

MARCELLE.

Je vous remercie.

ANDRÉ.

Voyons...

Il chante : « Air des *Petits Chagrins.* »

Encore un zizi, veux-tu bien?
Un zizi qui n'engage à rien
Sans qu'on se touche.

Qu'est-ce que je disais donc?

MARCELLE.

Que le baron voulait redonner du panache aux Pieds-Nickelés.

ANDRÉ.

Ah oui!... Nous voulions d'abord avoir quelques sociétaires de la Comédie-Française; mais ils propo-

saient de jouer *L'Amour de l'Art* ou *Les Jurons de Cadillac.*

MARCELLE

C'est ce que nous appelons le répertoire extérieur?

ANDRÉ.

Précisément... mais nous n'avons pas voulu marcher...

MARCELLE.

Pour *L'Amour de l'Art.*

ANDRÉ.

Ni pour *Les Jurons de Cadillac.* Alors, notre président a eu la bonté de se souvenir que j'avais écrit dans le temps une petite pièce qui s'appelle : *Folle Entreprise*, un acte et en vers, et qui fut assez goûtée dans quelques maisons où on la joua. Mais ici, autre difficulté. J'avais songé à Cadet pour le rôle d'Henry et à Reichenberg pour le rôle de Berthe; mais Reichenberg était à Vienne (Autriche) et Cadet à Vienne (Isère). (Il se lève.) J'ai des petits drapeaux pour suivre la marche de la Comédie-Française à travers le monde, c'est mon petit jeu. (Il apporte près de Marcelle une petite table avec une carte et des petits drapeaux.) Ainsi, aujourd'hui, 26 février, je veux savoir où est mademoiselle Ludwig? Mademoiselle Jane Ludwig, drapeau rose, Arras; mademoiselle Ludwig est à Arras. Veux-je connaître où est M. Berr? Drapeau chocolat : Blois. M. Berr est à Blois... C'est charmant!

Il va reporter la petite table.

MARCELLE.

C'est très ingénieux!

ANDRÉ.

Alors, je me suis dit : je jouerai le rôle d'Henry, et des Impairs m'a dit : « Pour le rôle de la femme, j'ai votre affaire. » Et c'est alors qu'il vous a écrit. Savez-

vous votre rôle? c'est dans huit jours, c'est peut-être un peu court?

MARCELLE, se levant.

Oh! pour la mémoire, ça va très bien, ou du moins je crois que ça ira bien. Maintenant, le baron a dû vous dire que je n'ai jamais fait d'études pour être actrice... (Avec regret.) Je n'ai pas passé par le Conservatoire.

ANDRÉ, ravi.

Dieu soit loué! vous ne vibrerez pas.

MARCELLE.

C'est à la suite de circonstances tout à fait spéciales que j'ai embrassé la carrière d'artiste. Vous serez donc indulgent?

ANDRÉ.

Je n'en aurai pas besoin. Et puis vous allez me reposer des cabotines prétentieuses, exigeantes, jamais contentes de leur rôle, qui arrivent toujours en retard, surtout celles qui ont une voiture, avez-vous remarqué? qui n'apprennent pas le texte, notre texte! qui disent faux et auxquelles on ne peut faire d'observations. Vous aimez, vous, les observations?

MARCELLE.

Je les adore. Hé bien! si vous voulez, nous allons commencer.

ANDRÉ.

Où prenons-nous le public? (Montrant le fond de la scène.) là-bas?

MARCELLE, montrant le public.

Non! Là.

ANDRÉ.

Comme vous voudrez. (Désignant la porte du fond.) Vous entrez par là, sur la réplique... voyons... tra la la la la, il faut pour les comprendre avoir fait ses études.

MARCELLE.

Et qui fera la voix de Casimir, mon mari?

ANDRÉ.

C'est Jean... le fidèle Jean... mon domestique. Mais, avant de commencer, voulez-vous me permettre de vous poser une question?

MARCELLE.

Je vous en prie.

ANDRÉ.

C'est que vous ressemblez d'une façon extraordinaire à une personne que j'ai connue dans le temps... Madame de Serlys, Gabrielle de Serlys... Vous n'êtes pas sa sœur?

MARCELLE, se troublant.

Je ne saurais vous dire... je ne crois pas.

ANDRÉ.

Je vous demande pardon... je suis peut-être indiscret.

MARCELLE.

Oh! pas le moins du monde... au contraire. Quelle indiscrétion, voulez-vous qu'il y ait à me demander si je suis la sœur de cette madame de... comment dites-vous, Senlis?

ANDRÉ.

Serlys.

MARCELLE.

De cette madame de Serlys. (Petit silence.) Eh bien! si vous voulez, nous allons répéter *Folle Entreprise?*

ANDRÉ.

Quand vous voudrez... nous répétons seulement pour la mémoire... nous ne faisons pas les jeux de scène, du moins, nous ne faisons que ce qui est indispensable.

MARCELLE.

Il faut prévenir votre domestique que nous commençons.

ANDRÉ.

C'est inutile... Il écoute toujours à la porte : il le verra bien. Vous y êtes?

MARCELLE, dehors.

J'y suis.

ANDRÉ.

Je commence.

Il joue le rôle d'Henry dans *Folle Entreprise.*

Trois heures... elle est horriblement en retard;
Le rendez-vous était pour deux heures et quart,
C'est étonnant. Au fait je me trompe peut-être.

Il tire une lettre de sa poche et lit.

Mais non, deux heures et quart, c'est bien dans sa lettre.
Elle a peur... pourtant, il n'y a pas de danger :
Casimir! son mari, le pauvre, est en Alger,
Il s'occupe de la culture de la vigne
Et m'a confié sa femme comme au plus digne
De ses plus vieux amis... Il ne se doute point!...
Hier, j'ai reçu des raisins gros comme le poing :
Les maris ont parfois de ces sollicitudes;
Il faut, pour les comprendre, avoir fait ses études.

On frappe à la porte. André, toujours jouant le rôle d'Henry, va ouvrir à Marcelle jouant le rôle de Berthe dans *Folle Entreprise.*

ANDRÉ-HENRY.

Berthe, enfin vous voilà!

MARCELLE-BERTHE.

Je ne suis pas, je crois,
En avance.

ANDRÉ-HENRY.

Vous avez une heure vingt-trois
De retard.

MARCELLE-BERTHE.

Vous me parlez comme un chef de gare,
Henry!

ANDRÉ-HENRY.

Berthe, c'est la passion qui m'égare.
D'ailleurs, n'êtes-vous pas le train d'amour, le train
Tant attendu?

Il veut l'embrasser.

MARCELLE-BERTHE, effrayée.

Que faites-vous?

ANDRÉ-HENRY.

J'étreins le train...
Je suis la flamme et toi le vent, donc tu m'attises.

MARCELLE-BERTHE.

Henry, de grâce, mon ami, pas de bêtises!
D'abord, dites-moi vous.

ANDRÉ-HENRY.

Vous?

MARCELLE-BERTHE.

Oui, vous.

ANDRÉ-HENRY.

Eh bien! vous,
Vous m'attisez.

MARCELLE-BERTHE.

Mais non, Henry, nous sommes fous.

ANDRÉ-HENRY.

Je vous aime, si vous m'aimez, nous sommes sages,
Berthe, de nous aimer.

MARCELLE-BERTHE.

Croyez-vous aux présages?
Vous allez rire... vous êtes un esprit for..

En rêve, cette nuit, j'ai vu Casimir mort
D'une insolation!

ANDRÉ-HENRY.

Voulez-vous bien vous taire :
Apprenez que toujours on rêve le contraire
De la réalité; calmez donc votre effroi.

MARCELLE-BERTHE.

Le contraire! mais alors il est mort de froid!

ANDRÉ-HENRY, tâchant de la calmer.

Vous êtes une enfant.

MARCELLE-BERTHE.

Puis d'autres aventures...
Moi qui ne laisse jamais rien dans les voitures,
En venant ici, dans le treize-cent-vingt-neuf,
J'ai laissé mon encas, un bel encas tout neuf.
Casimir me l'avait donné.

ANDRÉ-HENRY.

Toujours cet homme!

MARCELLE-BERTHE.

Il avait coûté dix louis.

ANDRÉ-HENRY.

C'est une somme.
Enfin, vous avez le numéro du sapin.

MARCELLE-BERTHE.

Oui, mais le cocher peut me poser un lapin.
Pour comble de malheur, j'arrive à votre porte;
Je crois que l'on me suit dans l'escalier, et morte
De peur, je cours, je bute, et toc, sur les genoux

ANDRÉ-HENRY, se précipitant.

Vite, montrez-moi ça.

MARCELLE-BERTHE, très digne.

Henry, relevez-vous!
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage.

ANDRÉ-HENRY.

Sans doute. Enfin, vous voilà, c'est le principal.

MARCELLE-BERTHE, pleurant.

Mais je sais bien que ce que je fais est très mal.

ANDRÉ-HENRY.

Soyons gais!

MARCELLE-BERTHE.

Par ces présages, la Providence
Veut m'avertir que je commets une imprudence
Extrême, et je vous dis adieu, car je m'en vais.

ANDRÉ-HENRY.

Vous ne ferez pas ça.

MARCELLE-BERTHE.

Oh! mais si.

ANDRÉ-HENRY.

Très mauvais.

MARCELLE-BERTHE.

Alors quoi?...

ANDRÉ-HENRY.

Restez donc, vous êtes adorable.

Il la presse.

MARCELLE-BERTHE.

J'appelle!

ANDRÉ-HENRY, chevaleresque.

Me prenez-vous pour un misérable?
Et vous savez bien que chez moi vous n'avez rien
A craindre... des autres. Vous le savez. Hé bien!
Alors, permettez-moi d'ôter cette voilette
Qui me cache vos clairs yeux bleus où se reflète

D'une âme innocente et divine la candeur;
Otez votre chapeau qui cache la blondeur
Et les ors ondulés de vos cheveux de fée.

Il lui enlève son chapeau.

Aïe... l'épingle.

MARCELLE-BERTHE.

Vous m'avez toute décoiffée!

ANDRÉ, *ne jouant plus.*

J'en aurai le cœur net : c'est impossible... une telle ressemblance...

MARCELLE.

Mais...

ANDRÉ.

Je ne joue pas... nous ne répétons plus. Écoutez, je vous demande pardon, c'est plus fort que moi. Tout à l'heure, quand je vous ai demandé si vous n'étiez pas la sœur de madame de Serlys, vous m'avez dit que non... je vous ai crue; mais, pendant que nous jouions, j'étais tout près de vous et l'expression du regard, certaines inflexions de voix que j'ai retrouvées, mille choses enfin... encore à l'instant, quand vous avez enlevé votre voilette et votre chapeau... non, non, le doute n'est plus possible! En effet, vous n'aviez pas menti, vous n'êtes pas la sœur de madame de Serlys, mais madame de Serlys elle-même! Que vous ayez des raisons pour vous cacher, cela ne me regarde pas, je suis un galant homme, je ne veux rien savoir; mais, je vous en conjure, dites-moi que je ne me trompe pas et que vous êtes bien madame de Serlys... ou, sans ça, je sens que je vais devenir fou.

MARCELLE.

Qu'à cela ne tienne! Oui, je suis Gabrielle de Serlys... mais ne m'en demandez pas davantage, n'insistez pas, cela me serait odieux. Jouons, voulez-vous?

ANDRÉ.

C'est cela, répétons *Folle Entreprise.* Nous reprenons d'où nous en étions. Je crois que ça ira très bien. D'abord vous savez admirablement votre rôle.

MARCELLE.

J'ai une assez bonne mémoire, et puis je trouve que vos vers s'apprennent très facilement... ils sont naturels, c'est comme de la prose.

ANDRÉ.

C'est leur seul mérite; mais c'est vous surtout qui les rendez naturels... vous les dites simplement, sans prétention, comme ils doivent être dits... sans vibrer.

MARCELLE.

Nous reprenons, voulez-vous?

Reprenant le rôle de *Folle Entreprise.*

Vous m'avez toute décoiffée!

ANDRÉ-HENRY.

Mes efforts seront-ils couronnés de succès?

MARCELLE-BERTHE.

Je suis la femme de monsieur Morel.

ANDRÉ-HENRY.

Je sais...

Cela n'empêche pas.

MARCELLE-BERTHE.

Casimir est si tendre.

ANDRÉ-HENRY.

Je vous adore.

MARCELLE-BERTHE.

Chut!

ANDRÉ-HENRY.

Il ne peut rien entendre,

Voyons... Alger, c'est loin. A quoi bon parler bas;
Nous sommes enfin seuls! libres!

MARCELLE-BERTHE.

Je ne peux pas,
Je suis la femme de monsieur Morel.

ANDRÉ-HENRY.

Sans doute.

MARCELLE-BERTHE.

Vous me désirez, mais...

ANDRÉ-HENRY.

Mais?

MARCELLE-BERTHE.

L'amour, c'est pour tout
La vie, et votre désir n'est pas éternel.
Vous m'aimerez toujours?

ANDRÉ-HENRY, *à genoux.*

Oh oui! Berthe Morel.

Ne jouant plus.

Écoutez, madame, il faut me pardonner, (*Il se relève.*) mais l'émotion que j'éprouve n'est pas ordinaire. Je ne joue pas... nous ne répétons plus... nous reprendrons tout à l'heure, nous avons bien le temps. Vous ne vous souvenez pas du tout de moi, n'est-ce pas?

MARCELLE.

Pas du tout, et je me demande même d'où vous me connaissez.

ANDRÉ.

Et, pourtant, j'ai passé deux jours et deux nuits chez vous.

MARCELLE.

Chez moi?

ANDRÉ.

Oui, chez vous. Oh! ce n'est pas hier naturellement;

c'est il y a six ans. M. de Serlys, votre mari, qui avait à cette époque gagné baucoup d'argent au jeu, avait acheté, avec ses bénéfices, un château dans le Vivarais, un château appelé Mont-Loyal et que ses amis, entre eux, appelaient « La Poussette », je n'ai jamais su pourquoi. C'était au mois d'octobre : il y avait des chasses et j'ai fait partie de la deuxième fournée d'invités. J'avais été amené là par le grand Ribert, un bon ami à moi qui était un peu cousin de votre mari.

MARCELLE.

En effet, je crois me rappeler... attendez donc... Ribert? un grand brun... qui avait amené ses trente-sept chiens danois?

ANDRÉ.

Justement... Ce n'est pas banal.

MARCELLE.

Et qui imitait si bien tous les acteurs.

ANDRÉ.

Vous y êtes. En voilà un qui savait se rendre agréable dans une société! Il y avait là aussi la jolie madame de Surledo qui s'est fait surprendre dans le coffre à avoine avec le beau capitaine Famaleuil. Dieu! avons-nous ri! C'est cette fois-là encore que le petit Alvin qui chassait comme un braque a flanqué un coup de fusil dans l'aine à un paysan qui rabattait et qu'il lui a dit pour le consoler : « Mon vieux, t'as pas de veine... il n'y a ici que des douillards, des millionnaires, et c'est moi qui n'ai pas le sou qui t'ai envoyé ce pruneau-là! » Ah! c'était le bon temps!

MARCELLE.

Oui, c'était le bon temps!... Comment, il y a déjà six ans?

ANDRÉ.

Mais oui. Vous comprenez maintenant mon émotion

et combien je fus troublé, en vous retrouvant sous le nom de Marcelle Talmah, et venant chez moi répéter *Folle Entreprise.* A la suite de quelles circonstances?...

MARCELLE.

Vous m'aviez dit que vous ne m'interrogeriez pas, que vous ne chercheriez pas à savoir... je compte sur votre discrétion et votre courtoisie.

ANDRÉ, avec élan.

Et vous avez raison d'y compter! (D'un air potinier.) J'aurais bien voulu pourtant... enfin, une seule question, très simple : M. de Serlys est-il mort?

MARCELLE.

Non, il n'est pas mort. Mais je vous en prie, nous ne sommes pas ici pour nous amuser... jouons.

ANDRÉ.

Oui... jouons, il faut jouer. La vie est terrible, voyez-vous. Voulez-vous reprendre... votre dernière réplique, s'il vous plaît?

MARCELLE.

Où en étions-nous déjà? Je ne sais plus... je suis toute troublée.

ANDRÉ.

C'est absolument comme moi. Vous en étiez, je crois, à : Je suis la femme de monsieur Morel.

MARCELLE.

Oui, c'est cela...

Elle reprend le rôle de Berthe.

Vous m'aimerez toujours?

ANDRÉ-HENRY.

Oh! oui, Berthe Morel!

C'est pour toute la vie.

MARCELLE-BERTHE.

A combien de maîtresses
Avez-vous déjà dit ces paroles traîtresses?
Au bout de combien de temps, avez-vous cessé
De les aimer?

ANDRÉ-HENRY.

Toujours elles ont commencé.
Berthe, sous mes dehors froids de viveur sceptique,
Apprenez que je cache une âme poétique,
Un cœur embrasé sous des airs indifférents.
Hélas! on est entraîné par tant de courants,
A Paris... la vie... allez, ce n'est pas commode
D'être soi, de se livrer.

MARCELLE-BERTHE.

Pourquoi donc?

ANDRÉ-HENRY.

La mode,
Le monde, les amis, les affaires, le club.
On imite, on devient impersonnel et snob.
Et puis, il faut bien avoir l'air « mil huit cent trente »,
Et j'ai les deux tours à ma cravate amarante,
Avec le toupet de monsieur de Polignac,
Et des gilets à schall comme au temps de Balzac.
Sans quoi je me croirais déshonoré, madame;
J'ai l'habit d'un dandy, mais je n'en ai pas l'âme
Je me passerais fort bien de ces vêtements,

Il enlève sa jaquette et la jette à l'autre bout de l'atelier.
En bras de chemise :

Et je n'ai pas besoin de ces vains ornements.
Si vous vouliez me suivre en mon pays de rêve,
Nous irions nus, ainsi qu'un Adam et qu'une Ève.
Avec vous, cœur de mon cœur et chair de ma chair,
Je borne mon désir au petit trou pas cher;
A la maison avec jardin, douces allées
Ou la brise zézaye avec les azalées;
Grande pièce d'eau pour se promener, la nuit.

MARCELLE-BERTHE.

Vous nagez?

ANDRÉ-HENRY.

Comme un clair de lune.

MARCELLE-BERTHE.

Mais l'ennui!
Vous vous fatigueriez bientôt de ce régime,
Et moi, de votre ennui je serais la victime.
L'homme croit aimer... non, il cultive son Moi!

ANDRÉ-HENRY.

Mais mon amour sera la culture du Toi.
Berthe, vous me prenez donc pour un égotiste?
Je vous cultiverai, fleur aux yeux d'améthyste.
Je brûle d'une amour qu'on ne saurait nier,
Et j'aurai pour enseigne : « Au Galant Jardinier! ».

Il reste en suspens comme manquant de mémoire, ne jouant plus.

Qu'est-ce que je disais donc déjà? Vous voyez, je n'y suis plus... je perds complètement la mémoire; c'est votre faute, cela vient de ce que vous avez piqué ma curiosité au plus haut degré et que je ne peux plus penser à autre chose... il faut absolument que vous me racontiez votre histoire, car il y a une histoire... je sens que je ne peux rien faire sans ça.

MARCELLE.

Essayez tout de même.

ANDRÉ.

C'est inutile d'essayer, je vous dis que je ne pourrai pas.

MARCELLE.

Vous aviez dit que vous ne m'interrogeriez pas... vous aviez même donné votre parole.

ANDRÉ.

Je la retire. Elle est retirée... là, n'en parlons plus. Répondez-moi par oui ou par non, ne me dites que le strict nécessaire, mais répondez-moi, je vous en conjure. M. de Serlys n'est pas mort?

MARCELLE.

Non.

ANDRÉ.

Alors, il vit?

MARCELLE.

Oui.

ANDRÉ.

Mais il n'est plus votre mari?

MARCELLE.

Non.

ANDRÉ.

Vous avez divorcé?

MARCELLE.

Oui.

ANDRÉ.

Il vous trompait?

MARCELLE.

Indignement... jusque sous mon toit, avec la bonne.

ANDRÉ.

Le misérable! Alors?

MARCELLE.

Alors je l'ai quitté. Il m'avait épousée orpheline et sans fortune, mais ne voulant rien accepter de lui, pas même la pension que la loi m'accordait, je suis venue à Paris et j'étudie l'art dramatique pour gagner ma vie.

ANDRÉ.

Pauvre petite! Des enfants?

MARCELLE.

Pas d'enfants.

ANDRÉ.

Tant mieux. Et où est-il maintenant?

MARCELLE.

Casimir?

ANDRÉ.

Il s'appelle Casimir.

MARCELLE.

Oui.

ANDRÉ.

Comme dans *Folle Entreprise*. C'est drôle. Ce n'est qu'une coïncidence, mais elle est drôle. Eh bien! où est-il Casimir?

MARCELLE.

Maison de santé.

ANDRÉ.

Gâteux?

MARCELLE.

Fou.

ANDRÉ.

Fou?

MARCELLE.

Oui, quand j'ai déménagé, sa raison en a fait autant il paraît qu'il m'adorait.

ANDRÉ.

C'est toujours comme ça. Qu'est-ce qui le soigne?

MARCELLE.

Il est chez le docteur Noir.

ANDRÉ.

Excellente maison. Jolie vue sur le chemin de fer de ceinture. Ils sont très bien là... Méchant?

MARCELLE.

Il n'a qu'une idée, c'est de s'échapper pour me tuer.

ANDRÉ.

Camisole de force?

MARCELLE.

Camisole de force; ce qui n'empêche pas qu'il a déjà réussi une fois à s'échapper, et c'est par un hasard providentiel que j'ai réussi, moi, à lui échapper. Seulement, vous comprenez que je suis toujours dans des transes horribles, et que je mène une existence épouvantable.

ANDRÉ.

Pauvre petite femme. Je vous plains et je vous comprends, oui, je vous comprends : d'autant plus que votre histoire ressemble singulièrement à la mienne. Moi aussi, j'ai épousé une femme charmante, exquise; j'ai été forcé de divorcer, mais je ne dois m'en prendre qu'à moi.

MARCELLE.

Vous la trompiez?

ANDRÉ.

Non, c'est elle qui me trompait; mais c'était ma faute, parce que j'avais eu la maladresse d'introduire chez moi un garçon très séduisant et très dangereux. Nous ne nous quittions plus... moi qui déteste les cartes, j'avais appris deux ou trois jeux compliqués parce qu'il les aimait; tous les soirs je lui faisais sa partie de crapette, moi le mari! Le président m'a bien fait comprendre qu'on n'était pas imprudent à ce point-là, et le divorce a été prononcé contre moi.

MARCELLE.

es enfants?

ANDRÉ.

Pas d'enfants.

MARCELLE.

Tant mieux ! Et où est-elle maintenant ?

ANDRÉ.

Ma femme ? Je n'en sais rien. Elle a été bien punie d'ailleurs : ce garçon l'a abandonnée pour suivre une grande cocotte qu'il est en train de ruiner et qu'il quittera quand elle n'aura plus le sou. Il y a déjà deux femmes qui se sont tuées pour lui ; et pourtant tout le monde l'accueille, lui fait fête, lui tend la main, moi le premier... ah ! plus maintenant, non, plus maintenant, mais enfin je l'ai reçu comme un frère. Tenez, dernièrement encore, un de ses amis en mourant lui a légué la forte somme... il a fait immédiatement d'heureuses spéculations et mis sur la paille un tas de braves gens.

MARCELLE.

C'est un charmeur !

ANDRÉ.

Il est décoré. Ah ! la vie n'est pas drôle ! Jouons.

MARCELLE.

Oui, jouons. Où en étions-nous déjà ?

ANDRÉ.

Je reprends.

Reprenant le rôle de *Folle Entreprise*.

Je brûle d'une amour qu'on ne saurait nier,
Et j'aurai pour enseigne « Au Galant Jardinier ! »
Vous ne répondez pas ?

Il va chercher sa jaquette et la remet.

MARCELLE-BERTHE.

Mettez votre jaquette .
Sans doute vous croyez que je suis très coquette,
Et, pour être poli, vous me faites la cour.
Mais apprenez, mon cher, que j'ai beaucoup d'amour

Pour Casimir; lui seul a toute ma tendresse,
Je suis encor moins sa femme que sa maîtresse.
Ça vous ennuie?

ANDRÉ-HENRY.

Oh! non, du tout, allez, allez.

MARCELLE-BERTHE.

Avec Casimir, tous mes désirs sont comblés,
Il est toujours pour moi l'amant et non le maître,
Et je ne voudrais pas, en le trompant, le mettre
En somme dans un cas d'infériorité!
Casimir!

ANDRÉ, *ne jouant plus.*

Est-ce absurde! Chaque fois que vous prononcez ce nom, Casimir, figurez-vous que je pense à l'autre, au vrai mari, au fou! et, pour tout vous dire, je suis jaloux de cet homme qui avait un pareil trésor entre les mains et qui n'a pas su le garder. Je songe à tout ce que vous avez dû souffrir par lui; je le méprise, je le hais, ah! que je le hais! et si, en ce moment, je le tenais, je crois, ma parole d'honneur, que je le tuerais.

MARCELLE.

Vous êtes mille fois aimable. Vraiment vous vous intéressez à moi avec une chaleur, une chevalerie bien rare de nos jours.

ANDRÉ.

Ah! madame, ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'intéresse ainsi à vous. La première fois que je vous ai vue, vous avez fait sur moi une impression ineffaçable.

MARCELLE.

Vraiment?

ANDRÉ.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Mais, à cette époque-là, vous ne m'avez pas même remarqué;

j'étais perdu dans la foule des invités, et puis, moi, je suis un modeste, un timide, un inquiet.

MARCELLE.

Je vous remercie de cette affection que vous m'avez vouée depuis un si long temps, mais la déclaration que vous m'en faites subitement ne vient-elle pas un peu pour les besoins de la cause?

ANDRÉ.

Je ne comprends pas.

MARCELLE.

Mais si... après ce que je viens de vous raconter, vous vous dites, sans doute : « Tiens, tiens, femme divorcée... il y a peut-être quelque chose à faire... » C'est comme ça que l'on dit, n'est-ce pas?

ANDRÉ.

Oui, en parlant de femmes galantes et qu'on respecte peu; mais non pas lorsqu'il s'agit de femmes comme vous, honnêtes, honorables, de femmes du monde enfin...

MARCELLE.

Pourquoi vous en défendre? Vous seriez dans votre rôle absolument, et je ne saurais vous en vouloir.

ANDRÉ.

Non, non, je vous aimais déjà comme un fou, comme un enfant, et promettez-moi de ne pas rire...

MARCELLE.

Je vous le promets.

ANDRÉ.

Je vous avais fait des vers.

MARCELLE, *riant aux éclats.*

Ah! Ah! Ah!

ANDRÉ.

Vous riez??

MARCELLE.

Hi! Hi! Hi! Non, non, je ne ris pas. Ah! Ah! Ah! ne faites pas attention, c'est nerveux. Vous êtes fâché? Voyons, dites-les moi, vos vers.

ANDRÉ.

Je suis contrit. A quoi bon?

MARCELLE.

Je vous en supplie.

ANDRÉ.

Allons, puisque vous le désirez...

MARCELLE.

Et que vous en mourez d'envie.

ANDRÉ.

Vous serez obéie.

Se posant.

VISION

Souvent, oh! bien souvent, chère, tu m'apparais
Dans un vieux parc d'un vieux château du Vivarais.

S'excusant.

Je vous ai tutoyée, je n'ai pas mis : vous m'apparaissez, parce que ça n'aurait plus rimé avec Vivarais.

Il recommence.

Souvent, oh! bien souvent, chère, tu m'apparais
Dans un vieux parc d'un vieux château du Vivarais,
Et je te vois, suivant de très longues allées,
Où la brise zézaye avec les azalées.

MARCELLE.

Cela imite très bien la brise... il me semble que je l'entends.

ANDRÉ.

Habituellement, je mets une petite casquette pour dire ce vers-là, sans cela je m'enrhume.

MARCELLE.

Mais vous avez déjà employé ce vers-là dans *Folle Entreprise?*

ANDRÉ.

Parfaitement, je l'aime beaucoup ce vers-là, je le mets partout; c'est mon droit, du moment que ce sont mes vers à moi, j'en fais ce que je veux, je peux les mettre où bon me semble. (Vexé et bref.) Je reprends :

VISION

Souvent, oh! bien souvent, chère, tu m'apparais
Dans un vieux parc d'un vieux château du Vivarais,

Et je te vois, suivant de très longues allées,
Où la brise zézaye avec les azalées.

Il n'est pas encor nuit, mais il ne fait plus jour.
Silence... tout paraît recueilli pour l'Amour.

La rosée a perlé : c'est la terre qui pleure
De tendresse... Phœbé se lève... tout à l'heure,

Les Elfes vont danser sur les gazons tremblants,
Et toi, très allurale en tes vêtements blancs,

Dans les brouillards frileux du mauve crépuscule,
Tu m'apparais, ainsi qu'une Elfe majuscule.

D'un air modeste.

Voilà.

MARCELLE.

Ah! c'est divin, c'est exquis, c'est charmant... c'est très gentil.

ANDRÉ.

J'y ai mis toute mon âme, comme dans ce baiser.

Il l'embrasse.

MARCELLE.

Monsieur!

On frappe à la porte.

VOIX, au dehors.

Ouvrez... c'est moi, Casimir!

MARCELLE.

Casimir! nous sommes perdus!

ANDRÉ.

Qu'y a-t-il... vous jouez?

On frappe toujours.

MARCELLE, éperdue.

Non, je ne joue pas. Casimir, mon mari, le fou! Mon Dieu! mon Dieu!! mon Dieu!!!

On frappe toujours.

ANDRÉ.

Il s'est encore échappé.

LA VOIX.

Ouvrez donc, voyons... puisque c'est moi, Casimir.

MARCELLE.

Défendez-moi... que faire! mais que faire! Il va me tuer!

ANDRÉ.

Je ne vous abandonne pas. Il ne vous tuera pas... vous savez bien que chez moi vous n'avez rien à craindre... des autres.

Il court vers la porte.

MARCELLE.

Où allez-vous?

ANDRÉ, exalté.

Je vais fermer à clef.

On frappe toujours.

MARCELLE.

Ah! les forces m'abandonnent.

Elle s'évanouit.

ANDRÉ.

Horrible situation! j'en serai digne. (Il barricade la porte.) Elle est évanouie. Est-elle gentille! Berthe, Marcelle! Gabrielle! Talmah, Talmah, revenez à vous. Je ne sais plus comment l'appeler, elle a trois noms, c'est effrayant! madame, je vais l'appeler madame... Madame, revenez à vous... je suis là, je vous protège... Ah! de l'eau. (Il court chercher de l'eau et tamponne les tempes de Marcelle avec son mouchoir.) Elle grelotte... elle a froid. Si je pouvais lui passer son boléro. Où est-il son boléro. (Il va le prendre sur le fauteuil où il l'a posé quand Marcelle est arrivée.) Ah! le voilà! Olle! Olle! (Revenant près d'elle.) Je n'ai pas envie de rire pourtant.

Il lui met son boléro.

MARCELLE, ouvrant à demi les yeux.

Enfoncez-moi bien les manches.

Elle retombe évanouie.

ANDRÉ.

Elle pense à ses manches!... la force de l'habitude, c'est admirable! (Prêtant l'oreille.) Je n'entends plus rien... on l'aura rattrapé : je vais sonner Jean pour savoir ce qui s'est passé. (Il sonne.) Comment a-t-il pu entrer ici, ce Casimir? (Il sonne à nouveau.) Eh bien! viendra-t-il ce Jean? Je n'ai pas entendu sonner : ils sont joliment mal gardés chez le docteur Noir. Qu'est-ce qu'il fait, ce Jean? (Il sonne rageusement en appelant.) Jean! Jean! Jean!

JEAN, au dehors.

Mais je ne peux pas entrer chez monsieur ; la porte est fermée à clef !

ANDRÉ.

Ah ! c'est juste... que je suis bête ! (Il va ouvrir la porte.) Eh bien ! qu'est-ce que tout ce vacarme ?

JEAN.

C'est justement ce que j'allais demander à monsieur.

ANDRÉ.

Qui est venu tout à l'heure ?

JEAN.

Il n'est venu personne.

ANDRÉ.

Qui a crié : « Ouvrez, c'est moi... c'est Casimir. »

JEAN.

C'est moi qui ai crié.

ANDRÉ.

De quel droit avez-vous crié ?

JEAN.

Parce que c'est écrit là. (Il montre son manuscrit.) « Au moment où Henry embrasse Berthe, on entend une voix dans la coulisse. » Alors, j'ai vu monsieur qui embrassait madame, alors j'ai crié... et puis monsieur a fermé la porte à clef, alors j'ai pensé que monsieur voulait abuser de madame ; je n'ai pas insisté.

ANDRÉ.

C'est bien : vous êtes un brave garçon... allez-vous-en. C'est vrai, je n'y avais pas songé ; c'est dans la pièce, c'est dans *Folle Entreprise !* (Il répète en s'adressant à Marcelle.) C'est dans la pièce, c'est dans *Folle Entreprise*... c'est Jean, le fidèle Jean, qui criait derrière la porte.

MARCELLE.

Oui, oui, je sais, j'ai tout entendu.

ANDRÉ.

Vous n'avez plus peur?

MARCELLE.

Ah! quelle émotion... mais je vais mieux. Répétons, voulez-vous?

ANDRÉ.

Quel courage! elle songe à répéter, elle est en fer!!! Non, femme en fer, vous ne pouvez pas répéter dans ces conditions-là. Jean, le fidèle Jean va vous reconduire et, demain, j'aurai l'honneur de me présenter chez vous, pour vous faire une communication importante. Je viendrai en redingote, je n'en dirai pas plus.

MARCELLE, mettant une main sur son cœur.

En redingote! Je comprends!

ANDRÉ.

Oui, je vous aime et je désire que vous soyez ma femme.

MARCELLE.

Mais *Folle Entreprise?*

ANDRÉ.

Vous ne la jouerez pas.

MARCELLE.

C'est dommage!

ANDRÉ.

Ça n'a pas d'importance! C'est une pièce qui a été refusée six fois à l'Odéon, et toujours à cause du dénouement. Ça ne finissait pas. J'avais voulu sacrifier au goût du jour, et vous savez que, maintenant, c'est

la mode de ne plus finir; mais il y aura une réaction : vous verrez qu'on en reviendra au théâtre de Scribe... qui finissait, lui !

MARCELLE.

Ça vaut mieux.

ANDRÉ, avec le geste d'un spectateur qui remet son paletot.

Le spectateur s'en allait content; enfin, aujourd'hui, le hasard m'a fourni un dénouement auquel je m'arrête... ce n'est peut-être pas très scénique, mais c'est beaucoup plus humain.

RIDEAU.

ÉDUCATION DE PRINCE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois, sur le théâtre des *Variétés*, le 17 mars 1900 ;

Reprise sur le théâtre du *Vaudeville*, le 8 novembre 1906.

Copyright 1906 by Maurice Donnay.

PERSONNAGES

	Variétés.	Vaudeville.
	MM.	MM.
CERCLEUX.	BRASSEUR.	LOUIS GAUTHIER.
COMTE DE RONCEVAL. .	GUY.	LÉRAND.
PRINCE ALEXANDRE, dit SACHA.	ANDRÉ BRULÉ.	DEFREYN.
COLONEL BRAOULITCH. .		JOFFRE.
TROYBEMOLLES, mauvais plaisant	DUBROCA.	VICTOR BOUCHER.
MOITRINET, viveur. . . .	SIMON.	BARON fils.
GARDÈNE, peintre mondain	DEMEY.	AUSSOURD.
COURTOIS, docteur mondain	LAVALÉE.	CAMILLE BERT.
TRANSE, poète mondain.	PRINCE.	GEORGES BAUD.
GARAN, huissier	PETIT.	NICOLLE.
GAETAN, domestique. . .	COLIN.	VERTIN.
MOHAMMED, jeune Égyptien.	MESMAECKER.	CHOCOLAT fils.
	Mmes	Mmes
LA REINE DE SILISTRIE.	JEANNE GRANIER.	JEANNE GRANIER.
MADAME GARANTIE . . .		CÉCILE CARON.
RAYMONDE PERCY, demi-mondaine	ANDHRÉE MÉGARD.	MARVILLE.
CHOCHOTTE, demi-mondaine	LAVALLIÈRE.	JANE HELLER.
MARIETTE PRINTEMPS, demi-mondaine.	DIÉTERLE.	HARLAY.
YVONNE D'OSTENDE, demi-mondaine	DE LAGNY.	PAULE ANDRAL.
JULIA RADLER, demi-mondaine	DEMARSY.	DE MORNAND.
BLANCHE DE LIVRY, demi-mondaine	ANGÈLE.	WILFORD.
LUCIENNE VILLEDO, demi-mondaine	JANE YVON.	CHANTENAY.
ALBERTINE, femme de chambre.	BRUNEL.	JEANNE MARIE-LAURENT.

Les personnages de Braoulitch et de Madame Garantie furent ajoutés pour la reprise au théâtre du Vaudeville.

ÉDUCATION DE PRINCE

ACTE PREMIER

Le cabinet de travail de la reine de Silistrie. Aux murs, des panoplies d'armes balkaniques, des selles, des tabliers turcs, des guzlas, des nagaïkas, des balalaïkas. Un portrait en pied de Bojidar XXII, roi de Silistrie... deux ou trois meubles historiques. — Onze heures du matin, au mois de juin.

SCÈNE PREMIÈRE

GAETAN, MOHAMMED.

Gaëtan, quarante ans, beau domestique. Mohammed, treize ans, jeune Égyptien rapporté du Caire. Costume en drap bleu gansé de noir, ceinture de soie cerise et verte; fez, babouches jaunes.

GAETAN.

Bonjour, vieux Mohammed. Où donc est le courrier?

MOHAMMED.

Voilà le courrier.

GAETAN, parcourant les lettres.

Rien d'intéressant. Passe-moi donc le bloc-notes. (Mohammed lui tend le bloc-notes.) Voyons un peu ce que fait la reine aujourd'hui : dix heures, Gaufrette. Gaufrette?

Ah! oui... c'est la jument que Sa Majesté doit essayer ce matin; onze heures, René Cercleux... connais pas... deux heures, Auteuil; six heures, Doucet; huit heures, dîner Krawiolitch. Eh bien, elle ne sentira pas le renfermé, la patronne. Passe-moi donc une cigarette, dans le petit meuble. (Mohammed lui apporte la boîte, Gaëtan en prend une.) Remets-les... apporte-moi donc une allumette pendant que tu es debout.

Il allume.

MOHAMMED.

Ça va sentir la fumée.

GAETAN.

Je dirai que c'est toi.

MOHAMMED.

Pas beau ça, moussié, pas beau ça... mentir!

GAETAN.

Sauvage! Eh bien! tu ne t'ennuies plus, tu ne pleures plus, tu ne regrettes plus ton pays?

MOHAMMED.

Mieux manger ici, tu sais; mais plus travailler... et puis froid, beaucoup froid.

GAETAN.

Tu n'as pas mis ta boucle d'oreille, Mohammed : la reine va encore t'attraper, et ce sera bien fait. Pourquoi ne veux-tu pas la mettre, mal blanchi?

MOHAMMED.

Moi, pas esclave.

GAETAN.

Toi, pas esclave... passe-moi donc les journaux. (Mohammed lui passe les journaux, Gaetan déploie *Le Figaro* et lit.) « Choses de Silistrie. » Ah! Ah! voilà qui nous intéresse... il paraît que ça va mal là-bas, il y a eu du vilain à la Chambre des députés. Allons, bon... on sonne... pas moyen de lire son journal tranquillement. C'est sans

doute ce monsieur auquel Sa Majesté a donné rendez-vous pour onze heures. Tu le feras entrer ici, Mohammed... Tu veilleras à ce qu'il ne touche à rien... Après tout, on ne le connaît pas... Ferme donc ça, c'est plus prudent. (Il désigne le petit meuble aux cigarettes.) Attends, attends que j'en prenne encore une.

Il en prend plusieurs et sort. Mohammed ferme le petit meuble à clef. Cependant, Cercleux, qui est entré, lui frappe légèrement sur l'épaule.

SCÈNE II

CERCLEUX MOHAMMED.

CERCLEUX.

Dites-moi, mon ami, si, comme tout me porte à le croire, vous êtes un jeune domestique de couleur attaché au service de Sa Majesté la reine de Silistrie, prévenez donc votre auguste maîtresse que M. Cercleux est là. (Mohammed fait signe que oui.) Vous m'avez entendu?... Cercleux, René Cercleux. (Mohammed fait signe que oui.) Eh bien, alors, allez... Qu'est-ce que vous attendez? Il ne comprend pas le français... ou bien, c'est un muet, un eunuque peut-être; chaque peuple a ses usages. (Il va regarder le portrait accroché au mur et revient vers Mohammed.) Mais, jeune égyptiaque, si vous n'avez pas l'usage de la parole, vous avez celui de vos jambes... Allez porter ma carte à Sa Majesté.

Mohammed prend la carte et la pose sur la table, puis il tend les journaux à Cercleux.

MOHAMMED.

Sa Majesté, bois de Boulogne, à cheval... toi attendre, toi t'assire, toi lire les journaux.

CERCLEUX.

Comme tu voudras... (Il déplie *Le Figaro* et lit.) « Choses

de Silistrie. Un scandale épouvantable a éclaté hier à la Chambre des députés... » Tiens! tiens! Ces excellents Silistriens!

Il continue de lire; on entend dehors demander la porte; puis une voiture rentrant à l'hôtel; pas du cheval résonnant sous la voûte, etc., etc.; quelques secondes après, la reine entre... elle est en costume de cheval.

SCÈNE III

LA REINE, CERCLEUX, MOHAMMED.

LA REINE.

Je vous demande pardon, monsieur, je vous ai fait attendre. Oh! je suis contrariée vraiment. Vous m'excusez!

CERCLEUX.

Votre Majesté plaisante.

LA REINE.

A l'habitude, je suis plus exacte vraiment; mais, figurez-vous, j'ai eu des aventures extraordinaires. Je suis sortie ce matin, à neuf heures, pour essayer une jument, au Bois, et le marchand qui veut me la vendre me dit : « C'est une bête très douce, un enfant monterait dessus ». Je n'étais pas en selle depuis dix minutes, elle prend la peur et s'emballe. Réellement, si je n'ai pas été tuée, c'est que Dieu m'a protégée. Alors, je raconte au marchand. Devinez ce que l'audacieux me répond : « La bête est jeune, c'est de la gaieté, elle s'amuse ». Dites-moi quoi? De la gaieté! J'ai pensé assommer cet homme.

CERCLEUX.

Il n'aurait eu que ce qu'il méritait.

LA REINE.

N'est-ce pas? C'est donc ça qui m'a mise en retard; mais j'avais donné des instructions à Mohammed.

CERCLEUX.

Il les a suivies de point en point.

LA REINE.

Qu'est-ce que tu fais là, Mohammed? Ça t'intéresse ce que nous disons? (Mohammed rit.) Viens donc ici... plus près... Et ta boucle d'oreille?

MOHAMMED, avec aplomb.

Perdue!

LA REINE.

Non, tu ne l'as pas perdue, tu mens. Je parie que tu l'as encore dans ta poche.

MOHAMMED, avec moins d'assurance.

Perdue.

LA REINE

Approche. (Elle fouille dans la poche de Mohammed et en retire la boucle d'oreille.) Tiens! voilà comment elle est perdue. (Elle lui donne une gifle.) Ça t'apprendra à mentir.

MOHAMMED.

Moi, pas esclave.

LA REINE, à Cercleux.

Comprenez-vous qu'il ne veut pas mettre sa boucle d'oreille, parce que, dans son pays, c'est un signe de servitude... (A Mohammed.) Ah! Ah! tu ne veux pas avoir l'air d'un esclave; tu es déjà un socialiste. Va-t'en, chaque fois que je te verrai sans ta boucle d'oreille, tu seras à l'amende de dix sous.

MOHAMMED, marchandant.

Beaucoup trop dix sous... un sou.

LA REINE.

Entendez comme il me répond : voilà un scandale! Et c'est partout la même chose, les domestiques, les cochers de fiacre, c'est vraiment trop de république. Tu vas mettre ta boucle d'oreille tout de suite, Moham-

med, ou je te donne le fouet. (Mohammed met sa boucle d'oreille.) Va-t'en maintenant.

Mohammed sort en tirant la langue derrière la reine.

SCÈNE IV

LA REINE, CERCLEUX.

LA REINE, qui n'a pas vu le geste de Mohammed.

Il est gentil. Je vous demande pardon de cette petite scène.

CERCLEUX.

Elle était indispensable.

LA REINE.

Asseyez-vous, je vous en prie.

CERCLEUX.

Mais...

LA REINE.

Je ne m'assieds jamais, ne faites pas attention à l'étiquette. Moi, je parle en marchant, j'ai besoin de remuer... il faut que je me dépense, sans ça j'éclate! Asseyez-vous... fumez, je vous en prie.

CERCLEUX.

Non, merci.

LA REINE.

Moi, oui. (Elle allume une cigarette.) Avant de vous dire pourquoi je vous ai prié de venir, je dois vous mettre au courant de la situation. Vous avez sans doute entendu parler de mon époux, l'infortuné roi de Silistrie?

CERCLEUX.

Parfaitement : Bojidar XIV ou XXIII, je crois?

LA REINE.

Non, XXII, Bojidar XXII.

CERCLEUX.

Ah! XXII, que Votre Majesté veuille bien m'excuser, je n'ai pas la mémoire des chiffres.

LA REINE.

Moi non plus; mais XXII, les deux cocottes, c'est bien simple.

CERCLEUX.

En effet.

LA REINE.

Vous vous rappellerez, Bojidar XXII. Là, d'ailleurs, est son portrait par Chartran.

CERCLEUX.

Je l'ai admiré tout à l'heure. C'était un bel homme.

LA REINE.

Un bel homme, il faut le dire.

CERCLEUX.

Je le dis... et ses traits, chose fréquente d'ailleurs chez les souverains de la péninsule des Balkans, expriment un rare mélange d'intelligence, de finesse, d'énergie et de bonté.

LA REINE.

Vous avez absolument raison... mais comme vous avez deviné son caractère! sauf pour l'énergie; il n'en avait aucune... aucune. Mais, imaginez-vous l'homme le meilleur, le monarque le plus libéral... on l'avait surnommé le Père du peuple; quand un roi s'est attiré un tel surnom...

CERCLEUX.

Il est perdu... ça ne pardonne pas.

LA REINE.

Il avait donné aux Silistriens le suffrage universel...

ce fut sa perte et la leur, comme je vous l'expliquerai plus tard. Enfin, le roi accorda au peuple tant de libertés que la révolution éclata et Bojidar fut renversé, chassé... quelle ingratitude!

CERCLEUX.

J'ai entendu parler de ces tristes événements.

LA REINE.

Voilà dix ans de ça... dix ans... déjà!

CERCLEUX.

Comme le temps passe!

LA REINE.

Obligés de quitter notre patrie, nous vînmes à Paris... que faire?

CERCLEUX.

Évidemment.

LA REINE.

Le roi supporta sans philosophie cet exil. Il tomba dans un état de langueur incroyable et mourut au bout de dix-huit mois, me laissant veuve avec un jeune enfant qu'il avait eu de sa première femme, mon beau-fils par conséquent.

Gaëtan entre en ce moment poussant devant lui un petit bar roulant.

GAETAN, solennel.

Le cocktail de Sa Majesté.

Il prononce cock-taille.

LA REINE.

C'est bien. (Sur un geste de la reine, Gaëtan est sorti.) Vous avez entendu comme il prononce : cock-taille. Quelle épouvante! Je dois le renvoyer, n'est-ce pas?

CERCLEUX.

C'est intolérable! Pourtant, si Votre Majesté en est satisfaite sous d'autres rapports...

LA REINE.

Très satisfaite, c'est un excellent serviteur. Vous avez raison, je dois le garder. Vous permettez que je fasse le cocktail moi-même? C'est un soin que je ne laisse à personne; aucun domestique ne sait réellement préparer une boisson convenable. Voulez-vous faire cocktail avec moi?

CERCLEUX.

Je suis confus de tant de bonté... Votre Majesté est trop...

LA REINE.

Oui, beaucoup trop, il faut le dire; mais, que voulez-vous? Ici, sur la terre d'exil, l'étiquette est très... comment dites-vous, une chose qui signifie comme ça...

Geste.

CERCLEUX.

Élastique.

LA REINE.

Absolument, l'étiquette est en élastique. (Elle fait le cocktail.) Qu'est-ce que je vous disais?

CERCLEUX.

Que le roi, en mourant, vous laissait veuve avec un jeune enfant... Mais Votre Majesté va se fatiguer... si Elle voulait me permettre?...

LA REINE.

Savez-vous secouer? Tout est dans le secouement. Si on ne secoue pas assez, toute la glace ne fond pas : alors, c'est une horreur!

CERCLEUX.

Je ferai de mon mieux.

LA REINE.

Je continue à vous raconter, n'est-ce pas? Ça ne vous gêne pas : vous pouvez écouter et secouer?

CERCLEUX.

Pour moi, ce n'est qu'un jeu! Écouter en secouant ou secouer en écoutant, telle est ma devise.

LA REINE.

Dieu vous bénisse!

CERCLEUX, *à part.*

Je n'ai pas éternué.

LA REINE.

Le prince, mon beau-fils, qui avait sept ans lorsque la révolution éclata, est aujourd'hui un jeune homme de dix-sept ans. Il est très instruit : il connaît le latin, le grec, l'anglais, l'allemand, les mathématiques, il a passé par deux baccalauréats et, tandis qu'il apprenait l'escrime, l'équitation et les arts de la guerre, sous la direction du colonel Braoulitch, un autre homme éminent lui démontrait la science économique et politique. Je crois que la glace est fondue à présent.

CERCLEUX.

Elle doit l'être.

LA REINE.

Alors, vous pouvez verser. (*Cercleux verse le cocktail dans le verre que lui tend la reine.*) Versez pour vous, maintenant, et buvez... Ça me fera plaisir. Comment le trouvez-vous?

CERCLEUX.

Très bon... un peu fort.

LA REINE.

Un peu fort... réellement? (*Elle rit.*) C'est un mélange à moi : c'est tout simplement du whisky, du gingembre et de la poudre.

CERCLEUX.

Bravo!

LA REINE, *se versant un deuxième verre.*

Je vous disais donc que le prince avait travaillé sous

le direction d'un homme très éminent... Vous connaissez peut-être le comte de Ronceval?

CERCLEUX.

Je connais ce nom-là.

LA REINE.

C'est un vieux gentilhomme du Béarn qui, désespérant de voir jamais le roy, son roy, remonter sur le trône de la France, a passé sa vie à instruire des jeunes princes étrangers, à les préparer à ainsi dire pour la royauté, quand leurs peuples les rappelleront... C'est un Machiavel...

CERCLEUX.

In partibus. Combien a-t-il eu d'élèves reçus?

LA REINE.

Aucun, il faut le dire. C'est une vocation... il fait ça pour rien... c'est un original, vous le verrez tout à l'heure. Mais, si le comte de Ronceval a appris au prince Alexandre les moyens véritables comment il faut régner, en revanche, son élève ne connaît rien du monde : il est timide, un peu sauvage même; son intelligence est cultivée, mais il s'habille mal. Je voudrais qu'il soit très élégant... Et puis, ce que je vais vous dire est assez délicat : naturellement il ne connaît rien des femmes, vous comprenez?

CERCLEUX.

Très bien.

LA REINE.

Alors, je voudrais qu'il fût dirigé pour connaître les femmes.

CERCLEUX.

On ne les connaît jamais!

LA REINE.

Vous êtes un sceptique. Il faut que le prince devienne un mauvais sujet... c'est ça, un mauvais sujet... un

peu, pas trop, les peuples aiment ça, j'ai remarqué. Enfin, le prince doit faire la noce. Moi, je ne peux réellement pas le guider dans les mauvais lieux ; sans ça, je le ferais, je vous assure. Alors, j'ai pensé à vous.

CERCLEUX.

Ce choix m'honore.

LA REINE.

J'ai pris des renseignements sur vous, ils sont épouvantables.

CERCLEUX.

Oh !

LA REINE.

Ne protestez pas... j'aime mieux... mauvais, par conséquent bons... vous comprenez ?

CERCLEUX.

Non, pas du tout.

LA REINE.

Ça ne fait rien. Vous avez été renvoyé de trois lycées.

CERCLEUX.

C'est exact.

LA REINE.

Vous avez mené la vie d'un bâton de chaise.

CERCLEUX.

D'un bâton de chaise ? Je ne me serais pas beaucoup amusé.

LA REINE.

C'est une manière de parler.

CERCLEUX.

C'est bien comme ça que je le prends.

LA REINE.

Vous avez obtenu un conseil judiciaire.

CERCLEUX.

Je ne l'avais pas demandé.

LA REINE.

C'est donc plus méritoire de l'avoir obtenu. Vous avez eu cent bonnes fortunes, et, maintenant que je vous vois, ça ne m'étonne pas... ça ne m'étonne pas. Vous avez été marié deux fois et, deux fois, le divorce a été prononcé contre vous qui aviez tous les torts. Tout cela vous désigne à nos yeux pour achever l'éducation du prince, mon beau-fils... brigand!

CERCLEUX.

Votre Majesté me flatte infiniment; mais, malgré tous ces titres, je ne sais si je dois accepter une pareille responsabilité.

LA REINE.

Vous devez accepter.

CERCLEUX.

Je demande à réfléchir.

LA REINE.

Réfléchir quoi? Songez que, si le prince recouvre son royaume, vous serez comblé d'honneurs.

CERCLEUX.

Je n'y tiens pas.

LA REINE.

Vous entrerez dans l'Histoire.

CERCLEUX.

Je n'ai jamais pu l'apprendre, je ne mérite pas d'y entrer.

LA REINE.

Vous nous accompagnerez peut-être un jour là-bas... vous connaîtrez les Silistriennes... ce sont les Parisiennes de l'Orient.

CERCLEUX.

J'ai renoncé à l'amour.

LA REINE.

Vous serez colonel de mon régiment.

CERCLEUX.

Pour un maréchal des logis de dragons, l'avancement serait vertigineux.

LA REINE.

Vous serez chevalier de l'ordre de la Guzla.

CERCLEUX.

Entends la guzla, holà! Tous ces honneurs dont on veut me combler ne sauraient me séduire. J'hésite, je balance.

LA REINE.

Ne vous balancez pas trop longtemps : le prince peut être appelé à régner d'un moment à l'autre.

CERCLEUX.

Ça, je ne crois pas.

LA REINE.

Il faut le croire. C'est même un miracle qu'on n'ait pas encore fait la contre-révolution. Dites-moi quoi? En dix ans, savez-vous combien de ministères? Vingt-sept! Quelle épouvante! Et de scandales? Savez-vous combien de scandales?

CERCLEUX, *sans hésitation.*

Vingt-sept!

LA REINE.

Comment avez-vous deviné?...

CERCLEUX.

C'est enfantin... sous les régimes parlementaires, il faut compter un scandale au moins par ministère.

LA REINE, riant.

Vous êtes un comique.

CERCLEUX.

Un modeste observateur.

LA REINE.

Je ris; mais il y a là véritablement de quoi pleurer. Oui, vingt-sept gros scandales, sans compter les petits. Bref, il n'y a pas de temps à perdre. Il n'y a pas un jour qui ne soit marqué par quelque trouble. Tenez... encore ce matin. (Elle prend *Le Figaro* et lit.) « Choses de Silistrie. Un scandale épouvantable a éclaté hier à la Chambre : M. Glaucopis, le leader des socialistes, est monté à la tribune et, interpellant le gouvernement, a formellement accusé le président du Conseil et les autres ministres d'avoir trempé dans le pétrole. M. Mavroïnesco, le chef des modérés, lui a lancé son encrier à la tête, puis ses bottines. Tous les modérés ont imité son exemple. Bientôt, les députés se précipitèrent dans l'hémicycle et en vinrent aux mains. Le président agitait en vain sa sonnette. A la fin, ayant reçu un coup de pied dans l'estomac, il mit son chapeau et la séance fut levée, aux cris de : A bas les jouisseurs ! Le soir, les amis de l'ordre ont organisé une manifestation tumultueuse sur la place Nationale. Deux escadrons de Ckipetars ont chargé, sabre au clair, la foule qui se refermait derrière eux, en criant : Vivent les Ckipetars ! »

CERCLEUX.

Ils n'ont vraiment pas de rancune.

LA REINE.

Aucune. Les Silistriens commencent toujours par faire des émeutes pour s'amuser. Souvent ça tourne mal, parce que la police s'en mêle; autrement, ils renverseraient des ministères, des rois même, sans la moindre acrimonie.

CERCLEUX.

Ils s'amusent, quoi... C'est de la gaieté; c'est comme la jument que Votre Majesté a essayée tout à l'heure et qui a failli lui casser la figure. La vieille gaieté silistrienne... entends la guzla, holà!

LA REINE.

Il n'y a donc pas de temps à perdre. Voulez-vous guider le prince dans la noce... oui?

CERCLEUX.

J'ai depuis quelques instants une idée... Ce qui me déterminerait, c'est l'originalité de ces nouvelles fonctions. La mission qui m'est confiée est peut-être plus importante encore que Votre Majesté elle-même ne se l'imagine. Et puis, que suis-je? Un oisif, un inutile... je ne rends aucun service à mon pays... si, en achevant l'éducation du prince, je croyais, du moins, pouvoir être utile à la Silistrie...

LA REINE.

N'en doutez pas.

CERCLEUX.

Alors, j'accepte.

LA REINE.

Dieu vous bénisse!

CERCLEUX.

Merci. Éternuerais-je sans m'en apercevoir?

LA REINE.

Dieu vous bénisse d'accepter. Voulez-vous voir votre élève? Le plus tôt sera le mieux.

CERCLEUX.

Volontiers.

LA REINE.

Il prend sa dernière leçon avec le comte de Ronceval. Je vais le faire appeler. (Elle sonne, Gaëtan paraît.) Allez dire à Son Altesse et au comte de Ronceval que je les

prie de venir. Si le colonel Braoulitch est dans la maison, priez-le aussi de venir.

GAETAN.

Oui, Majesté.

Gaëtan est sorti.

CERCLEUX.

J'ai oublié de poser à Votre Majesté une question qui a bien son importance.

LA REINE

Posez donc.

CERCLEUX.

Combien Votre Majesté compte-t-elle donner à Son Altesse pour le nouveau genre d'existence.

LA REINE.

Ah! par exemple, je n'avais pas pensé à ça; non, je n'y avais pas pensé du tout... le comte de Ronceval fait l'éducation... (Geste.) comment dites-vous.

CERCLEUX.

A l'œil.

LA REINE.

A l'œil, il faut le dire.

CERCLEUX.

Oh! je ne parle pas pour moi... j'ai de quoi vivre... l'honneur me suffit. Mais avec son érudition et quelques bouquins, le comte de Ronceval pouvait s'en tirer, tandis que le nouveau genre d'existence que Son Altesse va mener nécessitera des frais.

LA REINE.

Que voulez-vous? Voilà dix ans que nous vivons sur notre capital, en attendant une restauration. Je donnerai au prince mille francs par mois. Dieu fera le reste.

CERCLEUX.

Avec son aide, Majesté, et des dettes, on peut toujours s'arranger.

Sur ces derniers mots, le prince Alexandre et le comte de Ronceval sont entrés.

SCÈNE V

LA REINE, CERCLEUX, LE PRINCE ALEXANDRE, M. DE RONCEVAL, puis BRAOULITCH.

LA REINE.

Je vous ai prié de venir, comte de Ronceval ; je tenais à vous présenter moi-même M. René Cercleux, qui veut bien se charger de compléter, sous certains rapports, l'éducation du prince Alexandre.

M. DE RONCEVAL, à Cercleux.

Enchanté, monsieur, de vous toucher la main.

CERCLEUX.

Monsieur, enchanté.

LA REINE, à son beau-fils.

Altesse, je vous présente votre nouveau professeur. (Le prince et Cercleux se serrent la main. Cependant Braoulitch est entré. La reine présente.) Le colonel Braoulitch, M. René Cercleux. (Les deux hommes se saluent.) Le comte de Ronceval a enseigné au prince la science politique et le colonel lui a enseigné l'art de la guerre.....

BRAOULITCH.

Beaucoup plus utile.

RONCEVAL.

Permettez, colonel.

BRAOULITCH.

Beaucoup plus utile, étant donné un roi qui doit conquérir son royaume.

RONCEVAL.

Laissez-moi vous faire observer...

LA REINE.

Messieurs, je vous en prie...

RONCEVAL, *s'inclinant.*

Majesté!

BRAOULITCH.

Chosko! chosko!

LA REINE.

M. René Cercleux dirigera Son Altesse pour connaître les femmes.

BRAOULITCH.

Dieu vous bénisse, Majesté... ces choses-là s'apprennent bien toutes seules, sans professeur... C'est comme pour nager, la meilleure leçon de natation est encore de vous flanquer mon gaillard à l'eau et qu'il se débrouille.

LA REINE.

Oui, oui, on sait que vous n'y allez pas par quatre chemins.

BRAOULITCH.

Il n'y en a pas quatre non plus. Ah! ah! ma première maîtresse... je la revois encore... C'était une certaine Dafinka... employée chez mon père à mettre du caviar dans des petits tonneaux. Je n'avais que quinze ans... mais, nom d'un esturgeon!... je lui ai fait deux jumeaux.

LA REINE.

C'est bon, Braoulitch, on ne vous demande pas tout ça... vous parlez pour ne rien dire.

BRAOULITCH.

Pour ne rien dire... deux jumeaux, Majesté.

LA REINE.

Pajalsta!

BRAOULITCH.

Chosko! chosko!

RONCEVAL, *à Cercleux.*

Je remets donc, monsieur, mon auguste élève entre vos mains : ma tâche est terminée, la vôtre commence. Si, pour fixer les idées, j'ose comparer Son Altesse à un jeune arbre, je puis dire qu'Elle a pris dans le terrain des sciences économiques et politiques des racines profondes et qu'elle élève déjà dans l'air des branches pleines de promesses.

BRAOULITCH.

Des racines, des branches. Ça ne vaut pas vingt mille hommes de bonnes troupes.

LA REINE.

Encore une fois, taisez-vous.

BRAOULITCH.

Chosko! chosko!

RONCEVAL.

Vous êtes appelé à diriger le prince de Silistrie dans des voies différentes; vous êtes appelé à lui donner une éducation mondaine; mais vous n'oublierez pas que votre élève est un futur roi et qu'il est marqué au front du sceau divin... Vous me le promettez, monsieur?

CERCLEUX.

Je vous le jure.

RONCEVAL, *au prince.*

Quant à vous, monseigneur, connaissez les femmes puisque telle est la volonté de Sa Majesté; mais, au sein des plaisirs, dans le tourbillon des fêtes, ayez toujours les yeux fixés vers l'Orient, où est votre royaume... cependant que j'irai moi-même là-bas échauffer le zèle de nos amis, nouer des intrigues, fomenter des troubles.

LA REINE.

Vous ferez ça ?

RONCEVAL.

Je le ferai... je pars tout à l'heure.

BRAOULITCH.

Je vous accompagnerai, Ronceval.

RONCEVAL.

Vous me gêneriez, colonel, avec votre caractère emporté... pour le gâchis préparatoire, il faut un organisateur...

BRAOULITCH.

Chosko ! chosko !

LA REINE.

Merci, comte, merci... notre reconnaissance...

RONCEVAL.

Trop heureux, Majesté, trop heureux... je n'ai plus que quelques mots à dire. Monseigneur, ceux qui veulent gagner les bonnes grâces d'un prince ont coutume de lui offrir ce qu'ils possèdent de plus rare, ou ce qu'ils croient être le plus de son goût, comme des pierres précieuses, des étoffes d'or, des chevaux et des armes d'un prix proportionné à la grandeur de ceux à qui ils en font hommage. Le désir que j'ai de me séparer de vous avec un gage de mon dévouement, ne m'a fait trouver parmi tout ce que je possède rien que j'estime davantage que la connaissance des actions des hommes célèbres, connaissance acquise par une longue expérience des temps modernes, et par la lecture des anciens. Les observations qu'il m'a été donné de faire, je les ai rassemblées dans ce petit volume que je vous dédie...

BRAOULITCH.

A quelle heure est votre train, Ronceval ?

RONCEVAL.

Ne vous occupez pas de ça... j'ai le temps. Vous ne

trouverez dans cet opuscule, monseigneur, ni un style brillant et pompeux, ni aucun de ces vains ornements dont les auteurs cherchent à embellir leurs ouvrages. Si le mien a le bonheur de vous intéresser, ce sera uniquement par l'importance du sujet et, peut-être aussi, pour la solidité des réflexions autant que pour la vérité des faits qui y sont rapportés.

LA REINE.

Comment vous remercier...

RONCEVAL, la coupant.

J'ose donc espérer que vous accueillerez ce faible hommage, en appréciant l'intention qui me fait vous l'offrir et que vous satisferez le désir ardent que j'ai de vous voir remplir avec éclat les hautes destinées auxquelles votre fortune et vos grandes qualités vous appellent.

Lorsque M. de Ronceval a commencé de parler, Cercleux le considère avec stupeur; puis il sourit... deux ou trois fois, même il se retourne pour rire tout à fait... il se défend contre le fou rire qui le gagne, mais c'est en vain : il est obligé à la fin de cacher sa figure dans son mouchoir, en tournant le dos au comte de Ronceval.

LA REINE.

Je vous remercie, monsieur de Ronceval, du cadeau réellement princier que vous voulez bien faire à Son Altesse...

BRAOULITCH.

Vous direz ce que vous voudrez, mais je prétends que vingt mille hommes de bonnes troupes...

LA REINE.

Ne trouvez-vous pas, monsieur Cercleux, que c'est une attention d'une délicatesse incroyable ? (Cercleux, sans se retourner, fait signe de la main qu'on le laisse et qu'il ne peut parler.) Qu'avez-vous, au nom du Père?... Il pleure, je crois.

RONCEVAL.

Cette cérémonie, bien simple pourtant, l'a touché sans doute.

LA REINE.

Elle était fort émouvante.

RONCEVAL.

Majesté, ce jeune homme a du cœur... le prince est en bonnes mains. Altesse, je vous dis adieu.

Il embrasse le prince

LA REINE.

Quoi? Adieu... Au revoir...

RONCEVAL.

Majesté, je ne vous reverrai pas avant longtemps, des mois, des années peut-être... je vais là-bas échauffer le zèle de nos amis, nouer des intrigues, fomenter des troubles.

LA REINE.

Échauffez donc, monsieur de Ronceval, nouez, fomentez... et Dieu vous garde!

Elle lui donne sa main à baiser.

BRAOULITCH.

Je vous accompagne, Ronceval.

RONCEVAL.

Non, mon bon ami, laissez-moi prendre les devants... je vais pour intriguer, vous viendrez pour combattre.

BRAOULITCH.

Je vous accompagne jusqu'à la gare.

RONCEVAL, à Cercleux.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer.

LA REINE.

Monsieur Cercleux!

RONCEVAL.

Laissez-le, laissez-le... venez-vous, Braoulitch?

Il sort avec le prince.

BRAOULITCH.

Je vous suis.

Il vient pour prendre congé de la reine.

LA REINE.

Tu vas encore te griser... toutes les occasions te sont bonnes.

BRAOULITCH.

Majesté, le nouveau précepteur ne me plaît pas... il a l'air de se moquer du monde.

LA REINE.

Tiens-toi tranquille, et mêle-toi de ce qui te regarde. Oubiraïl tschortt!

BRAOULITCH.

Chosko! chosko!

Il sort.

SCÈNE VI

LA REINE, CERCLEUX, puis LE PRINCE.

CERCLEUX.

Il est parti, Machiavel?

LA REINE.

Pleuriez-vous réellement?... vous avez de grosses larmes.

CERCLEUX.

Je vous demande pardon... c'est absurde de rire comme ça... je n'ai pas pu m'en empêcher.

LA REINE.

Quoi! vous riez? Que trouvez-vous de drôle dans tout cela?

CERCLEUX.

Tout, Majesté, ces gens sont extraordinaires... vous y êtes habituée... vous n'y faites pas attention, mais cet homme avec son petit livre et ce colonel qui répète sans cesse : chosko... chosko... avec un air furieux...

LA REINE.

C'est vrai... vous ne savez pas... c'est un mot silistrien, un mot énergique, militaire.

CERCLEUX.

Mais qu'est-ce qu'il signifie ?

LA REINE.

Comment vous dire... il signifie qu'il vaut mieux mourir que de se rendre... vous comprenez ?

CERCLEUX.

Très bien... Un général fameux a exprimé la même idée en français, sous une forme également elliptique.

Cependant le prince est rentré.

LA REINE.

Mais je vous laisse avec votre élève : vous devez faire connaissance.

Elle sort.

SCÈNE VII

LE PRINCE, CERCLEUX.

CERCLEUX.

Monseigneur, vous venez de prendre votre première leçon d'irrévérence, sachez en profiter. Maintenant, soyons sérieux. J'ai laissé parler ce vieillard sans l'interrompre; d'ailleurs, j'en aurais été incapable; mais

je dois vous tenir un tout autre langage. Je suis chargé de vous apprendre la vie... la vie, rien que ça! A Paris, par les temps que nous traversons, ça coûte cher, et nous disposons de sommes fort modestes.

LE PRINCE.

Je croyais que nous étions riches.

CERCLEUX.

Ça ne me fait pas cet effet-là. Il faut pourtant que vous teniez un rang honorable dans la haute noce parisienne, et voici le problème qui se pose : étant donné un prince, lui faire mener une existence princière, ce qui serait la chose la plus aisée du monde si votre père, au lieu d'être roi de la Silistrie, avait été roi du sucre, du caoutchouc ou de la fécule.

LE PRINCE.

Comment faire?

CERCLEUX.

Il faut nous occuper au plus tôt d'une installation... vous ne pouvez pas rester ici... vous devez d'abord être chez vous. La reine m'a dit qu'il n'y avait pas de temps à perdre; nous chercherons cet après-midi un atelier.

LE PRINCE.

Un atelier... de quoi?

CERCLEUX.

De peinture... enfin, un atelier.

LE PRINCE.

Mais je ne peins pas, je ne suis pas artiste.

CERCLEUX.

Raison de plus : avec un atelier, vous aurez l'air de vous occuper d'art, ce qui n'est pas mauvais pour un prince sans travail. Vous aurez toujours, dans cet atelier, sur un chevalet de bataille, quelques études de paysages ou de têtes... Je vous recommanderai un de

mes amis, un garçon très intéressant qui a la spécialité de faire des ébauches de chefs-d'œuvre pour gens du monde.

LE PRINCE.

Il a du talent, votre ami?

CERCLEUX.

Je crois bien... du talent... c'est quelqu'un... il n'est pas maladroit... il connaît son affaire.

LE PRINCE.

Pourquoi fait-il ce métier-là, alors? Il me semble qu'à sa place j'aimerais mieux faire des tableaux que je signerais.

CERCLEUX.

Ah! voilà... lui aussi, aimerait mieux... mais il n'a du talent que pour ébaucher... il ne peut pas finir... ça, il ne faut pas le lui demander.

LE PRINCE.

Soyez tranquille, je ne lui en parlerai même pas.

CERCLEUX.

Maintenant, passons au personnel. Pour commencer, vous n'avez pas besoin de plus d'un domestique et demi.

LE PRINCE.

Qu'entendez-vous par ces paroles?

CERCLEUX.

Par ces paroles, j'entends un valet de chambre admirablement stylé... le style, c'est le valet de chambre... et un groom, par exemple ce jeune Égyptien que j'ai vu tout à l'heure.

LE PRINCE.

Mohammed?

CERCLEUX.

Oui... Mohammed... je pense que la reine voudra bien nous le donner.

LE PRINCE.

C'est une excellente idée.

CERCLEUX.

Il faudra aussi que je vous mène chez un tailleur... vous n'êtes pas habillé.

LE PRINCE.

Comment ça?...

CERCLEUX.

J'entends bien... vous êtes vêtu, mais vous n'êtes pas habillé : ce petit complet est d'une couleur choquante, il va mal, c'est de la confection. Plus vous irez, plus vous devrez vous rapprocher de la façon impeccable dont ils s'habillent en Angleterre. J'espère même que, dans très peu de temps, vous serez tout à fait ridicule. Mais, en pareille matière, il ne faut pas craindre d'être ridicule et rappelez-vous ce mot bien français du jeune duc de Fontenoy : « Ça m'est égal d'avoir l'air bête, pourvu que j'aie le chic anglais. »

LE PRINCE.

A-t-il vraiment dit cela? Vous ne vous moquez pas un peu de moi?

CERCLEUX.

Oh! pas le moins du monde, monseigneur... Seulement, je n'ai pas la même manière que M. de Ronceval, et d'ailleurs, mon enseignement n'est pas le même. Pour moi, à l'heure présente, il s'agit moins de bouffonner, que de frapper fortement votre imagination. Ah! j'aurai beaucoup de choses à vous dire sur la toilette, le linge, la chaussure... vous n'en avez pas la moindre idée. Vous parlerai-je de la cravate qui, non seulement doit s'adapter aux milieux, aux circonstances, mais qui doit être, en quelque sorte, le miroir de l'âme, refléter les sentiments les plus subtils... de la cravate qui sera tour à tour mélancolique, attendrie, ironique, désabusée, enjouée, timide, pressante, provocante... insignifiante, jamais!

LE PRINCE.

C'est difficile tout ça.

CERCLEUX, lyrique.

Que direz-vous donc, quand nous arriverons au chapitre des chapeaux et que nous parlerons du chapeau de soie qui doit jeter des éclairs, comme un sabre! Ah! monseigneur, si vous sortez avec une femme et qu'elle ne puisse pas, ayant oublié sa petite glace, arranger ses cheveux, se mettre de la poudre, en un mot faire un raccord devant votre chapeau, alors, autant valait rester chez vous, car vous aurez *un* chapeau; mais vous n'aurez pas *le* chapeau! (Il prend son chapeau et le présente au prince.) Tenez, monseigneur, regardez-vous là-dedans.

LE PRINCE.

C'est admirable!

CERCLEUX.

Quelquefois, je m'amuse à me coiffer devant mon chapeau, comme cet amiral qui, dans son canot, se rasait devant les plaques de son cuirassé.

LE PRINCE.

C'est incroyable! Comment arrivez-vous à un tel résultat?

CERCLEUX.

Oh! c'est un secret, un tour de main... c'est un mélange... c'est en le frottant moi-même avec une certaine étoffe que je vous dirai et dont j'ai constaté les vertus, après en avoir essayé plus de cent.

LE PRINCE.

Quelle patience!

CERCLEUX.

Ah! dame, il faut du temps et de l'observation. C'est comme pour le pli.

LE PRINCE.

Quel pli?

CERCLEUX.

Le pli du pantalon... vous avez dû remarquer que j'ai un pli à chaque jambe de mon pantalon.

LE PRINCE.

En effet, mais à quoi ça sert-il?

CERCLEUX.

A rien, absolument à rien, seulement, c'est chic. On dit de moi que j'ai le pli... et savez-vous comment je l'obtiens?

LE PRINCE.

En le pliant.

CERCLEUX.

Il y a aussi les extenseurs, à ce compte-là; mais alors le pli est raide et cassant... cela n'a pas d'âme. Non, chaque soir, avant de me coucher, j'étends mon pantalon par t erre, sur le tapis de mon cabinet de toilette et je pose dessus, devinez quoi?

LE PRINCE.

Je ne sais pas, moi... des livres.

CERCLEUX.

Précisément, mais quels livres?

LE PRINCE.

Ah! ça... n'importe lesquels, je suppose.

CERCLEUX.

Le dictionnaire de Larousse. Mais pourquoi ce dictionnaire-là et non un autre? Parce que je le connais, je l'ai manié et que, selon le degré de fatigue du vêtement, la plus ou moins grande souplesse du drap, je varie le nombre des volumes de cette admirable encyclopédie, de façon à avoir toujours le même pli, en un mot, mon pli à moi...

LE PRINCE.

M. de Ronceval me disait qu'un homme n'avait

pas besoin d'être recherché dans sa mise, pourvu qu'il fût intelligent et travailleur.

CERCLEUX.

M. de Ronceval était très coupable : c'est avec de tels principes qu'on fausse les idées des jeunes gens.

LE PRINCE.

Je commence à comprendre que j'ai perdu dix ans de ma vie.

CERCLEUX.

Mais en voilà assez pour aujourd'hui, je craindrais de vous fatiguer.

LE PRINCE.

Je ne suis pas fatigué du tout, et cette première leçon me paraît très agréable.

CERCLEUX.

Votre Altesse est trop indulgente; je n'ai pas l'intention de vous faire un cours, mais de vous meubler l'esprit et de vous donner sujet de réfléchir, par de familières causeries comme celle-ci, tantôt au Bois, tantôt aux courses, au théâtre, dans le monde, un peu partout. A ce propos, je dois vous dire que dans certaines maisons où la reine m'a prié de vous conduire, un trop grand cérémonial pourrait surprendre et même prêterait à rire. Je ne peux pas toujours vous appeler monseigneur ou Votre Altesse. N'avez-vous pas un petit nom dont on vous appelle dans l'intimité?

LE PRINCE.

On m'appelle Sacha... c'est un diminutif d'Alexandre.

CERCLEUX.

Sacha, c'est très gentil... vous serez bientôt connu sous le nom de Sacha.

Sur ces derniers mots, la reine est rentrée,

SCÈNE VIII

CERCLEUX, LE PRINCE, LA REINE.

LA REINE.

Eh bien! monsieur Cercleux, comment trouvez-vous votre élève?

CERCLEUX.

Je crois, Majesté, que nous nous entendrons à merveille.

LA REINE.

Dieu soit loué! Laissez-nous seuls, Sacha, je dois causer avec votre professeur.

LE PRINCE.

Au revoir, monsieur.

CERCLEUX.

Au revoir, monseigneur. Au fait, quand reverrai-je Votre Altesse?

LE PRINCE.

Mais ne devez-vous pas me mener tantôt visiter un atelier, puis chez un tailleur?

CERCLEUX.

C'est juste, auguste... prince.

Le prince est sorti.

SCÈNE IX

LA REINE, CERCLEUX.

LE PRINCE.

Le trouvez-vous réellement intelligent?

CERCLEUX.

Monseigneur a l'esprit très ouvert, mais il a tout à apprendre.

LA REINE.

Il sera un joli roi, vous ne pensez pas?

CERCLEUX.

Si, si, tout à fait un joli roi.

LA REINE.

Ah! dites-moi quoi, mon cher Cercleux? J'ai beaucoup réfléchi... je vous ai averti, je crois, que le prince était un vierge... Vous souriez? Comment faut-il dire? Si je dis mal, vous devez me reprendre. J'écris pourtant bien le français, je ne sais pas pourquoi je le parle en faute. C'est comme souvent, avec la plus grande facilité du monde, je dis des choses qu'il ne faut pas dire, des choses énormes, sans le savoir, je vous jure, puisque je ne suis même pas rouge... Alors, vous devez aussi me reprendre : c'est réellement un service à me rendre. Qu'est-ce que je disais? Ah! oui, que le prince est un vierge.

CERCLEUX.

J'aime mieux ça que s'il avait déjà chanté : il aurait pu être mal commencé.

LA REINE.

Chanté? Ah! Oui... Oh!... vous avez beaucoup d'esprit... d'esprit parisien.. Vous êtes de Paris?

CERCLEUX.

Non, de Dijon.

LA REINE.

Ça ne fait rien. J'ai beaucoup réfléchi : oui, je me préoccupe beaucoup de ces choses. Vous comprenez, je ne voudrais pas que le prince montât sur le trône dans cet état-là... C'est d'abord ridicule et puis j'ai la superstition que ça lui porterait malheur. Si mon mari, l'infortuné Bojidar, est mort en exil, c'est parce qu'il était monté comme ça sur le trône... ne pensez-vous pas aussi?

CERCLEUX.

C'est très possible.

LA REINE.

Je vous assure. Alors, il faut que le prince ait une maîtresse... sans ça, je ne suis pas tranquille. Que voulez-vous, je suis superstitieuse.

CERCLEUX.

Mais, ce soir même, si Votre Majesté le désire.

LA REINE.

Non, pas ce soir, entendez-moi bien, c'est trop vite : je pense que la première fois est aussi importante pour un jeune homme que pour une jeune fille.

CERCLEUX.

Plus importante, peut-être.

LA REINE.

Dites-vous comme moi parce que je suis la reine, ou si vous pensez réellement aussi.

CERCLEUX.

Je pense réellement aussi.

LA REINE.

Oui, l'idée qu'un jeune homme se fait de l'amour et de la femme dépend aussi de la première fois. Je suis donc très soucieuse quelle sera la première maîtresse du prince. Alors, tous ces temps-ci, aux courses, aux Acacias, au sentier de la Vertu, j'ai attentivement examiné les grues... c'est comme ça qu'on dit.

CERCLEUX.

On dit aussi ces demoiselles.

LA REINE.

Si vous voulez; j'ai examiné ces demoiselles grues.

CERCLEUX.

Cet examen leur a-t-il été favorable?

LA REINE.

Terrible... je les déteste... elles ont toutes l'air commun, bête et cruel.

CERCLEUX.

Votre Majesté est sévère, il y en a de charmantes.

LA REINE.

Très peu, je vous assure. D'ailleurs, les hommes ne voient pas la même chose que les femmes.

CERCLEUX.

Heureusement pour les femmes.

LA REINE.

Oui, heureusement. Enfin, j'en ai remarqué une qui m'a beaucoup plu, réellement. Elle est très jolie et elle a l'air d'une bonne personne. On m'a dit son nom; mais je ne me le rappelle plus. Elle conduit elle-même un boggy à roues jaunes, avec un caniche café au lait à côté d'elle, et un trotteur alezan qui file comme une flèche.

CERCLEUX.

Je vois qui vous voulez dire... C'est Raymonde Percy.

LA REINE.

Absolument... Raymonde Percy... Ah! la belle bête... je pense au cheval... mais la femme aussi est jolie.

CERCLEUX.

J't'écoute... (Se reprenant.) j'écoute Votre Majeste.

LA REINE.

Certainement, vous m'écoutez... elle a beaucoup de « viens ici ». Chaque fois que je la rencontre, comme je la regarde avec bienveillance, elle me sourit avec bonté. Je voudrais que le prince la connaisse. Mais pensez-vous que c'est une femme pour un commençant? Je veux dire, elle n'est pas une rosse?

CERCLEUX.

Raymonde?...Oh! pas du tout...C'est une femme très sentimentale; elle fait son métier, évidemment... ça ne l'empêche pas d'être très petite fleur bleue.

LE REINE.

Vous la connaissez?

CERCLEUX.

Très bien.

LA REINE.

Alors, vous pouvez la présenter au prince?

CERCLEUX.

Rien de plus facile... elle sera enchantée.

LA REINE.

Ça me fait plaisir... ça me fait plaisir que Percy ait la fleur bleue... oui, mais comprenez-moi bien, je ne voudrais pas que le prince eût une aventure banale... Je voudrais qu'il fût aimé d'une façon romanesque... comme j'ai aimé le roi Bojidar. Vous connaissez comment j'ai aimé Bojidar?

CERCLEUX.

Non, Majesté.

LA REINE.

En ce cas, je dois vous raconter, parce que c'est réellement original. Quand le roi Bojidar perdit sa première femme, il eut une grande douleur et tomba dans une si effrayante maladie noire que les médecins lui conseillèrent de voyager pour se distraire. Il se mit donc à parcourir l'Europe avec un aide de camp. Un soir que je chantais *Carmen* au théâtre de Prague, ils entrèrent. Ah! monsieur, c'est bien vrai que l'amour est enfant de Bohême! Il faut vous dire qu'à Prague le public m'aimait beaucoup; il me traitait en enfant gâtée et me passait toutes mes fantaisies... toutes... vous ne pouvez pas vous faire une idée. Vous n'avez pas en France ce culte pour les actrices chanteuses.

CERCLEUX.

Pourtant, nous leur tolérons bien des petites choses.

LA REINE.

Donc, ce soir-là, le roi était dans une petite baignoire, sur la scène... je ne savais pas que c'était le roi, puisqu'il voyageait incognito, mais je l'avais remarqué, parce qu'il était réellement un bel homme... d'ailleurs, là est son portrait par Chartran. Alors, au moment, vous savez, où je dois jeter une fleur à ce nigaud de don José qui est en train d'arranger son épinglette, j'ai jeté au roi la fleur que je tenais dans ma bouche. Dites-moi quoi? Il l'a reçue en plein dans l'œil.

CERCLEUX.

Heureux monarque!

LA REINE.

A l'entr'acte suivant, il se fit présenter sous un faux nom, et ce n'est que le lendemain matin que je vis qu'il avait une couronne... sur sa tabatière... il me nomma comtesse de Razgrad et, un mois après, il m'épousait : c'est donc romanesque.

CERCLEUX.

Tout à fait.

LA REINE.

Je voudrais ça pour le prince.

CERCLEUX.

Oui, vous voudriez une femme qui eût un béguin pour lui.

LA REINE.

Qu'est-ce que béguin? Petit bonnet?

CERCLEUX.

Non, petite passion.

LA REINE.

C'est ça, un béguin... Je voudrais ça pour le prince... un béguin... vous avez connu beaucoup de femmes?

CERCLEUX.

Quelques-unes.

LA REINE.

Racontez-moi.

CERCLEUX.

Ce serait bien long.

LA REINE.

Je ne vous demande pas de raconter toutes; mais une seule... la première.

CERCLEUX.

Oh! ça n'est pas très intéressant.

LA REINE.

Vous devez me raconter... je suis très curieuse de ces choses, réellement. Moi, je vous ai bien raconté comment j'ai connu Bojidar, je ne me suis pas fait prier... si vous ne voulez pas, je serai contrariée, fâchée même.

CERCLEUX.

Oh! qu'à cela ne tienne, Majesté!

LA REINE.

Mais, vous savez... avec tous les détails.

CERCLEUX.

Je dois avertir Votre Majesté que ce qui m'est arrivé est tellement extraordinaire... c'est à peine croyable.

LA REINE.

Oh! tant mieux... il me vient de l'eau dans la bouche. Quel âge aviez-vous d'abord?

CERCLEUX, résolument.

Douze ans et demi.

LA REINE.

Oh! quelle épouvante! Quand je pense qu'à cet âge, le prince, si innocent, aurait pu... Ah! mon pauvre petit Sacha... Vous aviez douze ans et demi?...

CERCLEUX.

J'ai de qui tenir : ma mère, il faut que vous le sachiez, était créole, nature pleine d'expansion, dirai-je, coloniale, et mon père était un Bourguignon salé; à quatre-vingts ans, mon grand-père remplissait encore ses devoirs conjugaux envers ma grand'mère et même la trompait. Voilà comment on est dans la famille.

LA REINE.

C'est très noble!

CERCLEUX.

A l'époque dont je vous parle, j'étais interne au lycée Henri IV... j'avais pour correspondants des amis de ma mère, des créoles, des gens de la Réunion qui réunissaient chez eux, tous les dimanches, un tas de petites filles avec leurs parents. Mais ces jeunes personnes, bien que fort précoces, ne me disaient pas grand' chose et, comme il arrive d'ordinaire à cet âge, je devins éperdument amoureux de la mère de l'une d'elles.

LA REINE.

Elle était jolie?

CERCLEUX.

Très jolie... C'était une femme longue, mince, avec des yeux bleus et des cheveux noirs comme la nuit.

LA REINE.

Comment s'appelait-elle?

CERCLEUX.

Dolorès... Je lui écrivais des vers.

LA REINE.

Vous êtes un poète?

CERCLEUX.

Hélas! non... je copiais des poésies dans une anthologie.

LA REINE.

Je n'aime pas beaucoup que vous avez fait ça.

CERCLEUX.

Moi non plus... mais j'avais douze ans.

LA REINE.

C'est vrai... et alors?

CERCLEUX.

Ce jeu ne déplaisait pas autrement à Dolorès. Un dimanche, elle demanda à mes correspondants de me confier à elle. J'arrive donc le matin chez cette femme : elle me fait entrer dans son cabinet de toilette, me prend sur ses genoux, me fait mille caresses et, finalement, enlève son peignoir sous lequel elle était toute nue.

LA REINE.

Oh! quelle impudeur! Ce n'est pas possible. Alors, qu'avez-vous fait?

CERCLEUX.

Rien.

LA REINE.

Rien?

CERCLEUX.

Rien... j'ai eu des scrupules. Avant de me juger, apprenez, Majesté, que le mari de Dolorès était aussi élève d'Henri IV.

LA REINE.

En même temps que vous?

CERCLEUX.

Oh! non, bien avant... c'était un ancien élève.

LA REINE.

Alors, quel rapport ça a-t-il avec scrupules?

CERCLEUX.

Je ne voulais pas tromper un camarade de collège.

LA REINE.

Vous étiez un brave enfant chevaleresque.

CERCLEUX.

Mais Dolorès ne se tint pas pour battue... elle fit comme si de rien n'était; nous déjeunâmes ensemble, puis elle me conduisit à la Comédie-Française où l'on donnait une matinée et, le soir, elle m'emmena dîner au restaurant dans un cabinet particulier.

LA REINE.

Ah! mon Dieu!

CERCLEUX.

Dolorès se montrait maternelle... je ne me méfiais plus... lorsque tout à coup (La reine sursaute.) elle éteint les bougies, comme dans la *Chronique du règne de Charles IX*.

LA REINE.

Oui, j'ai lu... j'ai lu...

CERCLEUX.

Je sens deux lèvres brûlantes sur mes lèvres, et...

LA REINE, haletante.

Et?...

CERCLEUX.

Plusieurs points; quand je revins à moi, ma maîtresse était penchée sur moi, ses beaux yeux pleins de reconnaissance.

LA REINE.

Que vous a-t-elle dit?

CERCLEUX.

Elle m'a dit : « Tu vas me mépriser ».

LA REINE.

Ah! pauvre femme!

CERCLEUX.

Alors je me suis souvenu du mari, de l'ancien élève d'Henri IV; je lui ai répondu : « Parbleu! » comme dans *Monsieur de Camors*...

LA REINE.

Oui, j'ai lu... j'ai lu...

CERCLEUX.

Elle a payé l'addition comme dans *Francillon*.

LA REINE.

Oui, j'ai vu... j'ai vu...

CERCLEUX.

Et je suis rentré au lycée... mais qu'avez-vous?

LA REINE.

Ce n'est rien... ne faites pas attention, ce n'est rien.

CERCLEUX.

Vous êtes toute pâle, Majesté.

LA REINE.

Oui, c'est cette histoire si vécue et en même temps si romanesque qui m'a troublée... au moment où cette Dolorès a éteint les bougies, j'ai pensé que moi-même j'aurais fait autant. Comprenez, il y a dix ans que je suis une veuve et, alors, rien qu'à les raconter, ces choses me bouleversent. Tâtez mes mains comme elles sont froides.

CERCLEUX.

En effet, elles sont glacées.

LA REINE.

Glacées, il faut le dire. Tout le sang est au cœur. Mais c'est fini, maintenant, c'est fini. J'aurais tant désiré une aventure semblable pour le prince.

CERCLEUX.

Je pourrai organiser ça.

LA REINE.

Je vous en prie, organisez.

Cependant Gaëtan est entré.

GAETAN, *annonçant.*

Sa Majesté est servie!

LA REINE.

Monsieur Cercleux, vous déjeunez avec nous.

CERCLEUX.

Votre Majesté est trop gracieuse, mais...

LA REINE.

Mais quoi? Il est une heure et demie... vous devez mourir de faim... vous n'avez pas le temps de redescendre dans Paris... Si... si... vous déjeunez avec nous, je le veux... Vous me raconterez encore de vos amours.

CERCLEUX, *désignant le prince qui est entré.*

Devant Son Altesse?

LA REINE.

Certainement, ça l'instruira. Allons! votre bras, colonel!

CERCLEUX.

Colonel?

LA REINE.

Ne vous ai-je pas nommé colonel de mon régiment?

CERCLEUX.

Pardonnez-moi, Majesté, je l'avais complètement oublié.

Ils passent dans la salle à manger.

RIDEAU.

ACTE DEUXIÈME

Quelques semaines après, au mois d'août, à Vaucottes, aux bords de la mer, en Normandie; salon élégant avec une large baie sur la mer très verte. Tentures claires, ameublement anglais. Les portes nécessaires. Au lever du rideau, Raymonde Percy et sa tante, Mme Garantie, sont assises devant une grande table ronde. — Raymonde consulte un atlas, ouvert devant elle; Mme Garantie fait une réussite.

SCÈNE PREMIÈRE

RAYMONDE, MADAME GARANTIE.

RAYMONDE.

Eh bien! ma tante, cette réussite, ça marche?

MADAME GARANTIE.

Certainement.

RAYMONDE.

C'est la réussite de Marie-Antoinette?

MADAME GARANTIE.

Oui. Où est donc Son Altesse?

RAYMONDE.

Sacha? il est en train de développer ses plaques. Tu sais, les photographies qu'il a faites hier... quand il nous a prises, toutes les deux, sur la falaise.

MADAME GARANTIE.

Crois-tu qu'il voudra m'en donner une?

RAYMONDE.

Bien sûr... si tu lui demandes poliment.

MADAME GARANTIE.

Monseigneur est si gentil... Dire que moi, ta tante, j'aurai mon portrait tiré par une altesse... Quand je montrerai ça à mes connaissances...

RAYMONDE.

Voilà de quoi mettre la rue Lepic en émoi!

MADAME GARANTIE.

Ah! il n'est pas fier, il ne me parle pas avec mépris...

RAYMONDE.

Il ne manquerait plus que ça!

MADAME GARANTIE.

C'est égal... tu as eu des amis... enfin, je veux dire, j'ai rencontré chez toi des hommes réputés très chic, mais sans éducation et qui, parce qu'ils étaient riches, me parlaient comme... je ne sais pas, moi... comme je parle à ma femme de ménage. Vois-tu, ma petite Raymonde, un véritable gentleman, ça se connaît toujours.

RAYMONDE.

Sais-tu que tu as très bonne mine... tu vas mieux.

MADAME GARANTIE.

Oui, grâce à toi qui m'as invitée à venir ici. L'air de la mer me fait beaucoup de bien... Ah! tu es une bonne fille, toi... tu n'oublies pas ta famille... aussi, n'aie pas peur, tu seras récompensée.

RAYMONDE.

Alors, tu es heureuse?

MADAME GARANTIE.

Écoute, je serais tout à fait heureuse, je vais te dire, si j'avais pu amener mon perroquet.

RAYMONDE.

C'est toujours la grande passion.

MADAME GARANTIE.

Que veux-tu? Je ne suis pas toujours avec toi, n'est-ce pas? Et puis... ça fait bien de la saleté, je sais bien, mais ça vient des parents... on y tient...

Sur ces derniers mots, Sacha est entré par une porte de gauche.

SCÈNE II

RAYMONDE, SACHA, MADAME GARANTIE.

SACHA.

J'ai tiré les photographies... Mme Garantie est très bien venue... Toi, Raymonde, c'est moins bien.

RAYMONDE.

Oh! moi, je viens très mal.

SACHA, à la tante.

Vous faites une réussite?

MADAME GARANTIE.

Oui, pour vous, monseigneur.

SACHA.

Pour moi? Et dans quel but?

MADAME GARANTIE.

Pour savoir si vous monterez bientôt sur le trône de vos ancêtres.

SACHA.

C'est fort délicat. Eh bien?

MADAME GARANTIE.

Eh bien! je l'ai bouclée.

RAYMONDE.

Oh! la réussite de Marie-Antoinette, ça ne rate jamais... Où donc est Cercleux?

SACHA.

Cercleux est monté dans sa chambre... il éprouvait le besoin, après déjeuner, de faire une petite sieste.

RAYMONDE.

Je comprends ça, par cette chaleur!

SACHA.

Je croyais que ta sœur était ici.

RAYMONDE.

Elle est en train de défaire ses malles.

SACHA.

Elle est charmante, ta sœur... Elle a l'air très réservé.

RAYMONDE.

Espère un peu; pendant le déjeuner elle était intimidée; mais, quand elle se sera familiarisée, tu m'en diras des nouvelles.

MADAME GARANTIE, se levant.

Je vais aller écrire quelques lettres.

RAYMONDE.

Oui, tu vas ôter ton corset.

MADAME GARANTIE.

Voyons, Raymonde... Elle est terrible; monseigneur, n'en croyez pas un mot... Oh! je vous fais toutes mes excuses...

SACHA.

Mais pourquoi, madame Garantie, allez donc ôter votre corset!

MADAME GARANTIE, entre haut et bas.

C'est incroyable! un prince!

Elle sort par la porte du fond.

SCÈNE III

RAYMONDE, SACHA.

SACHA.

Qu'est-ce que tu regardes donc là avec tant d'attention?

RAYMONDE.

C'est un atlas que j'ai acheté.

SACHA.

Tu as acheté un atlas? Pourquoi faire?

RAYMONDE.

Tu ne vas pas te moquer de moi, chéri : c'est pour voir ton royaume sur la carte; mais je ne peux pas mettre la main dessus.

SACHA.

Moi non plus... tu cherches peut-être mal.

RAYMONDE.

Mais non, je cherche dans les Balkans... tu vois, péninsule des Balkans. Où diable est-il fourré ton royaume?

SACHA.

Il est là... là... tout près de la mer Noire.

RAYMONDE.

Ah! oui, j'y suis maintenant... oui, oui, Silistrie, c'est bien ça... dis donc, c'est tout petit!

SACHA.

Naturellement, ce n'est pas la Chine. Et puis ça paraît petit sur la carte; mais c'est encore assez grand.

RAYMONDE.

Faut pas te fâcher, je n'ai pas dit ça pour t'être désagréable, chéri.

SACHA.

N'empêche que le prince de Bismarck a dit que ce petit peu de Silistrie mettrait peut-être un jour le feu à l'Europe.

RAYMONDE.

Ah! il a dit ça, Bismarck! Il y a un tas de hachures, c'est assommant, on se crève les yeux, on ne peut pas lire les noms.

SACHA.

Les hachures représentent des montagnes : c'est un pays très montagneux.

RAYMONDE.

C'est comme la Suisse... ce n'est pas grand, mais c'est haut; alors, ça revient au même. C'est un pays en hauteur.

SACHA.

Je ne trouve pas ça drôle du tout.

RAYMONDE.

Si ça t'ennuie, je ne dirai plus rien. D'abord ce n'est pas parce que tu étais l'héritier du royaume de Silistrie que je t'ai aimé, puisque je t'ai aimé incognito.

SACHA.

C'est vrai?

RAYMONDE.

Bien sûr, puisque cet imbécile de Cercleux t'avait présenté comme un jeune étudiant pauvre, obligé de donner des leçons pour vivre.

SACHA.

L'as-tu vraiment cru? J'ai toujours soupçonné Cercleux de t'avoir prévenue... voyons, maintenant, tu peux bien l'avouer.

RAYMONDE.

Non, chéri, je t'assure... je croyais vraiment que tu étais un étudiant pauvre et tu me plaisais beaucoup... sans ça! Voyons, tu te rappelles, quand tu as pris les billets pour Fontainebleau, j'ai absolument voulu que tu prennes des secondes, tellement je te croyais dans la purée.

SACHA.

C'était très gentil.

RAYMONDE.

C'est-à-dire que j'ai été la dernière grisette... et l'on est descendu dans un tout petit hôtel.

SACHA.

Ah! qu'importe l'hôtel pourvu qu'on ait l'ivresse!... et elle ne s'est pas fait prier, l'ivresse.

RAYMONDE.

Toute la nuit, nous avons empêché nos voisins de dormir... C'étaient deux jeunes mariés qui faisaient leur voyage de noces... Ils n'ont pas pu fermer l'œil... Ils étaient furieux... tu te souviens?

SACHA.

Oui, je me souviens.

RAYMONDE.

Non, tu sais, chéri, cette nuit-là, tu peux dire que tu as été aimé pour toi-même. Ne bouge pas : il y a plus d'une altesse qui voudrait en dire autant. Plus tard, quand tu

tomberas sur des demoiselles qui te diront à un certain moment : « Sire, qu'éprouvez-vous? » en roulant les yeux et les R, tu verras la différence et tu éprouveras le besoin de t'en aller.

SACHA.

J'en ai peur.

RAYMONDE.

Non, le soir de Fontainebleau, j'étais à cent lieues de me douter que tu étais une altesse. C'est toi-même qui t'es trahi, le lendemain, quand nous avons visité le château et que le gardien nous a montré cet horrible petit guéridon sur lequel l'empereur premier a signé son abdication.

SACHA.

Eh bien?

RAYMONDE.

Eh bien! tu as pleuré, parce que ça te rappelait ton père, le roi... comment donc déjà? Bolivar, objet d'art...

SACHA.

Bojidar.

RAYMONDE.

Ah! oui, Bojidar.

SACHA.

Tu exagères... je n'ai pas du tout pleuré.

RAYMONDE.

Je ne te dis pas que tu as fondu en larmes, mais tu étais très ému.

SACHA.

C'était ridicule?

RAYMONDE.

Mais ne t'en défends donc pas, imbécile chéri, c'était charmant au contraire, et je ne t'en ai aimé que davantage.

SACHA.

Ma chère petite Raymonde!

RAYMONDE.

Je ne suis pas comme Cercleux qui blague tout le temps. Je comprends ces sentiments-là... moi aussi, j'ai pensé à mon père.

SACHA.

Il n'a pas abdiqué, ton père.

RAYMONDE.

Non, chéri, il a été révoqué... c'est aussi triste.

SACHA.

Qu'est-ce qu'il faisait ton père?

RAYMONDE.

Il était chef de gare.

SACHA.

Tu ne m'en avais jamais parlé.

RAYMONDE.

Parce que ça ne s'est pas trouvé... et puis, je ne voulais pas avoir l'air de poser... mais je suis d'une très bonne famille.

SACHA.

Pourquoi ne serais-tu pas d'une bonne famille? Alors, ton père a été révoqué? Raconte-moi...

RAYMONDE.

Oh! c'est toute une histoire, et pas gaie.

SACHA.

Je pense bien... voyons, raconte...

RAYMONDE.

Eh bien, il faut te dire que mon père s'était remarié, comme le tien, et il avait épousé en secondes noces une femme très jolie, mais très légère... une chanteuse de café-concert. C'est curieux, n'est-ce pas? comme il y a des analogies entre ta famille et la mienne!

SACHA.

Des analogies?

RAYMONDE.

Oui... enfin... ta belle-mère, la reine, est aussi une ancienne chanteuse.

SACHA.

Une grande cantatrice... ça n'est pas la même chose.

RAYMONDE.

Évidemment, toutes proportions gardées... tu n'es pas fâché?

SACHA.

Mais non, mais non, continue.

RAYMONDE.

Enfin, ma belle-mère était très coquette. Après quelques mois de mariage, mon père soupçonnait sa femme d'avoir des relations avec un employé aux expéditions, chéri.

SACHA.

Oh!

RAYMONDE.

Un jour l'express de dix heures sept arrive en gare... Mon père n'était pas à son poste sur le quai, mais on entend des cris épouvantables... c'était mon père qui rossait l'employé aux expéditions qu'il avait surpris avec sa femme. Tu comprends, ça a fait un scandale fou... d'autant plus qu'il y avait dans le train un inspecteur principal. Il a dit à mon père que les services publics devaient passer avant les vengeances privées, et on l'a révoqué.

SACHA.

En effet, c'est épouvantable!

RAYMONDE.

Plus que tu ne le crois. Ça m'a empêché de me marier, cette affaire-là... J'avais un fiancé quand

c'est arrivé... Ses parents, qui étaient de bons bourgeois, n'ont plus voulu naturellement de ce mariage... depuis, personne ne s'est présenté... Alors, pour ne pas rester fille, je le suis devenue.

SACHA.

Oh!

RAYMONDE.

Je ne me fais pas d'illusions, c'est la vérité. Ce n'est pas juste tout de même. Comprends-tu, maintenant, pourquoi j'ai été très touchée le jour de Fontainebleau?

SACHA.

Oui, je comprends... tu es délicieuse, Raymonde.

RAYMONDE.

Tu m'aimes?

SACHA.

Je t'adore.

RAYMONDE.

Que veux-tu?... on ne choisit pas sa belle-mère, n'est-ce pas? Tu n'as toujours pas de nouvelles de la reine?

SACHA.

Je ne sais même pas où elle est. Je lui écris régulièrement à Paris, en mettant « faire suivre ». Elle ne répond pas.

Sur ces derniers mots, Albertine, la femme de chambre, est entrée.

SCÈNE IV

RAYMONDE, SACHA, ALBERTINE.

RAYMONDE.

Qu'est-ce que c'est?

ALBERTINE, portant un paquet.

Madame, on apporte des costumes de bain à essayer pour Mohammed.

RAYMONDE.

C'est bien. Posez ça là.

ALBERTINE.

Mais, madame, c'est qu'il y en a trois à choisir... le garçon a des ordres pour attendre et remporter ceux que madame ne prend pas... Il vient d'Étretat... il a sa facture acquittée.

RAYMONDE.

La confiance règne. C'est bien, Albertine... défaites le paquet... Appelez-moi Mohammed... il va essayer tout de suite.

Albertine sort.

SACHA.

Tu as acheté un costume à Mohammed?

RAYMONDE, dépliant les costumes.

Oui, je veux qu'il se baigne. (Elle étale sur ses genou un costume orange.) Combien paries-tu qu'il choisit celui-là?

SACHA.

Ah! ça c'est couru. Est-ce qu'il sait nager?

RAYMONDE.

Tous les nègres savent nager; nous irons le voir barboter dans l'eau; ce sera une charmante distraction.

Cependant Mohammed est entré, costume égyptien en coutil ficelle.

SCÈNE V

RAYMONDE, SACHA, MOHAMMED.

RAYMONDE.

Arrive ici, Mohammed... je t'ai acheté un costume de bain.

MOHAMMED, *enchanté.*

Merci, madame, merci.

Il lui baise la main et veut emporter le paquet.

RAYMONDE.

Mais je ne t'en paye pas trois : tu vas en choisir un et l'essayer tout de suite. Lequel veux-tu?

MOHAMMED, *désignant le costume orange.*

Beau, ça, madame, très beau.

RAYMONDE.

Oui, il est très beau. Tu vas l'essayer là, à côté, et puis tu reviendras ici me montrer s'il te va... tu as compris?

MOHAMMED.

Oui, madame, moi essayer, mais moi pas montrer à madame.

RAYMONDE.

Quoi? pas montrer? tu feras ce que je te dis... Allons, va...

MOHAMMED, *emportant le costume orange.*

Moi, pas montrer.

Il sort.

RAYMONDE.

Il est étonnant, ce Mohammed, il ne veut pas qu'on le voie en costume de bain; il a une pudeur extraordinaire, pour un nègre!

SACHA.

Mais tous les nègres sont pudiques, c'est bien connu...

Cependant Chochotte est entrée.

SCÈNE IV

RAYMONDE, SACHA, CHOCHOTTE.

RAYMONDE.

Ah! voilà Chochotte... Eh bien, Chochotte, tu t'es installée?

CHOCHOTTE.

Oui, oui, tout est rangé. Albertine m'a aidée. Oh! ça n'a pas été bien long... je n'ai pas emporté grand' chose... je ne suis pas venue ici pour faire du chic, mais pour me reposer, pour mener la vie de famille.

RAYMONDE, *prenant son ouvrage.*

Tu as bien raison... il n'y a encore que ça de vrai.

CHOCHOTTE, *qui a pris aussi son ouvrage.*

Qu'est-ce que tu fais donc, toi?

RAYMONDE.

Des petits chaussons.

CHOCHOTTE.

Déjà!... est-ce que?...

RAYMONDE.

Oh! non... le ciel n'a pas encore béni notre union... c'est pour une de mes amies... tu la connais d'ailleurs, Suzanne Grégeois... elle va avoir un bébé.

CHOCHOTTE.

De qui?

RAYMONDE.

Elle hésite beaucoup.

CHOCHOTTE.

On verra bien à qui il ressemble.

RAYMONDE.

Ce n'est pas toujours une raison.

CHOCHOTTE.

Vous êtes bien ici... vous voyez la mer.

RAYMONDE.

Tant que nous voulons... elle se laisse voir.

CHOCHOTTE.

Je ne connaissais pas Vaucottes... mais c'est charmant!... Qu'est-ce qui vous a indiqué ce patelin-là?

RAYMONDE.

C'est Cercleux... nous lui avions demandé de nous trouver un endroit tranquille.

CHOCHOTTE.

Pour cacher vos amours.

RAYMONDE.

Tu l'as deviné. Alors il a loué cette villa... nous l'avons eue pour un morceau de pain.

CHOCHOTTE.

De ménage.

RAYMONDE.

Elle appartient à un de ses amis qui ne l'habite pas cette année et qui, d'ailleurs, ne l'habitera plus.

CHOCHOTTE.

Ah! Pourquoi?

RAYMONDE.

Il l'avait fait construire pour une femme qu'il aimait, avec qui il était depuis douze ans... il pensait que c'était pour la vie.

CHOCHOTTE.

Après douze ans, il y avait des chances.

RAYMONDE.

Eh bien, pas du tout... ils y sont venus l'été dernier... elle y est restée quinze jours... et puis, elle est partie.

CHOCHOTTE.

C'est peut-être qu'elle avait des douleurs... si les plâtres n'étaient pas secs. D'ailleurs, j'ai remarqué, les maisons neuves, les installations, ça fiche la cerise. J'ai été vendue plus de douze fois... chaque fois qu'un homme n'a remise dans mes meubles, on s'est fâché et ce n'est jamais avec lui que j'ai pendu la crémaillère. Comment expliques-tu ça?

SACHA.

Alors, vous avez déjà pendu beaucoup de crémaillères, mademoiselle Chochotte?

CHOCHOTTE.

C'est-à-dire, monseigneur, que, si on les mettait les unes au bout des autres, on pourrait monter au Righi. Qu'est-ce que vous faites ici?

RAYMONDE.

Nous nous aimons d'abord.

CHOCHOTTE.

Oui, je veux dire : après, entre vos repas?

RAYMONDE.

Nous nous promenons dans la campagne.

CHOCHOTTE.

A griffes?

RAYMONDE.

Oui, à pied... je traduis pour Sacha...nous faisons nos douze kilomètres par jour.

CHOCHOTTE.

Tu veux maigrir... tu n'en as pas besoin.

RAYMONDE.

Non, mais ça nous amuse... et puis nous nous baignons, nous allons pêcher des crevettes à marée basse. Si tu veux, vers cinq heures, quand la mer sera retirée, nous irons.

CHOCHOTTE.

C'est une excellente idée... mais je n'ai pas de costume.

RAYMONDE.

Je te prêterai une vieille jupe, une vieille jaquette.

CHOCHOTTE.

A la bonne heure! vous menez une vie saine... aussi, vous avez des mines épatantes. Ce que je suis contente d'être avec vous, ce que je respire, loin de mon négociant!

SACHA.

Votre ami est dans le commerce?

CHOCHOTTE.

Pas tout à fait... au Conseil d'État seulement; mais, comme c'est lui qui raque, je dis mon négociant.

SACHA.

Qui raque?

CHOCHOTTE.

Oui, qui...

Geste.

SACHA.

Ah! bien.

RAYMONDE.

Ton négociant? Je croyais que tu parlais de Roulier.

CHOCHOTTE.

Ah! Roulier, c'est autre chose... il est dans le commerce, c'est vrai... mais lui, c'est le cœur, le sentiment

RAYMONDE.

Tu vois toujours Plénair?

CHOCHOTTE.

Ah! lui, c'est encore autre chose... c'est mon premier amant... on a été ensemble dans la mouise, ça ne s'oublie pas.

SACHA.

Dans la mouise?

CHOCHOTTE.

Dans la dèche, si vous aimez mieux.

SACHA.

Vous n'aimez pas être seule, à ce que je vois?

CHOCHOTTE.

J'ai horreur... j'ai peur la nuit.

RAYMONDE.

Mais avec ça, tu es tranquille... ça te suffit.

CHOCHOTTE.

Oui, je suis lestée, je peux tenir la mer.

RAYMONDE.

Tu ne veux pas qu'on te fasse cuire deux œufs?

CHOCHOTTE.

Non, merci.

RAYMONDE.

Tu t'instruis, Sacha?... parce qu'il faut te dire que Sacha ne sait rien de la vie.. il ne connaît pas le monde.

CHOCHOTTE.

Votre Altesse le connaîtra toujours assez tôt... vous verrez qu'il n'est guère joli.

SACHA.

Comme vous êtes sceptique, mademoiselle Chochotte!

CHOCHOTTE.

J'ai beaucoup souffert, monseigneur.

SACHÉ.

Pas de la solitude, toujours.

CHOCHOTTE.

Très joli... vous m'en enverrez une caisse. (Elle laisse tomber son peloton de soie. Sacha se précipite pour le ramasser.) Oh! pardon, merci, il ne fallait pas que Son Altesse se dérangeasse... ce n'est pas comme ça qu'on dit?... Oh! moi, quand je parle à la troisième personne, je ne sais plus mes verbes... (Et, comme Sacha la regarde travailler.) Vous regardez mon alliance... Que voulez-vous? l'habitude des tables d'hôte!

SACHA.

Non, je regarde ce que vous faites.

CHOCHOTTE.

C'est un chemin de table, monseigneur.

SACHA.

Vous travaillez comme une fée.

CHOCHOTTE.

Votre Altesse est trop indulgente. (A Raymonde qui rit aux éclats.) Qu'est-ce que tu as?

RAYMONDE.

Moi, je me tords.

CHOCHOTTE.

Je le vois bien; mais dis-nous pourquoi... que nous en profitions, au moins.

RAYMONDE.

C'est les grands airs que tu prends avec Sacha : oui, monseigneur..., non, Votre Altesse... tu es impayable dans ce rôle-là.

Elle rit à nouveau.

CHOCHOTTE, l'imitant.

Hi! hi! hi! Ha! ha! ha! Ne ris pas comme ça, tu vas

te faire mal à l'estomac... c'est vrai, elle ouvre une bouche, on voit ses poumons. Comment veux-tu que je lui dise? Je ne trouve rien de drôle là-dedans.

RAYMONDE.

Je suis bien tranquille, ça ne va pas durer.

CHOCHOTTE.

Pourquoi donc que ça ne durerait pas?

RAYMONDE.

Je ne te donne pas jusqu'à dîner avant de le tutoyer.

CHOCHOTTE.

Cause toujours.

RAYMONDE.

Écoute, Chochotte, je ne voudrais pas te froisser, mais d'ordinaire... tu as plus de laisser-aller.

CHOCHOTTE.

Ça dépend des gens avec lesquels je me trouve. (Elle croise les jambes assez haut et se gratte.) Oh! je crois que j'ai une puce.

RAYMONDE.

Tu n'étais pas aussi cérémonieuse avec La Roche-aux-Mouettes.

SACHA.

Le duc de La Roche-aux-Mouettes... vous l'avez connu, mademoiselle?

CHOCHOTTE.

Oui, monseigneur, c'est lui qui m'a lancée.

RAYMONDE.

Dis plutôt qu'il avait toutes les peines du monde à te retenir.

CHOCHOTTE.

D'abord, il n'était pas prince, il n'était que duc. Et puis, c'était mon amant, ce n'est pas la même chose.

S'il fallait se gêner avec ses amants! D'ailleurs, ils n'aiment pas ça. J'ai remarqué : plus un homme est haut placé, plus il aime qu'on le traite avec familiarité.

SACHA, à Raymonde.

Oh! elle est très bien.

Sur ces derniers mots, Albertine est entrée.

SCÈNE VII

RAYMONDE, CHOCHOTTE, SACHA ALBERTINE, puis, derrière la porte, MOHAMMED.

ALBERTINE.

Madame, le garçon s'impatiente, il demande si on a essayé le costume.

RAYMONDE.

C'est vrai, au fait, j'avais complètement oublié Mohammed... il me semble qu'il y met le temps. Il faut que j'aille voir ce qu'il fait. (Elle va à la porte qu'elle trouve fermée à clef.) Mohammed!... il s'est enfermé à clef, l'animal... Mohammed! veux-tu ouvrir?

MOHAMMED, derrière la porte.

Non, madame, pas ouvrir.

RAYMONDE.

Je te défends de t'enfermer à clef... qu'est-ce que c'est que ces manières-là? Si tu n'ouvres pas, je te renvoie au Caire où tu seras conducteur de tramways. Je veux voir si ce costume te va.

MOHAMMED, entr'ouvrant la porte et passant sa tête.

Il va, madame, il va.

Il referme la porte.

RAYMONDE.

Eh bien! arrive ici, qu'on te voie!

MOHAMMED.

Il va, madame, il va.

SACHA.

Puisqu'il te dit qu'il va.

RAYMONDE.

Il va... il va... est-ce que je sais, moi! Est-ce que tu te figures que je m'en rapporte à lui! Mohammed, veux-tu ouvrir, à la fin?

MOHAMMED, passant sa tête.

Non, madame, non... moi pas montrer, défendu ça, madame... pas beau, ça, madame... défendu.

Il referme la porte.

RAYMONDE.

J'entrerai bien pourtant. (Elle essaye d'ouvrir la porte, Mohammed, de l'autre côté, oppose une résistance désespérée.) Je ne peux pas en venir à bout : il est fort comme un Belge, ce petit Turc. Venez donc m'aider, vous autres, au lieu de rire comme des tourtes.

CHOCHOTTE.

Je viens, je viens. (Elle prend Raymonde par la taille et tire avec elle.) Je ne peux pas... je n'ai pas de forces... je ris trop... Sire, Majesté... Altesse.

RAYMONDE.

Sacha, voyons, Sacha, viens à notre secours.

Sacha vient prendre Chochotte par la taille et tire brusquement. La porte cède, Sacha tombe sur un siège. Chochotte sur Sacha. Raymonde entre dans la pièce à côté.

CHOCHOTTE.

Oh! pardon, mon vieux, je ne t'ai pas fait mal?

SACHA.

Pas du tout.

CHOCHOTTE.

Ciel! qu'ai-je fait? Je vous ai tutoyé, monseigneur.

SACHA.

Il n'y a pas d'offense.

CHOCHOTTE.

Après tout, vous êtes mon beau-frère.

SACHA.

Mais certainement.

Cependant, par la porte du fond, Cercleux est entré.

SCÈNE VIII

RAYMONDE, CHOCHOTTE, SACHA, CERCLEUX.

CERCLEUX, tendant à Sacha des lettres et des journaux.

Tenez, Sacha, voici le courrier qui vient d'arriver. (A Chochotte.) Qu'y a-t-il donc? Vous en faites un vacarme; pas moyen de dormir tranquillement, ici.

CHOCHOTTE.

C'est Mohammed qui essaye un costume de bain.

CERCLEUX.

Il a l'essayage plutôt tumultueux, Mohammed.

CHOCHOTTE, à Raymonde qui est entrée.

Eh bien?

RAYMONDE.

Je n'ai pas pu l'attraper; il est grimpé sur la grande armoire normande... impossible de l'en faire descendre.

CHOCHOTTE.

Il faut le laisser.

RAYMONDE.

C'est bien ce que je fais... Albertine, vous rendrez les deux autres costumes et vous payerez.

ALBERTINE.

Bien, madame.

Elle sort.

RAYMONDE.

Ah! le courrier est arrivé... (A Sacha.) Tu n'as toujours pas de nouvelles de la reine?

SACHA.

Non; mais, en revanche, je reçois une lettre de Silistrie.

CHOCHOTTE.

Voulez-vous me donner le timbre, Altesse?

RAYMONDE.

Chochotte!...

CHOCHOTTE.

Quoi? C'est pour le fils de mon concierge qui fait collection.

SACHA, lui tendant l'enveloppe.

Tenez, prenez... justement, c'est un nouveau timbre.

CHOCHOTTE.

J'ai de la chance.

SACHA.

Une chance relative : tous les deux mois, le gouvernement silistrien émet de nouveaux timbres.

RAYMONDE.

Pourquoi fait-il ça?

CERCLEUX.

Ça lui rapporte... les philatélistes sont légion dans le monde entier... c'est un moyen d'équilibrer le budget.

SACHA.

Un moyen! Dites un expédient... Le colonel Braoulitch m'écrit que ça ne va pas bien du tout, là-bas.

RAYMONDE.

Qui est-ce, Braoulitch?

SACHA.

L'ancien écuyer de mon père, et un ami dévoué... Oui, il m'écrit que ça ne va pas bien du tout.

CERCLEUX.

Mais encore...

SACHA.

Il me conseille de me tenir prêt à monter à cheval.

CERCLEUX.

Parbleu! un ancien écuyer, il ne peut pas vous conseiller autre chose... Mais cette lettre ne vous apprend rien de nouveau?

SACHA.

Non, il n'y a rien de nouveau, évidemment. C'est toujours la même chose : le nombre des mécontents augmente tous les jours, avec le chiffre des impôts... On vient encore d'établir une surtaxe sur les lettres anonymes, qui est très impopulaire.

CERCLEUX.

Pourtant, c'est une mesure républicaine : elle atteint toutes les classes.

SACHA.

Je ne vous dis pas; mais, ce qui est plus grave, c'est qu'il est question d'imposer les nids d'hirondelles.

RAYMONDE.

Les nids d'hirondelles?...

SACHA.

Oui... il y a chez nous une poétique superstition :

c'est que, lorsqu'une hirondelle fait son nid sous un toit, c'est du bonheur pour la maison, et naturellement, dans les villes et dans les campagnes, toutes les maisons ont leur nid. Or, sous prétexte d'abolir la superstition, de poursuivre l'obscurantisme jusque dans ses derniers retranchements, le gouvernement veut se faire une source de revenus; mais le peuple, à la fin, se révoltera.

CERCLEUX.

Ne croyez donc pas ça... rappelez-vous les scandales récents : le caviar et le pétrole; le peuple ne s'est pas révolté... rappelez-vous le président, M. Mavroïnesco, jeté dans un bassin sur la promenade publique, tandis que, sur les bords du bassin, on violait sa femme et ses deux filles. Eh bien! il n'a nullement considéré ça comme un signe d'impopularité, et il est resté.

CHOCHOTTE.

Dans le bassin?

CERCLEUX.

Non, sur son fauteuil.

SACHA.

Vous ne connaissez pas les Silistriens; l'accaparement et la concussion peuvent les laisser indulgents; mais, si l'on touche à leurs traditions, à leurs croyances, si l'on touche aux nids d'hirondelles, ils peuvent devenir terribles.

CERCLEUX.

Nous n'en sommes pas là; mais, si la révolte éclatait, que feriez-vous?

SACHA.

Comment, ce que je ferais? Mais, je partirais, et je me présenterais à mon peuple qui m'acclamerait comme le descendant de ses anciens rois. Vous verrez, Cercleux, il pourrait bien se faire que ce petit peu de Silistrie, comme l'a dit un jour un grand politique, fût l'allumette qui mettrait le feu à l'Europe.

RAYMONDE, *électrisée.*

Tu as raison, chéri, moi, je t'approuve; si tu pars, je t'accompagnerai.

CHOCHOTTE.

Moi aussi.

RAYMONDE.

D'abord, je suis royaliste, j'ai le nez bourbon.

CERCLEUX.

Allons, voilà les femmes qui s'en mêlent, à présent.

RAYMONDE.

Vous avez beau ricaner, Cercleux, c'est un homme au moins, ce petit-là.

Chochotte tâte les bras de Sacha.

SACHA.

Laissez donc!

CHOCHOTTE, *à Raymonde, avec admiration.*

Ah! oui, tu sais... il est là, il est là...

RAYMONDE.

Mais oui, il a des... il a du... enfin, il parle en maître.

CERCLEUX.

Et vous?

RAYMONDE.

Moi, je parle en maîtresse.

CERCLEUX.

Vous voulez donc mettre le feu à l'Europe! Dire que les destinées de notre vieux continent sont peut-être entre les mains de Raymonde et de ce petit peu de Chochotte; mais vous êtes tous des enfants. Vous ne vous rendez pas compte une minute de la situation. Alors, vous vous figurez que monseigneur entrerait comme ça, tout de go, dans sa capitale? Mais il serait arrêté à la frontière, et bel et bien conduit en prison

entre deux brigands comme un gendarme... n'oublions pas que nous sommes en Silistrie.

RAYMONDE.

Oh! non, alors... il n'y a rien de fait... je ne veux pas qu'on fasse du mal à mon coco.

CERCLEUX.

Hein? ça refroidit votre enthousiasme, Raymonde. Enfin, heureusement qu'il n'est pas question de ça pour le moment; mais je crois, monseigneur, que l'heure est venue de vous dire la vérité que l'on doit aux princes.

SACHA.

Parlez.

CERCLEUX.

Monseigneur, vous ne monterez jamais sur le trône de Silistrie... Je vous afflige?

SACHA.

Vous venez de me porter un rude coup.

RAYMONDE.

Pauvre chat!

CERCLEUX.

Il le fallait.

CHOCHOTTE.

Quelle chose terrible que la politique!

SACHA.

Voulez-vous dire que je dois renoncer à mon titre de prétendant?

CERCLEUX.

Prétendez toujours, au contraire, mais prétendez sans prétentions... Soyez présomptif, ne soyez pas présomptueux; saisissez-vous la nuance?

SACHA.

Ce n'est pas drôle ce que vous me dites là.

CERCLEUX.

On s'y fait; il y en a plus de sept, en Europe, qui sont dans votre cas; ils n'en meurent pas, ils en vivent, au contraire. Prenez exemple sur vos petits camarades.

SACHA.

Quel rôle piteux!

CERCLEUX.

Détrompez-vous; bien prétendre est difficile. Rappelez-vous votre cousin de Symrie qui, pendant vingt-cinq ans, en bottes éperonnées sur la terre d'exil, s'est tenu prêt à monter à cheval, tandis que, dans sa patrie, un cheval tout sellé attendait le royal fardeau. Cinq chevaux sont morts en l'attendant... lui-même est mort avant le sixième, et, à l'heure actuelle, c'est une des gloires les plus pures du parti. Méditez cette grande leçon.

CHOCHOTTE.

Moi, j'aurais pu le connaître, le roi de Symrie.

RAYMONDE.

Comment ça?

CHOCHOTTE.

Parfaitement. Un jour, imagine-toi, je sortais de chez mon couturier, rue de la Paix... Il y avait un jeune homme qui m'attendait à la porte... c'était son secrétaire. Alors, il m'a montré une perle dans un écrin, oh! mais tu sais, une perle magnifique, si je voulais passer une heure avec Sa Majesté. Alors j'ai répondu à son secrétaire : « Vous direz à votre roi que c'est un charcutier... il n'avait qu'à m'écrire... je serais peut-être venue; mais, sa perle, il peut se la mettre en épingle de cravate. »

CERCLEUX.

C'est qu'elle a de la dignité, Chochotte.

CHOCHOTTE.

Ah! pensez-vous. Et puis, à ce moment-là, il faut tout dire, j'aimais en Savoie.

SACHA, *comme sortant d'un rêve.*

Alors, je dois renvoyer l'argent.

RAYMONDE.

Quel argent ?

SACHA.

Cinq étudiants silistriens, réunis au café Soufflot, m'envoient vingt-sept francs pour la cause... Si je ne dois jamais régner, ces vingt-sept francs me brûlent les mains.

CERCLEUX.

Renvoyez-leur cet argent ou donnez-le aux pauvres.

SACHA.

Le pauvre, ce sera bientôt moi. Si ça continue, je serai peut-être bien content, un jour, de trouver vingt-sept francs.

RAYMONDE.

C'est vrai, mon pauvre loup, comment vas-tu faire ? Si tu travaillais ?... j'ai dit une bêtise.

SACHA.

Il y a trop de métiers qu'un prince héritier ne peut décemment exercer. Ma situation de prétendant me ferme bien des carrières, y compris celle de la royauté.

CERCLEUX.

Vous pouvez être allumeur dans un cercle.

SACHA.

Allumeur ?

CERCLEUX.

Oui, vous pouvez allumer la partie.

SACHA.

Ça ne me plairait pas beaucoup.

CERCLEUX.

Ou bien encore, vous pourriez vous entendre avec

un homme sans scrupules qui trusterait tout le caviar du bas Danube et qui mettrait sur ses barils : Caviar de Silistrie, avec vos armes où un bandit à cheval est représenté.

RAYMONDE.

Tu as donc des bandits dans ta famille, chéri?... tu ne m'avais pas dit ça.

CERCLEUX.

Il y a toujours, à l'origine des grandes dynasties, des hommes d'action.

SACHA.

Jamais mon ancêtre, le czikos, qui galopait dans la puzta, ne sera représenté sur un baril de caviar.

CERCLEUX.

Il est fâcheux que vous repoussiez d'une façon systématique les moyens que je vous propose pour vous tirer d'embarras.

SACHA.

Proposez-m'en d'honorables.

CERCLEUX.

C'est que je n'en vois pas.

RAYMONDE.

Avez-vous fini, Cercleux, de donner à ce petit des conseils abominables? Ne t'inquiète pas, chéri, quand nous n'aurons plus le sou, nous irons vivre à la campagne. Moi, j'ai des goûts très simples, tu verras. J'ai toujours rêvé de vivre dans une ferme.

CHOCHOTTE.

Ta parole?

RAYMONDE.

Oui... j'aurai des jolis petits tabliers à bavette, je cultiverai des fleurs et je donnerai mon nom à une rose.

CERCLEUX.

Et moi, qu'est-ce que je ferai pendant ce temps-là ?

CHOCHOTTE.

Vous, vous vous occuperez des fruits ; vous donnerez votre nom à une poire.

RAYMONDE.

En attendant, si nous voulons pêcher des crevettes, il est temps de nous apprêter... La mer est retirée maintenant. Venez-vous avec nous, Cercleux ?

CERCLEUX.

Moi !... Oh ! non, ça ne me tente pas... ce n'est plus de mon âge.

CHOCHOTTE.

Vous êtes trop paresseux, vous allez encore dormir.

Sur ces derniers mots, Madame Garantie est entrée.

CERCLEUX.

Non, je vais faire un bésigue avec Mme Garantie.

RAYMONDE.

C'est ça... faites un bésigue.

Raymonde, Chochotte et Sacha sont sortis.

SCÈNE IX

CERCLEUX, MADAME GARANTIE.

Ils jouent au bésigue en prononçant par intervalles les paroles adéquates. On entend la sirène d'un automobile.

MADAME GARANTIE.

Entendez-vous ?... un auto ?

CERCLEUX.

En effet, je reconnais le cri de ce volatile.

MADAME GABANTIE.

Il n'en passe jamais pourtant par ici.

CERCLEUX.

Quelque original!

MADAME GARANTIE.

On dirait qu'il s'arrête à la porte.

CERCLEUX.

C'est son affaire.

MADAME GARANTIE.

Comme le prince est gentil!

CERCLEUX.

Je crois que vous êtes un peu amoureuse de lui.

MADAME GARANTIE.

C'est égal, je n'en reviens pas.

CERCLEUX.

D'où? De quoi?

MADAME GARANTIE.

Qu'il soit si simple.

CERCLEUX.

Il n'y a rien de plus simple que les princes... surtout quand on les prend jeunes... il ne faudrait pas que ça grandisse, c'est comme les lions... tant qu'ils sont lionceaux, on en fait ce qu'on veut.

MADAME GARANTIE.

Tiens, voilà une dame qui vient par ici.

CERCLEUX.

Laissez-la venir et jouez, je vous en prie.

Sur ces derniers mots, la reine est entrée, tenue d'automobile, casquette, cache-poussière, etc.

SCÈNE X

LA REINE, CERCLEUX, MADAME GARANTIE.

LA REINE.

Dites-moi quoi? On entre ici comme dans un moulin. Personne donc pour vous recevoir.

CERCLEUX.

Quoi? c'est vous, Majesté?

LA REINE.

Oui, c'est moi. Bonjour! comment allez-vous? Ça me fait plaisir de vous voir. Vous jouiez à cartes?

CERCLEUX.

Oui, Majesté, je faisais un bésigue avec Mme Garantie. (Madame Garantie veut faire la révérence, mais elle est si émue qu'elle manque de tomber. Cercleux se précipite pour la retenir.) Voyons, prenez sur vous, prenez sur vous.

MADAME GARANTIE.

Excusez-moi, Majesté, la surprise, l'émotion... mes pauvres jambes ne peuvent plus me porter... je crois que je vais m'évanouir.

LA REINE.

Pas devant moi, je vous prie.

MADAME GARANTIE.

Je m'évanouirai où il plaira à Votre Majesté... j'aurai la force de monter jusqu'à ma chambre.

LA REINE.

C'est ça, ayez la force jusqu'à votre chambre, je préfère.

Madame Garantie sort en chancelant comme une femme ivre et en s'appuyant à tous les meubles, ce qui, au théâtre, signifie un trouble extrême.

LA REINE.

Qui est cette dame?

CERCLEUX.

C'est Mme Garantie, la tante de Raymonde Percy, une personne très comme il faut.

LA REINE.

Très comme il faut, mais pas solide sur ses pauvres jambes... Et le prince, comment va-t-il?

CERCLEUX.

Monseigneur va très bien; il est ici, je vais le faire appeler.

LA REINE.

Non, non, pas tout de suite, nous devons causer d'abord. Vous ne vous attendiez pas à me voir... Tant mieux, je voulais vous surprendre : on se rend mieux compte, si on arrive à l'improviste. Il faut vous dire que je fais de l'automobile. Je suis partie ce matin de Dunkerque, j'ai déjeuné à Amiens et je dîne ce soir à Rouen.

CERCLEUX.

Votre Majesté a déjeuné à Amiens... belle cathédrale.

LA REINE.

Je n'ai pas vu... je n'ai pas eu le temps, je traverse seulement les villes. Comprenez, moi, j'ai besoin de mouvement, je ne peux pas rester en place, par cette chaleur surtout... je suis une nature comme ça. Je vais toujours à la plus grande vitesse, quatre-vingts à l'heure, c'est moi qui conduis; oui, je parcours toute la France en automobile... c'est le seul moyen de connaître un pays.

CERCLEUX.

A cette allure-là, si Votre Majesté ne s'arrête nulle part et, surtout, tient le volant, elle ne doit pas jouir des beautés de la route.

LA REINE.

Taisez-vous, vous n'y entendez rien.

CERCLEUX.

Et puis, ce n'est pas prudent, un accident est si vite arrivé.

LA REINE.

Que faire? Mourir en vitesse, c'est mourir en beauté. Dans les premiers temps, j'avais toujours la sensation que je tombe et que je me casse les dents; mais, à présent, je n'ai plus que le plaisir d'aller vite. Ah! la vitesse, c'est un enivrement; on respire beaucoup d'air, beaucoup d'oxygène, le sang circule, le cœur bat fort... on vit, on vit. L'oxygène, c'est presque un amant! Je suis très heureuse.

CERCLEUX.

Tant mieux.

LA REINE.

Oui, tant mieux, vous avez raison; mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Parlons un peu de votre élève. Ah! à ce propos, j'ai bien reçu la lettre par laquelle vous m'annonciez que le prince avait connu l'amour à Fontainebleau, dans des circonstances romanesques. Ça m'a fait plaisir. J'avais tellement peur que Sacha montât sur le trône comme son père, sans avoir connu l'amour... c'était une grande préoccupation pour moi. Je dois aussi vous remercier... Comment ça s'est-il passé?

CERCLEUX.

Je l'ai écrit à Votre Majesté.

LA REINE.

Oui, mais vous ne m'avez donné aucun détail, vous savez que j'aime tous les détails.

CERCLEUX.

Je ne sais pas, moi, je n'étais pas là.

LA REINE.

Mais le prince aurait pu vous dire...

CERCLEUX.

Il ne m'a rien dit.

LA REINE.

C'est un gentilhomme. Alors, vous deviez demander à la femme.

CERCLEUX.

Votre Majesté n'y pense pas... on ne demande pas ces choses-là.

LA REINE.

Vous avez raison, vous êtes aussi un gentilhomme. Dites-moi quoi? Cette femme, comment l'appelez-vous déjà?

CERCLEUX.

Raymonde Percy.

LA REINE.

Oui... où est-elle maintenant?

CERCLEUX.

Mais elle est ici.

LA REINE.

Alors Sacha est avec elle.

CERCLEUX.

Pour le moment, oui.

LA REINE.

C'est donc un collage?

CERCLEUX.

Le mot est un peu gros... un gommage tout au plus...

LA REINE.

Collage, gommage, c'est égal. Enfin, ils ont un béguin?

CERCLEUX.

C'est ça même.

LA REINE.

Ça me fait plaisir, parce que je n'aurais pas aimé pour Sacha, surtout pour commencer, une aventure passagère. Je trouve gommage plus poétique, et vous?

CERCLEUX.

C'est une idylle et voilà tout.

LA REINE.

Voilà tout. Il faut les laisser comme ça le plus longtemps possible.

CERCLEUX.

Le temps qu'il plaira à Votre Majesté.

LA REINE.

Un prince a si rarement l'occasion de connaître l'amour véritable.

CERCLEUX.

Hélas!

LA REINE.

Alors, ils s'embrassent bien?

CERCLEUX.

Ils ne font que cela.

LA REINE.

Ça doit être gentil.

CERCLEUX.

Ce n'est pas répugnant.

LA REINE.

Ils s'embrassent aussi devant vous?

CERCLEUX.

Il y a des fois... ça dépend comment ça se trouve.

LA REINE.

Et vous pouvez voir ça!

CERCLEUX.

Il le faut bien.

LA REINE.

Je veux dire... vous pouvez rester avec le spectacle du béguin sous les yeux, sans être troublé, sans avoir envie de faire autant?

CERCLEUX.

Je n'y pense même pas.

LA REINE.

Vous êtes froid alors... vous m'avez raconté des histoires : vous ne tenez pas de votre père qui était salé dans la Bourgogne. (Elle va à la fenêtre et regarde la campagne.) C'est joli ici, ces arbres, tout près de la mer... cette maison cachée dans la verdure; vous avez choisi pour les amoureux un véritable nid. Ils sont là, bien tranquilles... et puis la vieille dame évanouie dans sa chambre, avec qui vous faisiez le bésigue quand je suis arrivée... tout cela est très doux, très enveloppant.

CERCLEUX.

Je suis heureux que Votre Majesté soit satisfaite.

LA REINE.

Mais, dites-moi, au milieu de tout ça, le prince n'oublie pas qu'il doit régner?

CERCLEUX.

Il ne l'oublie pas un seul instant. D'ailleurs, je suis là pour le lui rappeler : nous avons eu tout à l'heure une longue conversation à ce sujet... et nous en aurons encore.

LA REINE.

C'est votre devoir... Le prince a-t-il lu le petit livre que le comte de Ronceval lui a laissé en partant?

CERCLEUX.

Il le sait par cœur.

LA REINE.

C'est bien. A propos, vous savez ce qui arrive au comte de Ronceval?

CERCLEUX.

Non, Majesté.

LA REINE.

Il était allé en Silistrie pour s'assurer des véritables sentiments du peuple à l'égard du prince Alexandre. A la frontière, les douaniers de la république lui demandent s'il n'a rien à déclarer. Alors, le vieux royaliste répond : « Je déclare que votre gouvernement me dégoûte ! » On l'a conduit en prison... c'est malheureux, mais il n'avait pas besoin de répondre ça aux douaniers de la république.

CERCLEUX.

Certainement.

A ce moment, Raymonde entre... Elle a un costume pour aller à la pêche.

SCÈNE XI

LA REINE, CERCLEUX, RAYMONDE, puis SACHA, puis CHOCHOTTE.

RAYMONDE.

Au revoir, Cercleux, à tout à l'heure, nous partons. (Apercevant la reine.) Oh ! pardon.

Elle veut s'en aller.

LA REINE.

Monsieur Cercleux, présentez-moi donc mademoiselle ?

CERCLEUX.

Quoi, Majesté, vous voulez ?

LA REINE.

Puisque je vous le demande.

CERCLEUX, présentant.

Mademoiselle Raymonde Percy.

LA REINE.

Approchez, mademoiselle Percy.

RAYMONDE.

Vraiment, Majesté, je suis confuse... je n'ai pas un costume...

LA REINE.

Ça ne fait rien, ça vous va très bien. Je vous avais déjà remarquée aux Acacias, aux courses...

RAYMONDE.

Moi aussi, Majesté.

LA REINE.

Vous êtes trop aimable. Je suis contente que vous soyez belle et que vous vous portiez bien... vous devez continuer.

SACHA, *qui est entré.*

Oh ! mamascha, vous êtes là ?

LA REINE.

Bonjour, Sacha... embrassez-moi et n'ayez pas l'air gêné. Je suis venue vous voir en passant. Vous avez bonne mine, ça me fait plaisir. Je vous fais tous mes compliments : votre concubine est très jolie.

SACHA, *balbutiant.*

Oh ! vraiment, vous trouvez ?

LA REINE.

Vous ne devez pas vous ennuyer... j'en suis ravie pour vous... Mon Dieu... quel bruit ! comme on fait du bruit, à côté !

RAYMONDE.

Majesté, c'est Mohammed qui est grimpé sur l'armoire normande... Alors, ma sœur tâche de l'en faire descendre.

Au même moment, Mohammed, dans son costume de bain couleur de feu, entre dans le salon qu'il traverse en bondissant... Chochotte qui le poursuit s'arrête sur la porte, pétrifiée. Un silence pénible. La reine regarde sévèrement Cercleux.

CERCLEUX, avec un geste qui résume la situation.

Voilà!

LA REINE, désignant Chochotte.

Et qu'est-ce que c'est que ça?

RAYMONDE.

C'est ma sœur, Majesté.

LA REINE.

Ah! c'est votre sœur... comment vous appelez-vous, mademoiselle?

CHOCHOTTE.

Chochotte, Majesté.

LA REINE.

C'est un joli nom. (Regardant Cercleux.) Ah! ah! je comprends maintenant, je comprends. Et où allez-vous avec les robes courtes?

RAYMONDE.

Nous allions pêcher des crevettes, Majesté.

LA REINE.

C'est parfait... il ne faut pas que je vous retienne... Allez!

Raymonde fait une belle révérence.

CHOCHOTTE.

Au revoir, Majesté, j'ai bien l'honneur...

LA REINE.

Vous aussi, Sacha, vous pouvez aller.

SACHA.

Mais pas du tout, mamascha, je veux rester auprès de vous.

LA REINE.

Non, non, allez pêcher des crevettes, dans la mer,

avec Mlle Percy et Mlle Chochotte. D'ailleurs, moi aussi, je m'en vais, je dîne tout à l'heure à Rouen. Je voulais vous voir, je vous ai vu, je n'ai rien à vous dire et je dois parler avec votre professeur.

SACHA.

Comme vous voudrez.

Il lui baise la main et sort.

SCÈNE XII

LA REINE, CERCLEUX.

LA REINE.

Dites-moi... cette Chochotte? elle est votre maîtresse?

CERCLEUX.

Pas du tout.

LA REINE.

Ne mentez pas, elle est votre maîtresse... ce n'est pas à moi qu'il faut dire le contraire, et j'ai le flair pour ces sortes de choses. D'ailleurs, je le savais... on me l'a dit.

CERCLEUX.

Votre Majesté est mal tuyautée.

LA REINE.

Ah! je comprends maintenant pourquoi vous pouvez rester avec le spectacle de l'amour sous les yeux : ça vous excite pour Chochotte, vous avez aussi un gommage.

CERCLEUX.

Encore une fois, Votre Majesté est absolument dans l'erreur.

LA REINE.

Silence !

CERCLEUX.

Je ne peux pourtant pas laisser supposer ce qui n'existe pas... l'honneur d'une femme est en jeu.

LA REINE.

Ah! ah! l'honneur de Chochotte!... Alors, que fait-elle, ici ?

CERCLEUX.

Elle vient voir sa sœur... il n'y a là rien que de très naturel.

LA REINE.

Elle a l'air effronté... elle n'a pas baissé les yeux.

CERCLEUX.

Elle regarde les gens en face... c'est l'indice d'une conscience pure. Chochotte est une bonne petite fille, bien tranquille... elle a d'ordinaire cinq ou six amants et elle ne cherche pas d'autres aventures. Elle est venue ici pour se reposer... elle est arrivée ce matin.

LA REINE.

Si elle n'est pas votre maîtresse, elle le sera. (Un silence. La reine va près de la table et prend l'ouvrage de Chochotte.) Qu'est-ce qui fait ça ?

CERCLEUX.

C'est l'ouvrage de Chochotte.

LA REINE, prenant les petits chaussons.

Et ça ?

CERCLEUX.

C'est des petits chaussons que Raymonde tricote pour...

LA REINE.

Pour son enfant? Elle est enceinte avec Sacha, maintenant !

CERCLEUX.

Mais non, Majesté, c'est pour une de ses amies qui va avoir un bébé. Vous voyez quelle existence familiale on mène à Vaucottes.

LA REINE.

Vaucottes? Pourquoi avez-vous choisi ce trou, quand il y a Dieppe, Trouville, Dinard, Aix-les-Bains et toutes les places d'eaux. Je n'aime pas l'existence familiale. Je vous ai appelé comme professeur auprès du prince pour lui apprendre la grande vie, la fête, la noce, et non pas pour la vie bourgeoise, en famille, pour le bésigue avec la tante et la popote avec Chochotte!

CERCLEUX.

Je ne pouvais pas empêcher ça... Chaque fois que Raymonde aime quelqu'un, elle lui fait connaître sa famille : c'est, chez elle, la conséquence d'un amour véritable.

LA REINE.

Et qu'est-ce que c'est, quoi? je vous prie, une Raymonde qui tricote des petits chaussons! D'ailleurs, ça me déplaît, une liaison qui dure déjà depuis un mois... c'est beaucoup trop long.

CERCLEUX.

Votre Majesté disait tout à l'heure qu'il fallait les laisser ensemble...

LA REINE.

Je disais une chose tout à l'heure, j'en dis une autre maintenant; c'est mon droit : je suis la reine.

CERCLEUX.

Il n'y a rien à répondre à cela. Il suffit que vous soyez une femme pour que vous ayez le droit de changer d'avis d'un moment à l'autre.

LA REINE.

Je change d'avis, parce que j'ai vu les petits chaus-

sons... ça m'inquiète... c'est un pressentiment qui a traversé mon cœur... j'ai peur que le prince épouse Mlle Percy.

CERCLEUX.

Votre Majesté exagère.

LA REINE.

Non, je n'exagère pas. Gommage d'abord, collage ensuite, après mariage, c'est dans l'ordre. Je veux qu'on les sépare dès demain.

CERCLEUX.

C'est un peu brusque.

LA REINE.

Je payerai une indemnité à la Percy.

CERCLEUX.

Sans doute, mais il n'est pas question d'argent. Songez qu'ils s'aiment et, si vous les séparez, ils en auront de la peine.

LA REINE.

Elle tricotera...

CERCLEUX.

Pour s'étourdir; de ses grandes douleurs, elle fera des petits chaussons.

LA REINE.

D'ailleurs, dans l'intérêt de cette Percy... si le prince ne voit qu'elle, il s'en lassera... c'est l'histoire de toujours perdrix.

CERCLEUX.

Votre Majesté s'alarme à tort : les amours de Raymonde et du prince ne sont que des amours d'été, c'est bien ainsi que ça a été convenu. Si, par hasard, nos amoureux faisaient des projets d'avenir, je les ramènerais au présent, je les préparerais à la séparation, mais gentiment, doucement. Nous avons encore deux mois devant nous. Vous avez voulu pour le prince une initiation gentille, sentimentale... il faut en admettre les

conditions. Quand on sera rentré à Paris, au mois d'octobre, je lancerai monseigneur dans le tourbillon, et je vous promets qu'on parlera de lui.

LA REINE.

Je veux bien attendre le mois d'octobre, mais pas plus tard.

CERCLEUX.

C'est entendu.

LA REINE.

Nous verrons. Adieu! je m'en vais. Ne me reconduisez pas, c'est inutile... (Elle s'en va en disant sur la porte :) Quelle honte! une Chochotte qui existe.

Et, quand elle est partie, Raymonde, Chochotte, Sacha et Madame Garantie rentrent dans le salon.

SCÈNE XIII

RAYMONDE, CHOCHOTTE, MADAME GARANTIE, CERCLEUX, SACHA.

RAYMONDE.

Elle est partie?

CERCLEUX.

Tiens! vous êtes donc là? Je vous croyais à la pêche.

CHOCHOTTE.

Pensez-vous? Comme si on avait le cœur à pêcher avec des émotions pareilles.

SACHA.

Elle avait l'air en colère.

CHOCHOTTE.

Elle a fait du schproom.

RAYMONDE.

Après qui en avait-elle?

CHOCHOTTE.

Après moi, sûrement... elle ne doit pas m'avoir à la bonne... ce qu'elle m'a rechâssée! Ah! non, je n'aime pas ça.

CERCLEUX.

La vérité est que Sa Majesté en a après tout le monde. Elle nous reproche de mener ici une existence trop bourgeoise, trop familiale.

MADAME GARANTIE.

Ah! mon Dieu!

CERCLEUX.

Enfin, mes pauvres amis, elle veut qu'en rentrant à Paris, au mois d'octobre, votre liaison cesse... elle dit que c'est l'histoire de toujours perdrix.

SACHA.

Il faudra que je quitte Raymonde?

CERCLEUX.

C'est la volonté de la reine.

Sacha et Raymonde commencent à pleurer.

MADAME GARANTIE.

Ils étaient si gentils... si j'allais trouver la reine, si je me jetais à ses genoux, en lui tendant un placet!

CERCLEUX.

Encore une victime de l'histoire par l'image! Vous en seriez quitte pour vous relever, ma pauvre madame Garantie... la reine serait inflexible.

CHOCHOTTE.

Pourquoi que vous leur dites ça maintenant, puisque ce n'était que pour le mois d'octobre?

RAYMONDE.

Oh! maintenant ou plus tard, mon cher Cercleux, il aurait toujours fallu que vous nous en parliez. D'ailleurs, vous m'aviez prévenue; vous m'aviez bien dit : « Nous voulons une femme d'été », ce qui signifie : à la chute des feuilles on se borde, on s'en va chacun de son

côté. (A Sacha.) Mais c'est la vie, ça, mon pauvre chéri; tu es trop jeune... tu ne peux pas n'avoir qu'une maîtresse. En tout cas, j'aurai été ta première... il me restera le souvenir et l'honneur de t'avoir commencé.

CERCLEUX.

Et admirablement commencé! A la bonne heure, Raymonde, je vois que vous êtes raisonnable.

RAYMONDE, à Chochotte.

Et puis, j'ai lu la vie des grandes favorites, et je sais ce qui nous attend lorsque nous sommes aimées par des princes. Aussi, quand l'heure de la séparation sera venue, je ne ferai pas de tableaux, je te le promets... je me souviendrai de Mlle de La Vallière dont j'ai lu les amours encore ce matin... je ferai comme elle.

CHOCHOTTE.

Tu ne vas pas entrer en religion?

RAYMONDE.

Sois tranquille. Je veux dire que je me résignerai... et puis, rien ne m'empêchera de rester ton amie.

SACHA.

Ah! la reine veut que je fasse la fête... Eh bien! je la ferai.

RAYMONDE.

Ah! pour ça, je t'aiderai.

CHOCHOTTE.

Moi aussi!

SACHA.

Et, d'ici peu, je veux être le prétendant le plus salement fêtard dont la chronique parisienne se soit occupée.

CERCLEUX.

A la bonne heure, Sacha, je vois que, vous aussi, êtes raisonnable. Si Sa Majesté vous entendait, elle serait bien heureuse.

RIDEAU.

ACTE TROISIÈME

Quelques mois après, dans la première semaine de janvier, le jour des Rois, chez le prince de Silistrie. Un atelier très vaste; au fond, une large baie communiquant avec un petit salon. Au-dessus de la baie, une loggia où seront tout à l'heure les musiciens. A gauche de la baie, une petite porte dérobée dans la muraille et s'ouvrant sur un escalier secret. Dans le pan de gauche, une porte sous une draperie communiquant avec une chambre de repos. Dans le pan de droite, une autre porte communiquant avec l'antichambre, et au fond, dans l'angle de droite, une tente orientale. Au milieu de l'atelier, une table de quatorze couverts est dressée. Tout cela pittoresquement éclairé et fleuri aux couleurs de Silistrie. — Au lever du rideau, Cercleux dispose des cartons sur les verres. Raymonde surveille cette opération.

SCÈNE PREMIÈRE

RAYMONDE, CERCLEUX, puis MOHAMMED, puis TROYBEMOLLES.

CERCLEUX.

Comment allons-nous les placer?

RAYMONDE.

Sacha ici, moi en face... Le docteur à ma droite, vous à ma gauche, Transe. Troybemolles, Moitrinet, Gardène. Ah! le docteur a dit qu'on ne l'attende pas... il a été appelé auprès de Suzanne Grégeois... Il tâchera de

venir nous rejoindre... (Cependant Mohammed est entré par la porte de droite. Il est vêtu d'un costume de Mameluck.) Ah! voici Mohammed! il est très beau, il a l'air féroce... Tu vas te mettre là, (Elle le poste à l'entrée de la tente.) et, si quelqu'un s'approche, tu lui passeras ta lance au travers du corps.

MOHAMMED, riant à cette idée.

Oui, madame, oui.

Pendant qu'elle donne ces instructions à Mohammed, un domestique est venu parler bas à Cercleux qui disparaît par la porte dérobée. Cependant Troybemolles, entr'ouvrant la grande baie du fond, passe la tête et entre dans l'atelier.

TROYBEMOLLES.

Vous savez que vos invités s'impatientent de l'autre côté. Il est minuit!

RAYMONDE.

Que voulez-vous que j'y fasse? Et d'abord, qui vous a permis d'entrer? Vous êtes insupportable, Troybemolles... vous êtes d'un sans-gêne!...

TROYBEMOLLES.

A qui le dites-vous? Aucune femme n'est encore arrivée... il n'y a que des hommes par là... Alors, c'est crevant.

RAYMONDE.

Voulez-vous rentrer dans le salon?

TROYBEMOLLES.

Non... C'est très bien arrangé ici... Oh! vous avez un goût. (Désignant la tente.) Et là-dessous, qu'est-ce qu'il y a? On peut voir? Tiens! mais c'est ce vieux Mohammed. Bonjour, Mohammed, je ne te remettais pas sous ce costume.

MOHAMMED.

Pas approcher, moussu, pas approcher, défendu, ça, moussu, défendu.

Il lui met la pointe de sa lance sous la figure.

TROYBEMOLLES.

Oh! non, très peu pour moi.

RAYMONDE.

C'est bien fait!

TROYBEMOLLES.

Cet enfant du désert est terrible... il a l'air de garder un sérail.

Cependant Cercleux a reparu.

RAYMONDE.

Où étiez-vous donc passé?

CERCLEUX.

J'étais allé parler aux musiciens... Rentrez dans le salon avec Troybemolles, on va servir tout de suite.

RAYMONDE.

Vous avez entendu, Troybemolles?

TROYBEMOLLES.

Je vous suis... je vous suis.

Raymonde et Troybemolles rentrent dans le salon. Pendant ces répliques, un maître d'hôtel et deux domestiques ont disposé des huîtres sur la table.

CERCLEUX, au maître d'hôtel.

Alcide, ayez l'obligeance de me laisser seul, une minute... Allez-vous-en avec votre monde... fermez la porte, et, quand je sonnerai, vous annoncerez que Son Altesse est servie.

ALCIDE.

Bien, monsieur.

Il sort avec les deux domestiques.

CERCLEUX.

Et toi, Mohammed, sois muet sur ce que tu vas voir et entendre... Si tu dis un mot, je te renvoie dans ton pays où tu seras conducteur de tramways. Retourne-toi d'ailleurs... là... et ne bouge plus. (Puis il va ouvrir la porte dérobée.) Majesté, vite, vite, venez maintenant. (La reine entre très voilée.) Je vous demande pardon

de vous avoir fait attendre dans ce petit escalier : il n'est pas très confortable... c'est un escalier d'adultère.

LA REINE.

D'adultère, expliquez-moi.

CERCLEUX.

Oh! nous n'avons pas le temps.

LA REINE.

Ça ne fait rien : je suis si contente de voir la fête parisienne... c'est tellement romanesque, n'est-ce pas?

CERCLEUX.

C'est surtout imprudent... Enfin, vous l'avez voulu, mais dépêchez-vous... entrez là, dans cette chambre de repos. Dissimulée derrière la draperie, vous pourrez tout voir sans être vue.

LA REINE.

Je dois entrer là?

CERCLEUX.

Oui, vous devez... et, quoi qu'il arrive, ne vous montrez pas, Majesté.

LA REINE.

Soyez tranquille, je suis si contente de voir la fête parisienne.

Elle disparaît derrière la draperie.

Cercleux va sonner, puis il appelle vers la loggia.

CERCLEUX.

Dumont! (Le chef d'orchestre apparait, longue tunique brodée, bonnet de peau de mouton, etc.) Dumont, vous pouvez vous installer avec vos hommes. (Les musiciens, en costumes silistriens, se placent dans la loggia. Le maître d'hôtel est entré.) Et vous, Alcide, vous êtes prêt?

ALCIDE.

Oui, monsieur Cercleux.

CERCLEUX.

Alors, on peut commencer.

Alcide ouvre la porte du fond à deux battants et annonce :

ALCIDE.

Son Altesse est servie.

Musique... les convives passent dans l'atelier.

SCÈNE II

RAYMONDE, SACHA, CERCLEUX, TROYBEMOLLES, TRANSE, GARDÈNE, MOITRINET, MOHAMMED, puis CHOCHOTTE, MARIETTE PRINTEMPS, JULIA RADLER, BLANCHE DE LIVRY, LUCIENNE VILLEDO, YVONNE D'OSTENDE, puis LE DOCTEUR COURTOIS.

LE CHŒUR DES CONVIVES.

C'est très bien arrangé — tout aux couleurs de la Silistrie. — Un, deux, trois, cinq, six verres — c'est un souper à six verres — on va joliment s'amuser. — Et les musiciens, ils sont très pittoresques.

RAYMONDE.

Vous savez que ce sont des vrais caldarari que nous avons fait venir.

LE CHŒUR.

Comment dites-vous? des caldarari? — ce n'est pas banal. Seulement, ça manque toujours de linge — il n'y a pas de femmes — pas de femmes, pas de femmes. — Nous ne nous mettrons pas à table sans les femmes. — Au contraire, mettons-nous à table, ça les fera venir. — D'abord, il y a quatorze couverts : ceci cache un mystère.

RAYMONDE.

Messieurs, je réclame une minute de silence.

UNE VOIX.

Vous l'avez.

RAYMONDE.

Vous savez que c'est aujourd'hui le jour des Rois; nous allons donc procéder à la cérémonie traditionnelle : nous allons tirer les Rois.

MOITRINET.

Où est la galette?

RAYMONDE.

Il n'y a pas de galette.

TROYBEMOLLES.

Alors, on trompe le peuple.

RAYMONDE.

On ne trompe pas le peuple... Vous voyez cette tente? (Oui! Oui!) Eh bien, les parts sont là, et c'est Mohammed, le plus jeune de nous tous (Hélas!), c'est l'innocent Mohammed qui désignera celle qui... ou plutôt ceux dont... enfin, je veux dire...

LE CHŒUR.

Bafouille... dansez-le... mais oui... nous avons tous compris... ceux dont auxquels, parfaitement...

Musique. Cependant Sacha est entré sous la tente.

SACHA, à l'intérieur de la tente.

Pour qui celle-là?

RAYMONDE.

Allons, Mohammed!

MOHAMMED.

Moi pas oser, madame... moi, beaucoup gêné.

RAYMONDE.

Et une gifle que tu vas recevoir!

SACHA.

Pour qui celle-là?

MOHAMMED.

Mossou Cercleux.

Et Mariette Printemps sort de la tente.

RAYMONDE, présentant.

Mlle Mariette Printemps... M. René Cercleux.

MARIETTE.

Bonjour, mon petit René, je suis contente de vous voir.

CERCLEUX.

Moi aussi. Le sort m'a favorisé.

Tous viennent dire bonjour à Mariette.

SACHA.

Pour qui celle-là?

MOHAMMED.

Mossou Transe.

RAYMONDE, présentant.

Mlle Julia Radler... M. Jacques Transe, poète.

SACHA, toujours sous la tente.

Pour qui celle-là?

MOHAMMED.

Pour le gros mossou, là... le gros mossou.

RAYMONDE.

Il a un nom, le gros mossou... il s'appelle Moitrinet.

MOHAMMED.

Mossou Moitrinet.

RAYMONDE, présentant.

Ma sœur, Chochotte.

MOITRINET.

Eh bien, je suis très content, moi... Ah! ah! ah!

CHOCHOTTE.

Quoi, ah! ah! ah! ne riez pas comme ça, vous me faites de la peine... Je n'ai vraiment pas de chance.

MOITRINET.

Merci.

CHOCHOTTE.

De rien... Je vais bien m'amuser, moi.

SACHA.

Pour qui celle-là?

MOHAMMED.

Mossou Troybemolles.

RAYMONDE, présentant.

Mme Yvonne d'Ostende... M. Troybemolles.

YVONNE.

Vous n'allez pas me faire des blagues, vous?

TROYBEMOLLES.

Soyez tranquille.

YVONNE.

C'est que je vous connais... je me méfie... on m'a raconté de vos blagues... je ne les trouve pas drôles du tout.

TROYBEMOLLES.

Moi non plus... je les trouve stupides.

SACHA.

Pour qui celle-là?

MOHAMMED.

Mossou Gardène.

RAYMONDE, présentant.

Mlle Lucienne Villedo... M. Gardène, peintre.

MARIETTE, à Cercleux.

Il est très bien comme ça, Mohammed.

CERCLEUX.

Vous le regardez avec beaucoup de complaisance.

MARIETTE, avec mélancolie.

Au fond, on aime les nègres.

SACHA.

Et enfin, pour qui celle-là?... C'est la dernière.

RAYMONDE.

Il n'y a plus d'homme... ce sera pour le docteur Courtois... Il a dit qu'on ne l'attende pas... il a été appelé auprès d'une cliente. (A Blanche de Livry.) Mais il doit venir nous rejoindre; il est chez Suzanne Grégeois qui est en train d'accoucher. Ça vous est égal?

BLANCHE DE LIVRY.

Absolument égal... et même, s'il ne vient pas, vous savez!...

SACHA.

C'est fini... la tente est vide.

RAYMONDE.

Messieurs, comme vous l'avez sans doute deviné, chacune de ces dames représente une part du gâteau des Rois... Maintenant, c'est à vous de vous faire aimer, et celui d'entre vous qui sera aimé avant la fin du souper sera proclamé roi!

CHOCHOTTE.

Ils n'ont pas beaucoup de temps... Est-ce qu'on peut changer?

RAYMONDE.

A l'amiable, bien entendu.

CHOCHOTTE.

A la bonne heure; sans ça, je m'en allais : j'ai assez ri dans ce coin-là.

MOITRINET.

Vous êtes gentille!

CHOCHOTTE.

De rien, mon vieux; restez donc couvert. Qui veut changer avec moi?

JULIA RADLER.

Moi!

CHOCHOTTE.

Vous, Radler, qu'est-ce que vous offrez en échange?

JULIA RADLER.

Un poète.

CHOCHOTTE.

Vous êtes dégoûtée... Un poète, ça colle.

JULIA RADLER.

Et moi, je vais faire la cour à M. Moitrinet.

MOITRINET.

Je suis très flatté.

JULIA RADLER.

Il y a longtemps que je désirais vous connaître, nous avons des amis communs.

MOITRINET.

Oui, oui, je sais, mon père m'a beaucoup parlé de vous.

CHOCHOTTE, à Transe.

Mais peut-être regrettez-vous?...

TRANSE.

Pas du tout, mademoiselle, cette dame m'en imposait, tandis que je suis sûr que vous me mettrez tout de suite à votre aise.

CHOCHOTTE.

Vous auriez perdu votre temps... Avec Julia Radler, l'amour, c'est à la cote.

TRANSE.

Et avec vous?

CHOCHOTTE.

C'est au mutuel.

TRANSE.

J'aime mieux... Alors, vous serez très bonne pour moi.

CHOCHOTTE.

La part du bon Dieu... Je ne peux pas mieux dire.

MARIETTE PRINTEMPS.

Raymonde, pourrais-je vous dire un mot?

RAYMONDE.

Mais certainement.

MARIETTE.

Voilà... moi, je suis la part de Cercleux... c'est un charmant garçon que j'aime beaucoup; mais il y a si longtemps que je le connais! Alors, je désirerais changer... Je lui en ai parlé. Il consent.

RAYMONDE.

C'est parfait. Voyons, qui pourrais-je vous donner? Ah! vous me faites faire là un joli métier! Avez-vous une préférence? Voulez-vous Gardène?

MARIETTE.

Je le connais aussi.

RAYMONDE.

Et Troybemolles? (Mariette détourne la tête en baissant les yeux.) Écoutez, dites-moi qui vous ne connaissez pas, ce sera plus vite fait.

MARIETTE.

C'est comme un fait exprès... Je les connais tous, sauf...

RAYMONDE.

Sauf Mohammed, ça viendra.

MARIETTE.

Non, sauf le prince... Est-ce vrai que vous n'êtes plus que des amis, des camarades, le prince et vous?

RAYMONDE.

C'est vrai.

MARIETTE.

Alors?

SACHA.

Eh bien, Raymonde, on n'attend plus que toi.

MARIETTE.

Nous parlions de vous, monseigneur.

RAYMONDE.

Sacha, offre ton bras à Mariette... aie bien soin d'elle... je te la confie... Et maintenant, que la fête commence!

On s'installe.

BLANCHE DE LIVRY.

Nous ne pouvons pas nous mettre à table... nous sommes treize!

LE CHŒUR.

C'est vrai, nous sommes treize — c'est à cause du docteur...

RAYMONDE.

Il va venir...

LE CHŒUR.

Mais en attendant — et s'il ne vient pas. — Il ne viendra plus maintenant. — Oh! moi, pour rien au monde. — Vous y croyez? — Si j'y crois. — Tenez, dernièrement, chez Dolly Sweed, nous étions treize à table. — Eh bien? — Mon chien est mort dans la semaine.

RAYMONDE.

Comment faire?

CERCLEUX.

C'est bien simple : Mohammed va souper avec nous.

LE CHŒUR.

Ah! ah! Au fait, pourquoi pas? — Moi j'aime mieux ça. — Le fils du concierge, si on veut — du moment qu'on est quatorze, ça m'est égal. — C'est une excellente idée! il est très sympathique, d'ailleurs, Mohammed.

RAYMONDE.

Alors, vous voulez bien?

LE CHŒUR.

Oui, oui!

RAYMONDE.

Eh bien, Mohammed, assieds-toi là... assieds-toi... Qu'est-ce que tu attends? On te ne fera pas de mal.

Mohammed, timide et rayonnant, s'assied à la place du docteur.

BLANCHE DE LIVRY, à Mohammed.

Prenez garde, vous êtes sur ma robe.

MARIETTE.

Mohammed fait très bien à la place du docteur.

TROYBEMOLLES.

Le docteur est plus instruit, mais Mohammed est mieux habillé.

GARDÈNE.

Ça donne à ce festin beaucoup de couleur... ça met une note à la Véronèse, très chaude.

RAYMONDE.

On sonne... C'est lui.

TROYBEMOLLES.

Véronèse?

RAYMONDE.

Mais non, le docteur.

BLANCHE DE LIVRY, à Mohammed.

Vous pouvez vous en aller, mon garçon.

LE CHŒUR.

Ah! non, ce pauvre gosse. — Blanche, vous n'êtes pas gentille. Il va pleurer — maintenant qu'il est là — ce serait cruel. — Je demande que Mohammed reste avec nous. — Oui, oui, certainement. — On va mettre un couvert, nous nous serrerons. — C'est le docteur qui va être épaté...

Les domestiques mettent un couvert. Cependant le docteur est entré.

LE DOCTEUR.

Je vous demande pardon, mais le devoir professionnel...

LE CHŒUR.

Ça s'est bien passé — c'est une fille, un garçon — la mère et l'enfant se portent bien?

LE DOCTEUR.

C'est une fille.

CHOCHOTTE.

Ah! moi, si j'avais un enfant, d'abord, je voudrais que ce soit un garçon.

TROYBEMOLLES.

Vous aurez ce qu'on vous donnera.

CHOCHOTTE.

Dites donc, vous!

RAYMONDE.

Mettez-vous là, docteur, entre Mme Blanche de Livry et moi... (Le docteur se met à table après avoir fait un salut cérémonieux à Mohammed.) Et, maintenant que nous sommes au complet, j'espère que vous allez être gais.

GARDÈNE.

Oh! ne dites jamais ça... voyez plutôt!

JULIA RADLER.

Quel silence!

TRANSE.

Il y a des huîtres qui passent.

BLANCHE DE LIVRY.

Ces côtes rouges sont excellentes.

MOITRINET.

On en mangerait.

TROYBEMOLLES.

Moitrinet a dit ça pour faire rire la société.

GARDÈNE.

Mais personne n'a ri.

LE DOCTEUR, à Blanche.

Qu'est-ce que vous regardez donc?

BLANCHE.

C'est une manie. Chaque fois que je mange des huîtres, je regarde s'il y a une perle.

LE DOCTEUR.

Il est très rare de trouver des perles dans les huîtres que nous mangeons à Paris; c'est principalement sur la côte de Ceylan qu'il y a des huîtres perlières que les plongeurs vont chercher...

GARDÈNE.

Dans les profondeurs de la mer.

LUCIENNE VILLEDO.

Pourquoi dites-vous dans les profondeurs de la mer?

BLANCHE.

J'adore les perles... Lorsqu'on veut me faire un cadeau, je demande toujours des perles.

CERCLEUX.

Et quand on veut vous faire une surprise?

BLANCHE.

Je demande encore des perles.

LUCIENNE.

Vous avez un joli collier, madame.

BLANCHE.

Vous trouvez, madame?

LUCIENNE.

D'ailleurs, il est célèbre : il n'y en a pas deux comme celui-là à Paris.

BLANCHE.

Oui, il est assez joli.

CHOCHOTTE, à son voisin.

Ce qu'elle a dû plonger pour avoir ce collier-là.

On rit.

BLANCHE.

Qu'est-ce que vous dites? On ne parle pas tout bas.

RAYMONDE.

Chochotte demandait si les plongeurs rapportaient une perle à chaque fois.

Un silence.

JULIA RADLER, à Moitrinet.

Et, depuis qu'elle a cet enfant, elle est constamment malade... D'ailleurs, l'enfant ressemble beaucoup à son père, il est très en retard, il a deux ans et il ne sait dire que lapin et maman.

MOITRINET.

Lapin? Voilà qui est surprenant!

JULIA RADLER.

Oui... et maman; on n'a jamais pu lui faire dire papa.

RAYMONDE.

Ce n'est déjà pas si bête.

LUCIENNE VILLEDO, à Gardène.

Mangez donc au lieu de me regarder comme ça... vous me gênez.

GARDÈNE.

Je vous regarde, parce que vous me rappelez une vierge...

CHOCHOTTE.

Ah! ah!

GARDÈNE.

Une vierge de Boltraffio qui est au musée Poldi Pezzoli. Je me demandais où je vous avais vue... c'est ça, c'est au musée Poldi Pezzoli : vous avez l'air d'un Boltraffio.

LUCIENNE.

Dites donc! pas plus que vous... vous ne vous êtes pas regardé... Boltraffio vous-même!

GARDÈNE.

Oh! pourquoi me dites-vous ça?

LUCIENNE.

Mon cher, quand on m'envoie des boniments, moi, j'en réponds.

GARDÈNE.

Bien, bien, je suis fixé... Quelle tristesse!

JULIA RADLER, *toujours à Moitrinet.*

Moi, c'est bien simple... Au-dessous de cent mille francs de rentes, je trouve qu'un homme n'a pas de sexe.

CERCLEUX.

Nous protestons.

TROYBEMOLLES.

Et vous, madame, vous êtes de cet avis?

YVONNE.

Absolument.

TROYBEMOLLES.

C'est dommage : j'avais rêvé d'une liaison avec vous, où le cœur aurait la plus grande part... Vous ne

savez pas ce que vous faites : vous me rejetez dans les bras des filles !

YVONNE.

On ne sait jamais si vous parlez sérieusement.

TROYBEMOLLES.

Je ne plaisante jamais avec ces choses-là.

BLANCHE DE LIVRY, à Lucienne Villedo.

C'est une opération qui se fait couramment et qui n'offre aucun danger ?

LE DOCTEUR.

Aucun ?... Croyez-moi, tous vos malaises viennent de là. Si vous supprimez la cause, vous supprimez l'effet.

BLANCHE DE LIVRY.

Sans compter que vous ne courez plus jamais le risque d'avoir des enfants. Songez donc, quel avantage !

LUCIENNE.

Je crois bien. C'est égal, ça m'ennuie tout de même de m'en séparer.

CHOCHOTTE.

Tiens ! voilà ces dames qui parlent chiffons.

GARDÈNE.

Quelle tristesse !

Un silence.

RAYMONDE.

Ça n'a pas l'air de s'organiser vite les ménages.

CHOCHOTTE.

Oui, et vous savez, on n'a qu'une heure.

GARDÈNE.

Si ça continue, nous n'aurons pas de roi ce soir.

MOITRINET.

C'est comme en Silistrie.

LE CHŒUR.

Charmant — c'est un rien : mais c'est bien à sa place — la conversation tombait — la voilà relevée du coup. — Ah! vous avez le doigté.

CHOCHOTTE.

Vos parents auraient dû vous faire apprendre le piano.

TROYBEMOLLES.

Il n'y a pas de roi... alors il faut nommer une reine.

LE DOCTEUR.

Il n'y aura que des reines.

LE CHŒUR.

Le docteur est galant...

MOITRINET.

J'ai une idée.

TROYBEMOLLES.

Allons, Moitrinet... n'employez donc pas des mots dont vous ne comprenez pas la portée.

MOITRINET.

J'ai une idée... Organisons un concours de jambes.

LE CHŒUR.

De jambes? — Oh! c'est un peu tôt — on n'en est qu'au second service — attendez au moins le dessert...

MOITRINET, qui suit son idée.

Chacune de ces dames va monter sur la table, et celle qui aura les plus jolies jambes sera la reine.

LE CHŒUR.

C'est du dernier galant!

MOITRINET, à Julia Radler.

Allons, madame, commencez.

JULIA RADLER.

Oh! non, ne comptez pas sur moi pour ce genre de sport.

LE CHŒUR DES FEMMES.

Ni sur moi... ni sur moi.

TROYBEMOLLES, à sa voisine.

Madame d'Ostende.

YVONNE, étouffant un bâillement derrière son éventail.

Quoi donc?

TROYBEMOLLES.

Oh!... après vous *Le Rire*, quand vous l'aurez lu.

YVONNE.

Je vous demande pardon... c'est nerveux.

TROYBEMOLLES.

Oui, ce n'est pas que vous vous ennuyez... ça vient de l'estomac... (Au domestique qui est derrière lui.) Repassez donc la viande froide à madame.

JULIA RADLER, bâillant à son tour.

Il n'y a rien de contagieux comme ça.

CHOCHOTTE.

Ça tourne à l'orgie.

YVONNE.

C'est la faute à vos musiciens... ils jouent une marche funèbre.

SACHA.

Ce sont des airs silistriens.

YVONNE.

Je ne vous dis pas, mais cette musique est lugubre.

GARDÈNE.

Elle a l'air de nous plaindre de la vie que nous menons.

CERCLEUX.

Très profond, ce que vous venez de dire là.

GARDÈNE.

Je le sais bien.

SACHA.

Tout à l'heure, ils vont jouer des airs plus gais.

CHOCHOTTE, poussant un cri.

Ah!

RAYMONDE.

Quoi donc?

CHOCHOTTE.

Enfin! on me fait du pied sous la table.

TROYBEMOLLES.

Transe, dites donc que c'est moi.

RAYMONDE.

Voyons, Chochotte, est-ce qu'on dit ces choses-là?

CHOCHOTTE.

Pourquoi pas, je suis très flattée, moi... (A Transe.) à moins que vous ne l'ayez pas fait exprès.

TRANSE.

On n'a qu'une heure.

CHOCHOTTE.

Vous êtes effronté comme un page.

MARIETTE.

Tu en as de la chance d'avoir un voisin qui t'embête.

CHOCHOTTE.

J'ai pas dit qu'il m'embêtait...

MARIETTE.

Moi, j'ai un voisin qui ne fait pas attention à moi.

SACHA.

Vous regardez tout le temps Mohammed; alors, c'est inquiétant... on ne sait pas à quoi vous pensez.

MARIETTE.

Buvez dans mon verre, vous le saurez.

RAYMONDE.

A ta santé, Sacha!

CHOCHOTTE.

Pigé, mon vieux, tu n'y coupes pas...

RAYMONDE.

Chochotte, tu te tiens très mal.

CHOCHOTTE.

Je me tiens très bien, au contraire, on n'a qu'une heure, faites comme nous.

TROYBEMOLLES.

Nous ne demanderions pas mieux; mais ces dames ne veulent rien savoir.

TRANSE.

Violez-les.

GARDÈNE.

C'est la première parole sensée qui ait été prononcée depuis le commencement de ce souper.

Troybemolles se précipite sur Yvonne.

YVONNE.

Ah!... holà!... qu'est-ce qui vous prend?.... vous me faites mal!

TROYBEMOLLES.

Je vais vous violer... je vais vous violer... Ah! vous avez beau vous défendre, je vous conterai fleurette jusque dans vos derniers retranchements.

YVONNE.

Cessez cette plaisanterie, mon cher... je vous assure qu'elle n'est pas drôle. Voyons, je vous prie de cesser... pour qui me prenez-vous?

TROYBEMOLLES.

Je vous prends pour moi.

Il la saisit et l'embrasse sur la bouche.

YVONNE.

Oh! non, ça c'est trop fort... ne recommencez pas, ou je vous jette une carafe à la tête!

LE CHŒUR.

Voyons, Yvonne, voyons!

YVONNE.

C'est vrai... on n'embrasse pas les gens comme ça sur la bouche, malgré eux.

TROYBEMOLLES.

C'était pour que vous ne disiez pas que je vous quitte à l'anglaise.

RAYMONDE.

Voyons, Yvonne, rasseyez-vous!

YVONNE.

Je ne veux pas rester à côté de lui.

TROYBEMOLLES.

Soyez sans crainte, princesse, vous pouvez vous rasseoir... je vais vider ces lieux.

YVONNE.

Bon débarras!

GARDÈNE.

Quelle tristesse!

Pendant ces dernières répliques, et profitant de l'incident, Transe et Chochotte ont quitté la table et sont venus s'asseoir sur le devant de la scène.

TROYBEMOLLES.

Je m'en vais du côté de la petite classe... regardez-les... ils ont le sens de la vie au moins, ces enfants. Regardez Chochotte... on l'embrasse où l'on veut, comme on veut, quand on veut. Ah! la brave petite fille!

MARIETTE.

On ne quitte pas la table comme ça... en voilà des manières!

CHOCHOTTE.

Vous faites trop de bruit.

TROYBEMOLLES.

C'est étrange : depuis que je ne suis plus à côté de Mme d'Ostende, j'ai envie de faire mille folies.

LE CHŒUR.

Non... non...

Troybemolles enlève son habit et le jette à l'autre bout de l'atelier.

CERCLEUX.

En voilà déjà une.

RAYMONDE.

Il vous en reste neuf cent quatre-vingt-dix-neuf à faire.

TROYBEMOLLES, *accablé.*

Je n'y arriverai jamais.

GARDÈNE.

Vous êtes navrant, Troybemolles... remettez donc votre habit, vous avez l'air d'un homme de joie.

TROYBEMOLLES.

Je m'en rends parfaitement compte.

CERCLEUX.

Alors, vous êtes inexcusable... remettez votre habit.

CHOCHOTTE, très amusée.

Remets donc ton habit, hé, boute-en-train!

GARDÈNE.

Quelle tristesse!

LE CHŒUR.

Ah! non, assez, Gardène, avec votre tristesse, c'est une scie — la barbe — la jambe — l'averse — c'est un leitmotiv.

TRANSE, à Chochotte.

Il doit avoir du succès auprès des femmes, Troybemolles.

CHOCHOTTE.

Pourquoi?

TRANSE.

Parce que les femmes aiment les rigolos.

CHOCHOTTE.

Ça dépend.

TRANSE.

Si... si... j'ai remarqué... les rigolos et les costeaux.

CHOCHOTTE, sur les genoux de Transe.

Alors, c'est vrai... vous êtes poète? vous me ferez des vers.

TRANSE.

Tout le temps.

CHOCHOTTE.

Vous savez, moi, j'adore la poésie. Il y a trois ans, je suis allée en Bretagne, avec mon amant qui était peintre... c'était une nature si sauvage...

TRANSE.

Votre ami?

CHOCHOTTE.

Non, pas le peintre, la Bretagne... alors, j'ai lu tout Lamartine... et il y en a!...

TRANSE.

Chochotte, vous êtes délicieuse.

CHOCHOTTE.

Dites-moi des vers tout bas, pour moi toute seule. Allons, je vous écoute... (Transe lui parle à l'oreille.) Oh! ça me chatouille... et puis c'est pas des vers.

TRANSE.

Je vous demande pardon... des vers libres.

CHOCHOTTE.

Ça me donne la chair de poule... tenez, regardez plutôt.

RAYMONDE.

Où donc est passé Troybemolles?

MOITRINET.

Il a disparu.

YVONNE.

Bon voyage!

RAYMONDE.

Il doit être en train de préparer la seconde folie.

Au même moment, l'électricité s'éteint.

LE CHŒUR, dans l'obscurité.

Que se passe-t-il? — Allons, il ne manquait plus que ça — c'est un plomb qui a sauté. — Gaston, fais-moi peur. — Hou! hou! hou! — Ah! tu m'as fait peur. — Mais non, mais non, mais non! — Il n'y a qu'à aller au secteur — et il n'y a pas une seule lampe dans la maison, pas une bougie, — la même chose est arrivée avant-hier chez le ministre des Finances au moment où l'on se mettait à table, imaginez-vous que l'électricité s'est éteinte...

LA VOIX DE TROYBEMOLLES.

Messeigneurs, vous êtes tous empoisonnés.

LE CHŒUR.

Ah! c'est la seconde folie de Troybemolles. — Tout s'éclaire, — c'est une façon de parler. — Moi je n'aime pas rester comme ça dans l'obscurité — ça me serre l'estomac... Rallumez, rallumez. — Mais non — mais si. — Attendez, on va donner de la lumière.

Les lampes se rallument.

RAYMONDE, à Troybemolles.

C'est vous qui aviez fermé le compteur?

YVONNE.

Comme c'est malin!

TROYBEMOLLES.

Oui, j'ai fait l'obscurité pour provoquer des rapprochements. Que s'agit-il d'obtenir ce soir? Des rapprochements.

RAYMONDE.

Malheureusement, ç'a n'a rapproché personne.

MARIETTE.

Tiens! Chochotte n'est plus là.

JULIA RADLER.

Ni le poète.

LE CHŒUR.

Ils ont filé — ils n'auraient pas fait ça! — Oh! rien ne m'étonne de Chochotte...

SACHA, aux convives.

Rasseyez-vous, rasseyez-vous.

TROYBEMOLLES.

Oh! ce n'est pas la peine... puisqu'ils ont donné le signal du départ... N'était-il pas question d'aller ce soir à la redoute du Casino?

RAYMONDE.

Oui. Sacha a loué une loge.

TROYBEMOLLES.

Ce sera la loge infernale.

RAYMONDE.

Qu'est-ce que vous aviez, Cercleux, pendant le souper? Vous aviez l'air préoccupé.

CERCLEUX.

J'ai un peu de migraine, ce ne sera rien.

RAYMONDE.

Vous venez avec nous, Blanche?

BLANCHE.

Oh! non, ma belle, je n'ai pas apporté de domino!... Le docteur m'a recommandé de ne pas me coucher tard. Je rentre.

RAYMONDE.

Et vous, Yvonne?

YVONNE.

Excusez-moi, ma chère amie; mais ce monsieur Troybemolles est vraiment trop mal élevé, j'ai horreur de sortir avec des gens comme ça.

LUCIENNE.

Moi, je suis obligée de rentrer, j'ai mon ami qui m'attend.

MOITRINET, à Julia Radler.

Je vais vous chercher votre vêtement.

TROYBEMOLLES, à Julia Radler.

Alors vous nous lâchez, vous lâchez Moitrinet?

JULIA RADLER.

Ça ne s'accroche pas avec Moitrinet.

TROYBEMOLLES.

Parce que vous ne savez pas vous y prendre... Vous comprenez, Moitrinet... je vais vous expliquer sa psy-

chologie. Oh! ce n'est pas bien compliqué : c'est un homme très riche, Moitrinet... Alors, il est habitué à ce que les femmes le trouvent beau et spirituel... il est blasé... Si vous voulez réussir auprès de lui, il faut au contraire le brusquer, le traiter comme le dernier des derniers, le mettre plus bas que terre. C'est un homme à passions... il adore ça.

JULIA RADLER.

Vous croyez?

TROYBEMOLLES.

Essayez... vous verrez!

Dans le même moment, Moitrinet apporte un domino à Julia Radler.

MOITRINET.

Voici votre manteau.

JULIA RADLER.

Tu as mis le temps à aller le chercher... Eh bien, aide-moi à le mettre... Qu'est-ce que tu attends?

MOITRINET.

C'est à moi que vous parlez?

JULIA RADLER.

Non, c'est à Dache... probable que c'est à toi. Tu viens au Casino, mon gros.

MOITRINET.

Non, je ne crois pas.

JULIA RADLER.

Il faut que tu viennes... Tu sais bien qu'il n'y a pas de bonne partie sans toi, pochetée! Fais donc attention, tu m'accroches les cheveux... Es-tu assez maladroit!

MOITRINET.

C'est mon chapeau qui me gêne.

JULIA RADLER.

Eh bien, pose-le là, ton chapeau. Allons! bon, voilà que tu le fous par terre, maintenant. Eh bien, ramasse-le.

MOITRINET, tout à fait interloqué.

Mais... mais... certainement.

Et, pendant qu'il se baisse pour le ramasser, Julia lui allonge un grand coup de pied au derrière.

MOITRINET, se relevant.

Qu'est-ce qui vous prend? Je n'aime pas du tout ça.

JULIA RADLER.

Tais-toi donc, tu es ravi... Hein! ça t'excite, esclave?

MOITRINET.

Oh! mais je m'en vais, moi, j'ai peur des folles... j'ai peur des folles.

RAYMONDE, à Sacha.

Mariette vient avec nous?

SACHA.

Oui... oui.

RAYMONDE.

Elle te plaît, Mariette?

SACHA.

Oui, non, c'est-à-dire...

RAYMONDE.

Ne te trouble pas : tu sais bien que je ne suis pas jalouse; puisque c'est convenu. Seulement, ne lui fais pas la cour devant moi; ça m'est très désagréable. Les autres femmes, ça m'est égal; mais Mariette, ça m'ennuie, je te le dis franchement.

SACHA.

C'est curieux!

RAYMONDE.

Tu penses bien que j'ai mes raisons... je reconnais qu'elle est intelligente, jolie, séduisante...

SACHA.

En un mot, tu la détestes.

RAYMONDE.

Oh! tu peux te l'offrir si ça te chante; mais, dans ton intérêt, pas de lendemain, pas de liaison... je te préviens, elle te ferait voir du pays.

SACHA.

Bien... bien.

Raymonde s'est éloignée, Mariette vient près de Sacha.

MARIETTE.

Qu'est-ce qu'elle vous disait, Raymonde? Elle vous faisait une scène.

SACHA.

Pas du tout, pas du tout.

MARIETTE.

Au contraire.

Cependant, Raymonde qui a soulevé la portière de la chambre où est la reine, revient et rappelle tout le monde d'un geste.

RAYMONDE.

Écoutez donc?

LE CHŒUR.

Quoi?

RAYMONDE.

Chochotte... le poète!

LE CHŒUR.

Eh bien?

RAYMONDE.

Ils ne sont pas partis... ils sont là, dans la chambre.

BLANCHE DE LIVRY.

Qu'est-ce qu'ils font?

RAYMONDE.

Ah!

GARDÈNE.

Alors c'est le poète qui a réussi à se faire aimer?

RAYMONDE.

Plutôt.

TROYBEMOLLES.

Il faut le proclamer roi.

RAYMONDE.

Pour sûr qu'il l'a, la fève!

TROYBEMOLLES, s'approchant de la portière.

Le roi boit! Le roi boit!

LE CHŒUR.

Le roi boit!... le roi boit!

MARIETTE.

Je n'aimerais pas qu'on me crie ça dans ces moments-là.

JULIA RADLER.

Ils n'osent plus sortir.

RAYMONDE, tirant brusquement la portière.

Venez donc.

CHOCHOTTE, avec un air candide.

Qu'est-ce que vous avez?

LE CHŒUR.

Vive Chochotte Ire! Vive Jacques Transe Ier!

CHOCHOTTE.

C'est peut-être très drôle, mais je ne comprends pas.

RAYMONDE.

Ah! Chochotte, cet air étonné te va à ravir.

GARDÈNE.

Que faisiez-vous dans cette chambre, mademoiselle?

CHOCHOTTE.

Oh! mon Dieu, c'est bien simple, c'est bien simple. Figurez-vous, c'est pendant que cet imbécile de... de...

RAYMONDE.

Troybemolles.

CHOCHOTTE.

Oui, Troymebolles, a éteint le... le... machin, chose, le truc enfin...

GARDÈNE.

Le compteur.

CHOCHOTTE.

Oui, le compteur... ça m'a surprise... je me suis trouvée mal...

RAYMONDE.

Pas possible!

CHOCHOTTE.

Puisque je te le dis.

RAYMONDE.

Et alors?

CHOCHOTTE.

Alors, Jacques, M. Transe a eu l'obligeance de me transporter dans cette chambre où il m'a prodigué les premiers soins.

RAYMONDE.

C'est la première fois qu'il vient ici... il ne savait pas qu'il y avait une chambre là, et il a pu t'y conduire tout de même dans l'obscurité. Et vous, Transe, comment n'avez-vous pas songé à appeler le docteur? Quelle distraction!

LE DOCTEUR.

C'est vrai, j'étais là; ça me regardait.

LE CHŒUR.

Le docteur est galant — le poète est distrait — Raymonde est sans pitié.

GARDÈNE.

Et Chochotte n'attend pas.

LE CHŒUR.

Chochotte n'attend pas... Chochotte n'attend pas...

CHOCHOTTE.

Et puis, zut! je ne sais pas ce qui s'est passé, puisque j'étais évanouie.

TROYBEMOLLES.

Chochotte, n'essayez pas d'égarer la justice : nous vous nommons reine, et vous ne l'avez pas volé.

LE CHŒUR.

Vive Chochotte!... vive Jacques Transe!

CHOCHOTTE.

Vous êtes tous des idiots.

GARDÈNE.

Chochotte, soyez polie.

CHOCHOTTE.

C'est le terme exact, je suis polie... l'exactitude est la politesse des reines.

RAYMONDE.

Eh bien, nous allons au Casino?

TROYBEMOLLES.

Plus que jamais, et nous porterons Chochotte en triomphe jusqu'à la loge infernale.

Et Gardène, tout à fait amusé maintenant, et Moitrinet enlèvent Chochotte sur leurs épaules, Troybemolles, qui a décroché aux murs une guzla, les suit en pinçant des accords, puis jette sa guzla sur la table. Tous sortent. Après avoir joué une marche entraînante, les musiciens quittent la loggia. Les domestiques s'apprêtent à desservir, mais Cercleux les congédie, ferme les portes à clef, et va soulever la portière de la chambre où est la reine.

SCÈNE III

LA REINE, CERCLEUX.

CERCLEUX.

Majesté, vous pouvez venir.

LA REINE.

Ils sont partis?

CERCLEUX.

Oui, ils sont partis... mais qu'avez-vous? Vous paraissez tout émue.

LA REINE.

Il y a de quoi : j'ai vu Chochotte! il ne faut pas rire. Oui, imaginez-vous, j'étais là, derrière la portière; je regardais et j'écoutais ces gens qui soupaient, lorsque cette Chochotte, cette Chochotte est entrée avec le jeune poète. Je n'ai eu que le temps de me blottir derrière le grand fauteuil et je suis restée immobile, me retenant de respirer, et alors, je les ai vus : ils ont eu un béguin devant moi. Quel scandale! Cette Chochotte, on devrait la fouetter sur la place publique, la précipiter en prison. Et vous, vous devriez être rouge qu'une femme, une reine ait pu assister à des spectacles pareils. Je suis offensée.

CERCLEUX.

Je vous fais toutes mes excuses, Majesté... ils ignoraient qu'une reine était là.

LA REINE.

C'est vrai.

CERCLEUX.

Je comprends votre indignation; mais pouvais-je prévoir ce qui arriverait? Considérez d'ailleurs qu'en

tout ceci je n'ai fait qu'obéir. Votre Majesté a voulu s'assurer par elle-même que le prince faisait réellement la fête... je me suis incliné devant un royal désir..

LA REINE

Vous avez raison, je suis punie de ma curiosité... Personne, au moins, n'a su que j'étais là?

CERCLEUX.

Oh! personne, Majesté, et nul ne le saura jamais.

LA REINE.

Cette Chochotte n'est donc pas votre maîtresse?

CERCLEUX.

Avouez qu'autrement je serais de bonne composition.

LA REINE.

C'est bien... Donnez-moi un verre de champagne... je dois me remettre de ces émotions. (Cercleux lui tend une coupe qu'elle vide d'un trait.) La reine boit! Ah! je ne suis pas comme toutes ces femmes qui ont la maladie d'estomac et qui boivent de l'eau minérale... Ça va mieux.

CERCLEUX.

Oui?

LA REINE.

Oui. A présent je ne suis pas fâchée d'avoir vu la fête parisienne. Comme c'est bête! C'est donc toujours ainsi?

CERCLEUX.

Toujours, non; mais le plus souvent. Quand des gens se réunissent pour se divertir, il est rare qu'ils y atteignent.

LA REINE.

Dites-moi quoi? Aucune de ces femmes, sauf Chochotte, ne voulait réellement se laisser aimer par les hommes; c'est leur métier pourtant; j'ai été étonnée.

Et les hommes n'avaient pas l'air non plus d'aimer les femmes. Quelle drôle de chose. Et cet homme qui disait toujours : « Que de tristesse ! »

CERCLEUX.

C'était peut-être celui qui s'amusait le plus.

LA REINE.

Vous croyez ?

CERCLEUX.

Mais oui, à force de répéter : « Quelle tristesse ! » il avait fini par s'amuser beaucoup...

LA REINE.

C'est possible. Que de tristesse !

Elle rit.

CERCLEUX.

Vous voyez bien.

LA REINE.

C'est égal, je ne m'imaginais pas comme ça la fête parisienne... je croyais voir des femmes qui riaient, qui chantaient, disaient des bêtises.

CERCLEUX.

Elles en ont dit... il ne faut pas être injuste.

LA REINE.

Oui, mais vous me comprenez, des bêtises, je veux dire des choses raides ; je croyais qu'elles allaient danser, s'enivrer, rouler sous la table ; mais aucune femme n'était ivre ou amoureuse. Que de tristesse ! (Elle rit.) Et celle qui ne voulait pas qu'on l'embrasse sur la bouche... là...

Elle désigne la place où était Yvonne d'Ostende.

CERCLEUX.

Ah ! Yvonne d'Ostende ?

LA REINE.

Oui... elle avait une jolie bouche, pourtant. Il y a

chez nous une poésie populaire qui dit : « Ta bouche, Stoïna, est comme une cerise sauvage, comme une fraise des bois. Qu'elle se laisse cueillir comme un fruit rouge, et qu'elle ne se défende pas comme une châtaigne ! » C'est joli, n'est-ce pas ?

CERCLEUX.

Oui, l'image est très gracieuse.

LA REINE.

Il n'y a que Chochotte dont la bouche n'a pas été une châtaigne. Ça m'a fait plaisir... ça m'a fait plaisir.. elle est intrépide, ne trouvez-vous pas ?

CERCLEUX.

Il est évident que, de ce point de vue-là, Chochotte seule est restée dans la tradition française et, par là, elle a proposé un gentil exemple à ses compagnes. Nature primesautière et communicative, elle échappe à l'influence des littératures du Nord et, en abandonnant sa personne, elle conserve sa personnalité. Parlons net : elle n'a pas froid aux yeux.

LA REINE.

Ça s'appelle n'avoir pas froid aux yeux ce qu'elle a fait : je ne savais pas. Ah ! ah ! alors toutes les femmes avaient froid à leurs yeux. Décidément, Chochotte me plaît... Chochotte n'attend pas... je l'aime beaucoup et je bois à sa santé... (Elle boit.) Alors, dites-moi, le prince fait la fête ?

CERCLEUX.

Il le croit... ça revient au même.

LA REINE.

Et il a eu des maîtresses dans ces femmes qui étaient là ?... Racontez-moi.

CERCLEUX.

Le prince ne me dit rien.

LA REINE.

Et Raymonde Percy n'est pas jalouse?

CERCLEUX.

Cet été, à Vaucottes, je l'avais avertie que Votre Majesté s'alarmait d'une liaison trop absorbante. Et puis, il faut tout dire, Raymonde, en rentrant à Paris, a retrouvé des obligations auxquelles elle ne pouvait se soustraire... certaines affections déjà anciennes... et qui se sont rouvertes.

LA REINE.

Enfin, comment sont-ils ensemble?

CERCLEUX.

Eh bien, ils sont restés bons camarades. Le prince a conservé une grande tendresse pour Raymonde qui fut l'initiatrice, et Raymonde de son côté à gardé à Sacha un sentiment très spécial...

LA REINE.

Mais comment spécial?

CERCLEUX.

C'est assez difficile à définir; ainsi, pour vous en donner une idée, ils ont convenu ensemble que le prince, chaque fois qu'il aurait une nouvelle maîtresse, la tromperait avec Raymonde, et que Raymonde, chaque fois qu'elle aurait un nouvel amant, le tromperait avec Sacha...

LA REINE.

C'est très ingénieux... très délicat... Et cette femme brune, avec les bandeaux, à qui Sacha faisait la cour ce soir?

CERCLEUX.

Mariette Printemps?

LA REINE.

Absolument... elle n'a pas du tout l'air d'une cocotte.

CERCLEUX.

C'est une petite personne terrible : elle a déjà envoyé trois vieillards au tombeau, avec son sourire angélique.

LA REINE.

Quelle épouvante! Mais, si Sacha aime cette mauvaise femme, ne craignez-vous pas qu'il va abîmer sa santé! Vous ne devriez pas le permettre. Pourquoi lui laissez-vous connaître cette Printemps?... C'est un péché.

CERCLEUX.

Il faut qu'un jeune homme connaisse toutes les sortes de femmes, Majesté; c'est le moyen qu'à trente ans, il soit revenu de toutes et ne soit plus troublé par elles.

LA REINE.

J'aurais préféré Chochotte. Elle est intrépide. Donnez-moi du champagne, voulez-vous? (Cercleux remplit une coupe... elle y trempe ses lèvres... un silence, un soupir... puis elle se lève lentement.) Quelle heure est-il?

CERCLEUX.

Deux heures.

LA REINE.

Ah! je dois m'en aller, maintenant que j'ai vu la fête parisienne. Que de tristesse! (Elle rit nerveusement.) Je suis toujours mélancolique, d'ailleurs, très. Comprenez, je suis si seule dans la vie, à présent surtout que Sacha n'est plus auprès de moi! Alors, la maison est bien grande, bien vide, les journées sont longues, les soirées interminables, les nuits... Ah!!! la plupart du temps, je ne puis pas dormir. Vous devez bien dormir, vous.

CERCLEUX.

Assez bien... enfin, je gagne ma vie.

LA REINE.

Moi pas... je n'ai pas de sommeil. Ainsi, tout à

l'heure, je vais rentrer dans ma chambre froide, froide sentimentalement, parce qu'autrement, il y a du feu dans la cheminée.

CERCLEUX.

Il y a un bon feu chez Votre Majesté ?

LA REINE.

Oui... pourquoi dites-vous un bon feu ?

CERCLEUX.

C'est une expression consacrée.

LA REINE.

Par qui ?

CERCLEUX.

Par l'usage.

LA REINE.

Certainement, il y a un bon feu chez moi. Mais je dois m'en aller : je vois que vous tombez de sommeil... Si, si... d'un autre côté, ça m'ennuie de rentrer... je voudrais aller à cette redoute du Casino... et vous ?

CERCLEUX.

Je la redoute.

LA REINE.

Moi, je voudrais y aller.

CERCLEUX.

Pourquoi faire ?

LA REINE.

Qui sait ? J'y rencontrerai peut-être celui qui m'aimera.

CERCLEUX.

Une aventure ? Votre Majesté a encore des illusions ; il n'y a plus d'aventures nulle part. On a supprimé le bal de l'Opéra, parce qu'il n'y avait plus d'esprit, plus d'intrigues, plus de rendez-vous sous l'horloge.

LA REINE.

Et vous, vous n'avez pas d'illusions... et puis, vous n'aimez pas les aventures. (Elle le regarde fixement.) Mais vous avez raison, je dois rentrer chez moi... Il faut que je me lève de bonne heure demain ou plutôt aujourd'hui : le professeur d'armes vient me donner une leçon, tôt dans le matin.

CERCLEUX.

Votre Majesté fait donc de l'escrime maintenant?

LA REINE.

Oui, comprenez, j'ai besoin d'activité, de mouvement, je suis une nature comme ça, et l'hiver, je ne peux pas toujours faire le footing ou monter à cheval. Alors le médecin m'ordonne de faire des armes.

CERCLEUX.

Comme dérivatif.

LA REINE.

Mais voyez, je n'ai pas pris ma leçon ce matin. Alors, ce soir, je suis agitée, très agitée. J'ai eu tort de boire du champagne, je ne dormirai pas cette nuit. Savez-vous faire les armes?

CERCLEUX.

Je sais tenir un fleuret comme tout le monde.

LA REINE.

Il faudra que nous tirions ensemble : c'est un noble exercice, tous les muscles travaillent. Ainsi, j'ai des jambes admirables.

Elle met son pied sur une chaise et relève sa robe.

CERCLEUX.

En effet.

LA REINE.

Oh! je ne suis pas comme cette femme qui ne voulait pas montrer ses jambes, tout à l'heure. Dites-moi quoi? cette grue! J'ai cru sortir et lui crier : « Made-

moiselle, vous êtes tout à fait ridicule. » Et j'ai des chairs extraordinaires... c'est réellement du marbre... On ne peut pas me pincer.

CERCLEUX.

En admettant qu'on oserait y prétendre.

LA REINE.

Tenez... tâtez plutôt.

CERCLEUX.

Je m'en rapporte.

LA REINE.

Si, si, tâtez, mon cher. C'est merveilleux, n'est-ce pas ?

CERCLEUX.

Sa Majesté parle.

LA REINE.

Certainement, je parle. Mais, dites-moi, comment pensez-vous ça ?

CERCLEUX.

Je pense ça très dur.

LA REINE.

Très dur, il faut le dire.

CERCLEUX.

Je le dis.

LA REINE.

C'est le muscle qui travaille quand on se fend : le professeur m'a expliqué. Tâtez encore, ça m'est agréable.

CERCLEUX.

J'ai peur d'abuser.

LA REINE.

Abusez. (Cercleux obéit. La reine soudain pousse un cri.) Ah ! mon cher enfant, ne me touchez jamais là, au nom du Père ! Vous me feriez tomber en attaque. Vous ne savez donc pas ? Le médecin dit que j'aurais été un merveilleux sujet pour des expériences.

CERCLEUX.

Ça ne m'étonne pas.

LA REINE.

Comprenez, j'ai beau faire des armes, je suis veuve à trente ans... il y a là absolument de quoi pleurer. Ah! si nous étions restés là-bas, en Silistrie, j'aurais pu être veuve, même à quarante, à cinquante ans, et les meilleurs du pays auraient été à mes pieds, parce que les hommes de la Dombrüdja ont chaud dans leurs yeux! Mais ici, à Paris, les hommes sont blasés, fatigués... Pourtant, il y a des instants dans la vie d'une femme, qu'elle est en forme, à ainsi dire, pour l'amour et qu'elle serait une maîtresse incomparable, même pour des gens blasés. Comprenez-vous?

CERCLEUX.

Certainement, dans la vie de toutes les femmes, il y a des instants...

LA REINE.

Non, vous ne comprenez pas; mais ça ne fait rien. Je ne sais pas d'ailleurs pourquoi je vous dis toutes ces choses; ça n'a aucune importance... C'est toute cette soirée... la Chochotte... et puis ces musiciens qui jouaient des airs de là-bas. Quand je pense qu'ils n'ont pas aimé cette musique; ils n'ont pas pleuré pendant qu'on jouait *L'Automne*. Ils ont demandé des airs gais. Ah! les sauvages! Je veux chanter pour vous *L'Automne*. (Et, prenant la guitare sur la table, elle en tire quelques accords.) Vous pourrez dire qu'une ancienne chanteuse de la chambre grand-ducale et une reine a chanté pour vous seul. (Puis elle chante en s'accompagnant, et, quand elle a fini le premier couplet.) C'est joli, n'est-ce pas?

CERCLEUX.

Ah! Majesté, c'est divin.

LA REINE.

Vous avez compris? Ça veut dire, je traduis à peu

près : — L'automne, notre pauvre jardin se dégarnit; — les feuilles jaunies sont emportées par le vent; — les étoiles s'allument dans la profondeur bleue, — tu penches ta tête... trois fois.

CERCLEUX.

Trois fois?

LA REINE.

Oui, on répète trois fois : — Tu penches ta tête sur mon épaule. — C'est le premier couplet. Le second couplet veut dire : — Mon cœur est triste et joyeux; — silencieusement, je réchauffe tes petites mains; — silencieusement, je regarde dans tes yeux, — et je ne puis exprimer... trois fois, on répète trois fois : — Et je ne puis exprimer comme je t'aime! — Vous comprenez?

CERCLEUX.

Oui, Majesté.

LA REINE.

Quand nous étions en Silistrie, il y avait un aide de camp du roi Bojidar qui vous ressemblait un peu. Ah! comme il aimait cette musique! Vous devez aimer la musique?

CERCLEUX.

Beaucoup.

LA REINE.

Vous avez des yeux de musicien. Moi, j'adore la musique; elle m'enveloppe, elle me pénètre... ça me prend là, près des cheveux, vous savez, et ça me fait froid partout. Cette chanson a vibré dans mon âme, comme au creux de cet instrument. Je vibre comme une guzla.

CERCLEUX.

Une royale guzla!

LA REINE.

Ah! vous avez bien dit ça. Mais je dois vous chanter le second couplet... maintenant que vous connaissez le

sens des paroles, ça vous fera plus de plaisir. (Et elle chante le second couplet, et quand elle a fini.) Vous avez compris, cette fois ?

CERCLEUX.

J'ai mieux suivi... connaissant le sens des paroles.

LA REINE, avec explosion.

Non, non, tu n'as rien compris... tu n'as rien compris !

CERCLEUX.

Majesté !

LA REINE.

Pardonnez-moi, mon cher ami, c'est cet air, ma patrie, l'aide de camp, Chochotte, le champagne. Ah ! que je suis malheureuse ! Voilà une insulte !

CERCLEUX.

Une insulte !... de moi à vous, Majesté ! Comment pouvez-vous avoir une pensée pareille ? lorsque, au contraire, le plus grand respect...

LA REINE.

Si, si, ce respect, c'est justement, comment dites-vous ? un camouflet, oui, oui, un camouflet ; vous me jugez dame Putiphar.

CERCLEUX.

Nullement.

LA REINE.

Si, si, dame Putiphar, et vous, vous n'êtes pas le Joseph. Mais voilà, vous craignez les complications... ou bien alors, vous vous rappelez l'histoire du collégien avec la dame qui éteint les bougies ; eh bien ! vous êtes donc resté ce même collégien ?

CERCLEUX.

C'est possible... ce n'est pas ma faute, je vous assure... Je n'ai jamais pu vaincre auprès des femmes une timidité absurde, maladive... à plus forte raison, je ne pouvais pas penser qu'une reine...

LA REINE.

Une reine n'est pas faite autrement que les autres; vous êtes un sceptique, d'ailleurs... une reine, qu'est-ce que ça veut dire pour vous?

CERCLEUX.

C'est illogique, je le sais bien, mais c'est ainsi.

LA REINE.

Bojidar était roi et je n'étais qu'une chanteuse... son titre ne m'a pas gênée. La Percy est une cocotte et Sacha un futur roi... j'ai entendu comme elle lui parlait tout à l'heure.

CERCLEUX.

Les femmes, Majesté, sont à leur aise dans n'importe quelle situation, et rien ne les surprend... Pour les hommes, c'est différent. Pendant que vous chantiez, pendant que vous me faisiez l'honneur...

LA REINE.

Oh! l'honneur.

CERCLEUX.

... de chanter pour moi seul, j'avais l'air d'un imbécile.

LA REINE.

D'un imbécile, il faut le dire.

CERCLEUX, très sincère.

Ah! je le dis... n'empêche que j'étais profondément ému... et, pourtant, je ne pouvais pas croire que tout cela fût possible. Je plaisantais par contenance, par habitude, par vitesse acquise; j'avais envie de pleurer... mais vous, Majesté, ne pleurez pas, je ne peux pas supporter de vous voir pleurer.

Il s'est mis à genoux et lui a pris la main; une porte s'ouvre et le prince entre dans l'atelier. Il a son manteau, sa canne et le chapeau en arrière tout cabossé.

SACHA.

Vous, mamascha... ici, à cette heure?

LA REINE.

Oui, M. Cercleux vous expliquera... je dînais en ville, près d'ici et, en sortant, je suis venue prendre de vos nouvelles. Vous ne venez jamais me voir : voilà quinze jours que vous n'avez mis les pieds à la maison. Maintenant, je vous ai vu, je m'en vais. Vous avez mauvaise mine et un vieux chapeau. Bonsoir! (A Cercleux.) Quant à vous, mon cher, vous avez trop attendu!

Elle sort, en prononçant des paroles véhémentes en langue silistrienne. Un silence.

CERCLEUX.

Comme vous revenez tôt! Vous ne vous êtes pas amusé, à ce Casino?

SACHA.

Amusé? Ah! c'était sinistre. Et puis, Raymonde m'a fait une scène de jalousie, à propos de cette petite Mariette... Tenez, regardez comme elle m'a arrangé mon chapeau!

CERCLEUX.

En effet.

SACHA.

Un chapeau tout neuf... Je vais me coucher, bonsoir.

CERCLEUX.

Bonsoir. A propos, qu'est-ce que la reine a donc dit, là, sur la porte?

SACHA.

Vous voulez que je vous le traduise?

CERCLEUX.

Puisque je vous le demande.

SACHA.

Eh bien! elle vous disait... je traduis, n'est-ce pas?

CERCLEUX.

Je vous en prie.

SACHA.

Elle vous disait textuellement : « Tu es issu de requins, anathème sur toi ! et que ta sœur soit couverte par un bélier ! »

CERCLEUX.

Heureusement que je n'ai pas de sœur.

Et pendant que les deux hommes tirent chacun de son côté, le rideau tombe.

RIDEAU.

ACTE QUATRIÈME

Quelques semaines après, même décor qu'au troisième acte, c'est-à-dire l'atelier, mais sans la table, les lumières, les fleurs. Au lever du rideau, la scène est vide. Alcide, le domestique, introduit Mᵉ Garan, huissier, et ses deux clercs.

SCÈNE PREMIÈRE

GARAN, ALCIDE, LES DEUX CLERCS,

personnages muets.

GARAN.

Veuillez faire passer ma carte au prince de Silistrie.

ALCIDE.

C'est que Son Altesse est avec du monde; ils sont en train de déjeuner.

GARAN.

Faites toujours passer ma carte.

Quelques secondes, puis le prince entre par la baie du fond.

SCÈNE II

SACHA, GARAN, LES DEUX CLERCS.

SACHA.

Excusez-moi, monsieur, de vous avoir fait attendre.

GARAN.

C'est moi, monseigneur, qui m'excuse de vous

déranger. Vous devez vous douter de l'objet de ma visite. Je suis chargé par M. Éloy de vous réclamer le payement d'une somme de cent mille francs auquel vous avez été condamné par un jugement en date du 6 janvier.

SACHA.

Le jour des Rois !

GARAN, montrant à Sacha la grosse du jugement.

Êtes-vous en mesure ?

SACHA.

Comment voulez-vous ?...

GARAN.

Alors, je vous exprime tous mes regrets, monseigneur, mais mon ministère est forcé : je suis requis de procéder à une saisie très complète de votre mobilier et même de vos effets personnels.

SACHA.

Mais c'est odieux ce qu'il fait là, le père Éloy ! C'est un infâme usurier : sur ces cent mille francs, je n'en ai pas touché quarante mille.

GARAN.

Je ne vous dis pas le contraire, monseigneur; mais vous avez signé cent mille francs de billets.

SACHA.

Vous ne pourriez pas attendre... je suis l'héritier de la couronne de Silistrie... je ne suis pas le premier venu... j'ai une surface.

GARAN.

Des fonds vaudraient mieux, monseigneur; je suis désolé, mais je suis obligé de vous saisir aujourd'hui; les ordres du créancier sont formels.

SACHA.

En ce cas, faites, monsieur. Vous permettez, je vais rejoindre mes amis.

Il sort.

GARAN, désignant une petite table à ses clercs.

Installez-vous, messieurs, et écrivez.

Il énumère quelques objets, mais à peine a-t-il commencé que les convives font irruption dans l'atelier.

SCÈNE III

GARAN, SACHA, CERCLEUX, TRANSE, TROYBEMOLLES, GARDÈNE, MOITRINET, LE DOCTEUR COURTOIS.

TRANSE.

Ce n'est que trop vrai, hélas!

GARDÈNE.

C'est bien la saisie, la froide saisie!...

TROYBEMOLLES, conciliant.

Voyons, monsieur, est-ce que tout cela ne pourrait pas s'arranger?

GARAN.

Mon ministère est forcé : je ne fais qu'obéir, je ne suis qu'un instrument.

TROYBEMOLLES.

Un outil, huissier de mon cœur.

GARAN.

Prenez garde, monsieur, que vous vous adressez à un officier ministériel dans l'exercice de ses fonctions.

CERCLEUX.

Ne faites pas attention, il a un peu trop bien déjeuné.

GARAN, à ses clercs.

Écrivez : deux paires d'épées.

TROYBEMOLLES.

Pardon, pardon, il y en a une paire à moi.

GARAN.

Je vous en prie, monsieur.

CERCLEUX.

Il dit vrai. Monseigneur s'est battu en duel ce matin, ici même, dans cet atelier, et M. Troybemolles, son adversaire et ami, avait apporté, selon l'usage, ses épées.

GARAN.

C'est différent... mettez une seule paire d'épées... une pharmacie.

LE DOCTEUR COURTOIS.

Pardon, pardon, c'est à moi la pharmacie!

CERCLEUX, présentant.

Le docteur Courtois, qui assistait les combattants, avait, selon l'usage, apporté sa pharmacie... Vous saisissez?

LE DOCTEUR COURTOIS.

Non, vous ne saisissez pas...

GARAN.

Effacez la pharmacie.

TRANSE, à Gardène et à Moitrinet.

Nous n'avons toujours pas écrit le procès-verbal du duel.

MOITRINET.

C'est vrai.

Gardène et Moitrinet s'installent à une table.

TRANSE.

Prenez la plume, Gardène... vous avez la première partie.

GARAN.

Un bahut renaissance... une étude de femme.

GARDÈNE, *lisant.*

« A la suite d'une voie de fait commise par le prince Alexandre de Silistrie sur la personne de M. Troybemolles, une rencontre a été jugée inévitable. Cette rencontre aura lieu le jeudi 12 février. Les conditions du duel sont les suivantes... »

GARAN.

Une panoplie d'armes blanches : cimeterres, yatagans, kriss malais, etc.

GARDÈNE.

« ...L'arme choisie est le kriss malais, non... l'épée de combat, gant de ville à volonté. »

GARAN.

Une potiche à volonté... non, une potiche chinoise, de la famille bleue, et enfin cette petite table avec incrustations de nacre.

SACHA, *très ému.*

Monsieur, c'est sur cette table que mon père, le roi Bojidar, a signé son abdication; c'est un meuble historique, c'est un meuble de famille, je vous demanderais de ne pas le comprendre dans votre inventaire!...

GARAN.

Je ne peux pas entrer, monseigneur, dans ces considérations. J'ai terminé dans l'atelier, je vais passer aux autres pièces.

SACHA.

Faites, messieurs, faites... Cercleux, dites donc au domestique d'accompagner ces messieurs.

Garan et les deux clercs sont sortis.

GARDÈNE.

« ...a été atteint à la deuxième reprise », qu'est-ce que nous mettons, docteur?

LE DOCTEUR COURTOIS.

Eh bien! « a été atteint entre la deuxième et la troisième côte, par une blessure d'environ un centimètre de profondeur, intéressant la région du foie. »

GARDÈNE.

A présent, il ne reste plus qu'à signer.

Pendant que les témoins signent, Raymonde et Chochotte entrent par la porte de droite.

SCÈNE IV

Les Mêmes, RAYMONDE, CHOCHOTTE.

RAYMONDE, courant vers Sacha.

Qu'est-ce que j'apprends?... Tu t'es battu?...

SACHA.

Oui... mais comment sais-tu?... le plus grand secret...

RAYMONDE.

C'est Chochotte qui est venue déjeuner chez moi tout à l'heure et qui m'a appris que tu te battais avec cet imbécile de Troybemolles.

TROYBEMOLLES.

Je suis là.

RAYMONDE.

Alors, je suis accourue. Ah! mon coco!

Elle se jette dans ses bras.

SACHA.

Comme tu es gentille!

RAYMONDE.

Tu peux le dire, car ce n'était même pas pour moi, ce duel; c'était pour Mariette Printemps.

CHOCHOTTE.

Enfin, avec tout ça, qui est blessé?

RAYMONDE.

Oui, au fait?

CERCLEUX.

Devinez.

TOUS.

Oui, oui... devinez, devinez!

RAYMONDE.

Je ne sais pas, moi! (Elle regarde alternativement Troybemolles et Sacha.) Comment voulez-vous que je devine?

CHOCHOTTE.

Ils nous montent un bateau, ils ne se sont pas battus. Ça c'est arrangé.

GARDÈNE.

Pour qui nous prenez-vous?

TRANSE.

Ils se sont battus comme des lions.

RAYMONDE.

Et il y en a un de blessé?

TRANSE

Certes!

RAYMONDE.

Mais lequel?...

CHOCHOTTE.

Tirons au doigt mouillé.

TROYBEMOLLES.

Il fait chaud, ici.

Il tombe sur une chaise. On s'empresse autour de lui.

TRANSE.

Il faut le transporter dans la chambre à côté.

LE DOCTEUR COURTOIS.

Je sais ce que c'est... je sais ce que c'est.

On emporte Troybemolles dans la petite chambre de repos.

SCÈNE V

RAYMONDE, CHOCHOTTE, SACHA, CERCLEUX.

RAYMONDE.

Ah! mon Dieu! c'est lui qui est blessé! Pauvre garçon, comme il était blanc. Et vous plaisantiez. On croit que ce n'est rien et ça peut être dangereux. Tu es bien content de ce que tu as fait! Et pour qui? Pour Mariette Printemps! Tiens, je te déteste en ce moment.

SACHA.

Tu en as de bonnes. C'est moi qui suis blessé et tu m'attrapes!

RAYMONDE.

C'est toi? non, blague?

SACHA.

Enfin!

CERCLEUX.

Sérieusement, il a été atteint dans la région du foie.

RAYMONDE.

Mais c'est très grave... Où est-ce?... là?...

SACHA.

Oui... là... Tu peux appuyer... Encore, encore... ça ne me fait aucun mal.

CERCLEUX.

Ce n'est qu'une égratignure; seulement, à cause du procès-verbal qui sera publié dans les journaux, nous avons mis : blessure qui intéresse la région du foie... mais ça ne l'intéresse pas au plus haut point.

CHOCHOTTE.

Alors, Troybemolles?...

CERCLEUX.

Il est ivre.

Cependant Gardène et le docteur sont revenus.

RAYMONDE.

Eh bien! comment va-t-il?

LE DOCTEUR COURTOIS.

Mieux... je lui ai fait respirer de l'ammoniaque et boire du café salé pour le faire vomir.

CHOCHOTTE.

Taisez-vous, docteur, vous êtes dégoûtant.

LE DOCTEUR COURTOIS.

Je vais le reconduire chez lui, ça ne sera rien.

Troybemolles, très pâle, soutenu par Transe et Moitrinet, traverse l'atelier et sort par le porte de droite.

GARDÈNE.

Et nous allons, avec Transe, nous répandre dans les bureaux de rédaction pour faire insérer le procès-verbal.

SACHA.

Au revoir, mes amis, et encore une fois merci!

GARDÈNE.

Mais de rien, vous plaisantez.

Gardène et le docteur sont sortis.

RAYMONDE.

Il y a longtemps que je n'étais venue ici! La dernière fois, c'était le soir de ce fameux souper des Rois, ce soir où je t'ai fait une scène à cause de Mariette... Hein? Qui avait raison?

SACHA.

C'est toi... Mais c'est fini maintenant... c'est bien fini!

CHOCHOTTE.

Vous n'en avez pas l'air.

SACHA.

C'est que j'ai appris des choses!...

CERCLEUX.

Oui, Troybemolles, qui était un peu parti, a raconté tout à l'heure au dessert des anecdotes à cause de Mariette.

CHOCHOTTE.

Et il y en a quelques-unes...

RAYMONDE.

Que veux-tu, chéri, il faut te faire une raison; elle t'a trompé, c'est très banal... Ça t'arrivera encore plus d'une fois.

SACHA.

Il y a tromper et tromper; mais, elle, c'était avec tout le monde!

CHOCHOTTE.

Ah! pour ça, elle a du fiacre.

SACHA.

Avec Mohammed!

RAYMONDE.

Avec Mohammed? Ah! que c'est drôle! Dieu, mon chéri, que c'est drôle!

SACHA.

Tu trouves ça drôle, toi?

RAYMONDE.

Mon coco, ce n'est pas ma faute, je t'assure... je trouve ça tordant... tu ne peux pas, toi, parce que c'est encore tout frais, mais tu verras, dans dix ans, comme ça t'amusera.

CHOCHOTTE.

Je vois d'ici Mohammed... ce pauvre gosse... il devait en être comme quatre sous de frites! Quoi ça, madame, beau madame, moi pas connaître!

Elles rient toutes les deux jusqu'aux larmes et peut-être même plus loin.

SACHA.

Qu'est-ce qui leur prend? Sont-elles bêtes!

CERCLEUX.

Raymonde, vous n'êtes pas généreuse.

RAYMONDE.

Alors, si on ne peut plus rire. A propos, qu'est-ce qu'il devient Mohammed?

CHOCHOTTE.

Vous allez le chasser?

CERCLEUX.

Vous ne savez donc pas? Mohammed n'était pas tout ce que nous pensions.

CHOCHOTTE.

Il n'est pas nègre.

CERCLEUX.

Si, mais c'est le fils d'un monarque africain dont le royaume est sous le protectorat de la France et qui, tout jeune, a été enlevé et vendu au Caire par des

Anglais. A la suite de quelles circonstances a-t-on découvert le pedigree de Mohammed, ce serait trop long à vous expliquer. Bref, il a été placé par le gouvernement français dans une honnête famille bourgeoise, il suit les cours du lycée Carnot et il se prépare à Saint-Cyr.

CHOCHOTTE.

C'est vrai?

CERCLEUX.

Mais oui... il vient nous voir quelquefois en ami.

RAYMONDE.

Tu ne vas pas te battre avec lui?

SACHA.

Sois tranquille.

Sur ces derniers mots, le domestique annonce : Sa Majesté.

CHOCHOTTE.

La reine! Zut! je me trotte.

La reine entre en coup de vent, suivie de Braoulitch.

SCÈNE VI

LA REINE, RAYMONDE, SACHA, CERCLEUX, BRAOULITCH.

LA REINE.

Bonjour, Sacha... (A Cercleux.) Bonjour... j'amène avec moi le colonel Braoulitch qui a quitté la Silistrie avant-hier et est arrivé ce matin... (A Raymonde.) Bonjour, mademoiselle... (A Braoulitch.) C'est la femme dont je vous ai parlé, qui a fait connaître l'amour à Sacha.

BRAOULITCH.

Ah!... C'est mademoiselle qui... belle fille... Ah! ah!

Il rit.

LA REINE.

Oh! je vous en prie, ne riez pas comme ça, Braoulitch, je vous assure que c'est gênant pour tout le monde.

BRAOULITCH.

Chosko! chosko!

LA REINE.

Vous devinez sans doute, Sacha, pourquoi le colonel Braoulitch est revenu?

SACHA.

Mais non.

LA REINE.

Vous n'avez donc pas lu les journaux, ce matin? Est-il possible! Le Seigneur punira votre indifférence en matière politique.

SACHA.

Pardonnez-moi, mamascha, j'ai eu d'autres préoccupations.

CERCLEUX.

Son Altesse s'est battue en duel ce matin.

LA REINE.

Pour une femme? la Printemps, j'imagine! Au moment qu'on a besoin de vous dans votre patrie. Enfin, vous n'êtes pas blessé?

SACHA.

Pas grièvement du moins, une égratignure.

BRAOULITCH.

Vous ne vous êtes pas souvenu de ma botte... de

la botte du colonel Braoulitch... vous relevez l'épée en passant dessous...

LA REINE.

Allons, Braoulitch, qu'est-ce que vous donnez la façon d'armes maintenant? c'est trop tard... Tenez-vous tranquille! Ce n'est pas grave, mais ça aurait pu être grave... monsieur Cercleux, vous auriez dû empêcher ce duel.

CERCLEUX.

Majesté, le prince avait donné une gifle. Il ne pouvait pas faire des excuses.

LA REINE.

C'est vrai.

Cependant Me Garan est entré. Raymonde est sortie.

GARAN.

Monseigneur, ma tâche est terminée; je vous dirai que, malgré les instructions de mon client, j'ai oublié vos effets personnels.

SACHA.

Je vous remercie.

GARAN.

Vous voyez que nous ne sommes pas des bêtes féroces; maintenant, voulez-vous être le gardien de la saisie? C'est l'usage.

SACHA.

Parfaitement.

GARAN.

Alors, veuillez signer là... et là...

Il fait signer le prince au bas de la copie et de l'original.

LA REINE.

Quel est cet homme?

CERCLEUX.

Un huissier.

BRAOULITCH.

Chosko!

Me Garan est sorti.

LA REINE.

Un huissier maintenant!... une saisie! (A Cercleux.) Ah! monsieur, vous avez mal dirigé votre élève; vous avez mal rempli la mission que nous vous avions confiée.

CERCLEUX.

Je ferai respectueusement remarquer à Votre Majesté que je n'ai fait qu'obéir. Vous avez exigé que monseigneur fît la noce, connût les femmes... Ce n'est pas avec les cinquante louis mensuels que nous octroyait Votre Majesté que Son Altesse pouvait mener le train...

LA REINE.

Vous deviez lui faire connaître les femmes sans qu'il dépensât tant d'argent; avec sa jeunesse, sa figure et son nom, il n'avait pas besoin de payer.

CERCLEUX.

Je ne sais pas comment vous appelez ça en Silistrie, Majesté, mais chez nous...

LA REINE.

Taisez-vous, vous n'y entendez rien, vous l'avez mal dirigé, voilà tout. Vous ne savez rien de la vie, rien des femmes surtout : ce n'est pas d'aujourd'hui que je me suis aperçue que vous n'étiez qu'un nigaud, un jobard, oui, un jobard, il faut le dire.

CERCLEUX.

Majesté, c'en est trop... Je m'attendais à plus de reconnaissance...

LA REINE.

De la reconnaissance?... c'est-à-dire que, si nous étions en Silistrie, je vous ferais fouetter.

CERCLEUX.

Si c'est comme châtiment, Majesté, je ne suis plus un enfant... si c'est comme encouragement, je ne suis pas encore un vieillard.

LA REINE.

Entendez comme il répond!... Voilà un scandale! Mais je suis venue ici pour autre chose. Sacha, vous êtes en proie aux chagrins d'amour et vous n'avez plus d'argent, plus de crédit. Vous êtes donc descendu au dernier échelon de la fête parisienne. Eh bien, il y a un moyen de payer vos dettes et d'oublier vos peines de cœur... Notre ami, qui arrive de là-bas, vous dira mieux que moi... Racontez, Braoulitch.

BRAOULITCH.

En effet, j'apporte des nouvelles de la dernière gravité. Le président, M. Mavroïnesco, a une maîtresse beaucoup trop jeune... alors ça le fatigue... il a paru l'autre jour dans un banquet coiffé du fez à la mode orientale et le consul autrichien lui soufflait la fumée du cigare dans la figure... la fumée du cigare... dans la figure...

LA REINE.

Vous dites les choses d'une façon tout à fait incompréhensible, Braoulitch.

BRAOULITCH.

Votre Majesté s'exprimera sans doute mieux que moi.

LA REINE.

Ce ne sera pas difficile.

BRAOULITCH.

Chosko! chosko!

LA REINE.

Vous racontez là des potins... Qu'est-ce que c'est,

quoi? je vous prie, la fumée du cigare; ce qu'il faut apprendre au prince, puisqu'il ne le sait pas, c'est que l'impôt sur les nids d'hirondelles a été voté et que le peuple, à bout de patience, s'est enfin soulevé.

BRAOULITCH.

C'est ce que je disais.

LA REINE.

Il y a dans toutes les villes des meetings, des émeutes, des barricades, les soldats lèvent la crosse en l'air... Mavroïnesco s'est enfui... les ministres ont été suspendus de leurs fonctions, suspendus à des cordes même...

BRAOULITCH.

C'est absolument ce que je disais...

LA REINE.

Radibogh! Personne ne veut plus réellement être ministre.

CERCLEUX.

Je comprends ça.

LA REINE.

Les portefeuilles manquent de bras... Sacha! votre peuple vous attend... mais il faut que vous soyez là, que l'on vous voie... que vous vous montriez sur le balcon du palais; alors vous serez acclamé... vous devez partir ce soir.

SACHA.

Je partirai.

LA REINE.

C'est bien. En attendant, envoyez par dépêche une proclamation que nos amis feront afficher sur les murs de la capitale.

SACHA.

Une proclamation? Je n'en ai jamais fait, je ne vais pas savoir.

LA REINE.

Monsieur Cercleux, vous devez aider le prince.

CERCLEUX.

Majesté, du moment que Son Altesse prétend régner, c'est absolument contre mes principes, je me récuse.

LA REINE.

Voilà le précepteur que j'avais donné à un futur roi ! Mettez-vous là, Sacha... (Elle indique la table.) le colonel Braoulitch va vous dicter... Allons ! Braoulitch...

BRAOULITCH.

Laissez-moi le temps, Majesté... une proclamation... ça ne s'improvise pas comme ça... (A Sacha.) Vous y êtes ?

SACHA.

Allez, colonel.

BRAOULITCH.

Ce n'est pas facile !... (Dictant.) « J'arrive... j'arrive... je suis le fils de vos rois... vous êtes Silistriens... »

LA REINE.

Et après ?

BRAOULITCH.

C'est tout... Que voulez-vous de plus ?... C'est net.

LA REINE.

Reposez-vous, vous devez être fatigué... (A Sacha.) Effacez et écrivez... (Elle dicte en se promenant à grands pas, les mains derrière le dos.) « Vous êtes Silistriens... je suis le fils de vos rois... j'arrive !... » (Regardant Braoulitch.) C'est mieux !

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. de Ronceval !...

SCÈNE VII

LA REINE, CERCLEUX, SACHA, BRAOULITCH, LE COMTE DE RONCEVAL.

LA REINE.

Ah! c'est vous, monsieur de Ronceval, il y a longtemps qu'on ne vous a vu, mais on est toujours sûr de vous trouver dans les grandes circonstances... Vous venez féliciter votre élève; vous arrivez fort à propos... le prince part tout à l'heure, vous l'accompagnerez.

RONCEVAL.

Je ne crois pas, Majesté, j'arrive précisément de la Silistrie, où je suis resté onze mois en prison.

LA REINE.

Alors, vous devez avoir des nouvelles toutes fraîches?

RONCEVAL.

Je vous remercie, Majesté, de l'intérêt que vous paraissez prendre à ma situation... oui, j'ai des nouvelles toutes fraîches.

LA REINE.

Racontez, je vous prie.

RONCEVAL.

C'est le cas de dire avec le poète latin : *Infandum, regina, jubes renovare dolorem.*

LA REINE.

Parlez français.

RONCEVAL.

Je n'avais pas l'intention de vous réciter *L'Énéide.*

LA REINE, à Braoulitch.

Dites-moi quoi? Le comte, si respectueux d'ordinaire, me parle sur un ton léger.

RONCEVAL.

Oui, je sors de prison avec mon air de rien... et je serais encore dans mon cachot, si les derniers événements n'avaient pas éclaté; mais je ne regrette pas cette sombre villégiature, car un jour que, pris d'un accès de désespoir, je me cognais la tête contre les murs...

LA REINE.

Ah! pauvre ami...

RONCEVAL.

Je m'aperçus qu'à un certain endroit le mur rendait un son creux.

LA REINE.

C'était peut-être votre tête?

RONCEVAL.

Non, Majesté, c'était bien le mur, car en descellant, à cet endroit, la pierre qui d'ailleurs n'était pas scellée, je découvris dans une petite cavité un document précieux.

LA REINE.

Vous ne pouviez pas encore savoir s'il était précieux.

RONCEVAL.

C'est exact, Majesté; mais, en le déchiffrant, je compris que ce document avait été écrit par un certain major Bouzouroff qui, par ordre du roi Bojidar, votre époux, avait été enfermé dans ce cachot.

LA REINE.

Le major Bouzouroff, oui, je sais... il y est même mort.

RONCEVAL.

Ah ! je ne savais pas... le document ne mentionne pas ce détail, ce qui n'a rien de surprenant, puisqu'il a été écrit par Bouzouroff lui-même.

LA REINE, à Braoulitch.

Je vous assure qu'il parle sur un ton léger.

RONCEVAL.

Donc, ce major Bouzouroff avait eu l'ingénieuse idée de déchirer un pan de sa chemise... avec ses dents, il avait taillé l'ongle de l'index de sa main droite en forme de plume d'oie et, trempant son ongle ainsi taillé dans le sang d'une blessure qu'il s'était faite au bras gauche, il avait pu, grâce à ce stratagème, écrire ses mémoires...

CERCLEUX.

D'autant plus qu'il devait se faire du sang comme de l'encre.

RONCEVAL, jetant un regard sévère à Cercleux.

...Il avait pu, grâce à ce stratagème, écrire ses mémoires et confier au papier, à sa chemise veux-je dire, un secret terrible sur la naissance du prince Alexandre.

CERCLEUX.

Cela tient du merveilleux.

LA REINE.

Un secret terrible ?

RONCEVAL.

Oui, Majesté, le prince Alexandre n'est pas le fils du roi Bojidar : c'est le fils du colonel Braoulitch, adultère avec la première femme de son souverain.

SACHA.

C'est une infamie !

LA REINE.

Sacha, vous n'avez pas le droit de juger vos parents... (A Braoulitch.) Quoi, c'était donc vrai?... tu m'avais toujours juré...

BRAOULITCH.

Vous ne voyez donc pas que cet homme perd la raison.

LA REINE.

Nous reparlerons de ça... Et alors, monsieur de Ronceval?

RONCEVAL.

Alors, si le prince Alexandre n'est pas le fils du roi Bojidar, la couronne revient au frère du feu roi, à son oncle Dimitri.

LA REINE.

Vous avez fait disparaître ce document?

RONCEVAL.

Je l'ai gardé...

LA REINE.

Donnez alors.

RONCEVAL.

...et, dès que j'ai été libre, je l'ai porté à Dimitri.

LA REINE.

Quoi, vous avez fait ça!... Ah! kakoï! rasgavor!!! oujasna!!! Voyons, Ronceval, vous n'avez donc pas réfléchi que vous dépouilliez le prince, votre élève.

RONCEVAL.

Majesté, un bâtard ne doit pas régner!

LA REINE.

Mais qu'est-ce que ça peut vous faire? puisque ce n'est pas dans votre pays.

RONCEVAL.

Ne pouvant appliquer mes principes en France, je les applique à l'étranger.

LA REINE.

Pourtant, vous lui aviez montré le trône comme le but de sa vie. Et, le jour de votre départ, rappelez-vous cette touchante cérémonie, quand vous lui avez remis ce petit livre, où vous aviez amassé les trésors de votre expérience.

RONCEVAL.

Il était indigne d'un tel présent. (A Sacha.) Monsieur, car désormais je ne dois plus vous appeler monseigneur... vous me rendrez mon petit livre.

LA REINE.

Eh! certainement, il vous le rendra! Cercleux, allez lui chercher son petit livre. Comte de Ronceval, vous êtes une vieille bête!

RONCEVAL.

Majesté, permettez-moi d'être d'un avis diamétralement opposé au vôtre.

LA REINE.

Une vieille bête, il faut le dire. Le prince partira ce soir.

RONCEVAL.

Monsieur, car désormais je ne dois plus l'appeler monseigneur, monsieur aurait tort de partir. S'il se tient tranquille, son oncle Dimitri lui fera une pension d'un million, ainsi qu'à Votre Majesté... et le colonel Braoulitch sera nommé directeur des haras.

LA REINE.

C'est bien le moins... Avez-vous ses propositions par écrit?

RONCEVAL.

Majesté, j'ai apporté tous les papiers... Monsieur, car désormais...

LA REINE.

Oui, oui, vous l'avez déjà dit.

RONCEVAL.

Monsieur n'a plus qu'à les signer et je dois les rapporter à son oncle... c'est la mission dont je suis chargé.

La reine examine les papiers.

SACHA, à Cercleux.

Que dois-je faire?

CERCLEUX.

Il n'y a pas à hésiter. Acceptez ce que vous offre votre oncle... vous avez besoin de vous changer les idées; faites un petit voyage avec Raymonde, elle ne demandera pas mieux, c'est une bonne fille et qui vous aime bien.

LA REINE.

Sacha, je suis très contrariée, mais ce n'est pas votre faute réellement si vous n'êtes pas le fils de votre père. J'espère que cette journée sera un enseignement pour vous... et pour moi; vous êtes blessé, trompé, saisi et destitué, que voulez-vous de plus? Allons, mettez-vous à cette table et signez... Comme l'histoire ramène toujours les mêmes événements... c'est sur cette même table, il y a onze ans, que le roi Bojidar a signé son abdication.

BRAOULITCH.

Chosko! chosko!

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Le prince Mohammed.

Mohammed entre, vêtu d'un élégant complet gris perle... cravate rouge vif.

RONCEVAL.

Mohammed, prince?

CERCLEUX.

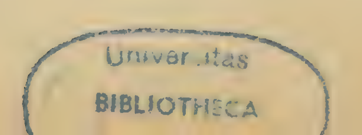
Mais oui!

RONCEVAL.

Mais alors?... (Et regardant le petit livre que lui a remis Cercleux, il le tend à Mohammed en lui disant :) Monseigneur, ceux qui veulent gagner les bonnes grâces d'un prince ont coutume de lui offrir ce qu'ils possèdent de plus rare, ou ce qu'ils croient être le plus de son goût...

Et, pendant qu'il parle, le rideau tombe.

RIDEAU.


Univer.itas
BIBLIOTHECA

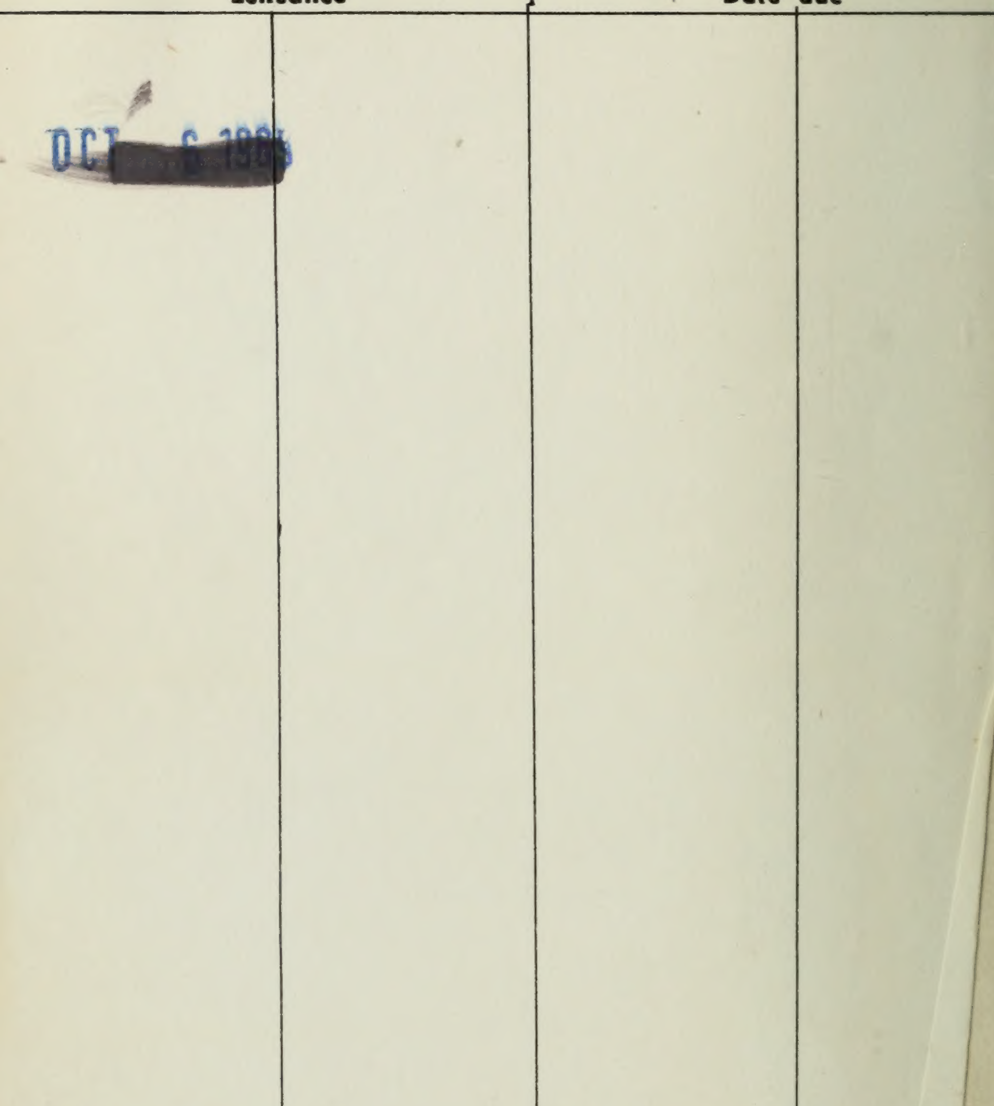
TABLE

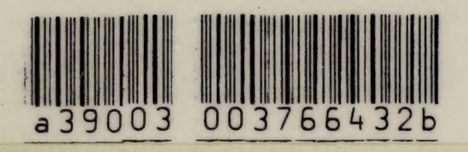
B — 7016. — Impr. Motteroz et Martinet, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

CHOIX DE PIÈCES

ANCEY (GEORGES). **Ces Messieurs.** Comédie en 5 actes............... 3 fr. 50
BATAILLE (HENRY). **L'Enchantement; Maman Colibri.** Comédies en 3 actes............... 3 fr. 50
— **Résurrection.** Drame en 5 actes............... 3 fr. 50
BERNSTEIN (HENRY). **Le Détour.** Comédie en 3 actes............... 3 fr. 50
— **Joujou.** Comédie en 3 actes............... 3 fr. 50
— **Le Bercail.** Comédie en 3 actes............... 3 fr. 50
— **La Rafale.** Pièce en 3 actes............... 3 fr. 50
— **Le Voleur.** Pièce en 3 actes............... 3 fr. 50
BERTON (P.) et SIMON (CH.). **Zaza.** Comédie en 5 actes............... 3 fr. 50
BRUNEAU (ALFRED). **La Faute de l'abbé Mouret.** Pièce en 4 actes. 3 fr. 50
CAPUS (A.). **Les Maris de Léontine.** Comédie en 3 actes............... 3 fr. 50
— **La Bourse ou la Vie.** Comédie en 5 actes............... 3 fr. 50
— **La Veine.** Comédie en 4 actes............... 3 fr. 50
— **Les Deux Ecoles.** Comédie en 4 actes............... 3 fr. 50
— **La Châtelaine.** Comédie en 4 actes............... 3 fr. 50
— **Notre Jeunesse.** Comédie en 4 actes............... 3 fr. 50
— **Brignol et sa Fille; Petites Folles.** Comédies en 3 actes..... 3 fr. 50
— **Monsieur Piégois.** Comédie en 5 actes............... 3 fr. 50
— **Les Passagères.** Comédie en 4 actes............... 3 fr. 50
CAPUS (A.) et ARENE (E.). **L'Adversaire.** Comédie en 4 actes....... 3 fr. 50
CAPUS (A.) et DESCAVES (L.). **L'Attentat.** Pièce en 3 actes......... 3 fr. 50
CROISSET (FRANCIS DE). **Le Paon.** Comédie en 3 actes, en vers...... 3 fr. 50
— **Le Bonheur, Mesdames!** Comédie en 4 actes............... 3 fr. 50
DONNAY (M.). **L'Autre Danger.** Comédie en 4 actes............... 3 fr. 50
— **Le Retour de Jérusalem.** Comédie en 4 actes............... 3 fr. 50
— **La Bascule.** Comédie en 4 actes............... 3 fr. 50
DONNAY (M.) et DESCAVES (L.). **Oiseaux de passage.** Comédie en 4 actes............... 3 fr. 50
GANDILLOT (LÉON). **Vers l'Amour.** Pièce en 5 actes............... 3 fr. 50
GERMAIN (A.) et TRÉBOR (R.). **Fred.** Comédie en 3 actes............... 2 fr.
GUICHES (GUSTAVE) et GHEUSI (P.-B.). **Chacun sa vie.** Comédie en 3 actes............... 3 fr. 50
GUMPEL (LUCIEN) et DELAQUYS (GEORGES). **Monsieur de Prévan.** Comédie en 3 actes, en vers............... 2 fr. 50
HAUPTMANN (GÉRARD). **Les Tisserands.** Drame en 5 actes......... 4 fr.
HENNEQUIN (M.) et DUQUESNEL (F.) **Patachon.** Comédie en 4 actes. 3 fr. 50
KISTEMAECKERS (HENRY). **Théâtre de Rire et de Larmes**..... 3 fr. 50
KISTEMAECKERS (H.) et DELARD (E.). **La Rivale.** Pièce en 4 actes 3 fr. 50
MAETERLINCK. **Monna Vanna.** Pièce en 3 actes............... 2 fr.
— **Joyzelle.** Pièce en 5 actes............... 3 fr. 50
MENDES (CATULLE). **Médée.** Tragédie en 3 actes............... 3 fr. 50
— **Scarron.** Comédie tragique en 5 actes, en vers............... 3 fr. 50
— **Glatigny,** Drame funambulesque en 5 actes et 6 tableaux.......... 3 fr. 50
— **Sainte Thérèse.** Pièce en 5 actes et 6 tableaux............... 3 fr. 50
MIRBEAU (OCTAVE). **Les Mauvais Bergers.** Pièce en 5 actes....... 3 fr. 50
— **Les Affaires sont les Affaires.** Comédie en 3 actes........... 3 fr. 50
RICHEPIN (JACQUES). **Cadet-Roussel.** Comédie en 3 actes............ 3 fr. 50
— **Falstaff.** Comédie en 5 actes............... 3 fr. 50
RICHEPIN (JEAN). **Par le Glaive.** Edition in-8............... 4 fr.
— **La Glu.** Drame en 5 actes et 6 tableaux. Edition in-8............... 4 fr.
— **Monsieur Scapin.** Comédie en vers, en 3 actes. Edition in-8..... 4 fr.
— **Vers la Joie.** Conte bleu en 5 actes, en vers. Edition in-8......... 4 fr.
— **Le Chemineau.** Drame en 5 actes, en vers. Edition in-8........ 4 fr.
— **La Martyre.** Drame en 5 actes en vers............... 3 fr. 50
— **Don Quichotte,** drame héroï-comique en vers, en 3 parties et 8 tabl. 3 fr. 50
ROSTAND (EDMOND). **Les Romanesques.** Comédie en 3 actes, en vers. 3 fr. 50
— **La Princesse Lointaine.** Pièce en 4 actes, en vers............ 2 fr.
— **La Samaritaine.** Evangile en 3 tableaux, en vers............... 3 fr. 50
— **Cyrano de Bergerac.** Comédie en 5 actes, en vers............... 3 fr. 50
— **L'Aiglon.** Comédie en 6 actes, en vers............... 3 fr. 50
WOLFF (PIERRE). **L'âge d'aimer.** Comédie en 4 actes............... 3 fr. 50
— **Le Ruisseau.** Comédie en 3 actes............... 3 fr. 50

6227. — Imp. Motteroz et Mar[illegible], rue Saint-Benoît, 7, Paris.


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
The Library
University of Ottawa
Date due



CE PQ 2607
.D5A19 1908 V001
COO DONNAY, MAUR THEATRE.
ACC# 1233312

